

TH. DOSTOÏEVSKY

LA CONFESSION
DE STAVROGUINE

COMPLÉTÉE PAR UNE PARTIE INÉDITE DU
JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

TRADUCTION ET COMMENTAIRES PAR
E. HALPRINE-KAMINSKY



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

9^e édition



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

122185

Cota *tablet*

Inventar *503305*

LA CONFESSION
DE STAVROGUINE

*Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 1 à 50.*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Crime et le Châtiment , traduction de V. DERÉLY.	1 volume.
Souvenirs de la Maison des morts , traduction de M. NEYROUD.....	—
Les Frères Karamazov , traduction et adaptation de E. HALPÉRINE-KAMINSKY et Ch. MORICE.....	—
Humiliés et Offensés , traduction de Ed HUMBERT.	—
L'Éternel mari , traduction de Nina HALPÉRINE-KAMINSKY.....	—
L'Idiot , traduction de V. DERÉLY.....	—
Les Possédés	2 volume.
Les Pauvres Gens	1 volume.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

H
TH. DOSTOÏEVSKY

LA CONFESSION DE STAVROGUINE

COMPLÉTÉE PAR UNE PARTIE INÉDITE DU

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

TRADUCTION ET COMMENTAIRES PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

Institutul Pedagogic de 3 ani Buc.

BIBLIOTECA



Alexandru Colorian

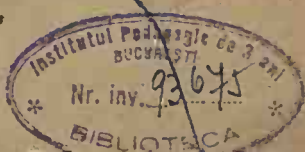
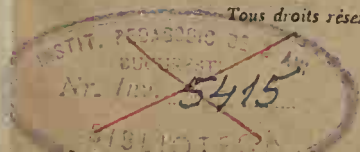
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE-6^e

Tous droits réservés



Biblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

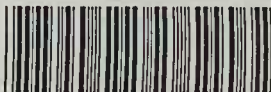
Cota

~~1122185~~

Inventar

~~503305~~

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C503305

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

L'âme russe.

Si vous saviez jusqu'ou cette âme peut descendre !
Si vous saviez jusqu'ou elle peut monter !
Et en quels bords désordonnés !

E. MELCHIOR DE VOÛÉ.

I

Les pages inédites de Dostoïevsky que nous publions ici se révèlent, outre leur valeur d'art, d'une singulière, d'une sinistre actualité. Il s'agit de trois chapitres inédits du roman *Les Possédés*, lequel, écrit il y a cinquante ans, apparaît comme une vision anticipée du milieu russe où évoluent les formidables événements de cette heure.

Quant au roman même, que notre lecteur le connaisse ou non, nous avons à rappeler ici uniquement les raisons de son actualité, non pas sa trame. Les chapitres inédits, intitulés *la Confession de Stavroguine*, se lisent, en effet, comme un récit qui se suffit, n'exigeant nul rappel des faits antérieurs et postérieurs à l'épisode. La portée psychologique de ces

chapitres ressortira, au contraire, de la connaissance de la thèse générale du roman et de l'origine de sa conception.

A l'époque où les traductions des *Possédés* parurent, il y a trente-cinq ans, les lecteurs occidentaux s'en effarèrent comme de l'évocation d'un affreux cauchemar, rêvé par un génie névrosé, — on sait que Dostoïevsky souffrait d'épilepsie, — tout esprit équilibré refusant d'admettre la réalité d'une maladie mentale aussi généralisée chez toute une société. On s'aperçoit aujourd'hui seulement, à la clarté rouge de l'immense incendie allumé par la folie bolchevique, de la sinistre réalité que Dostoïevsky avait vue et prévue, précisément parce que génie « névrosé » et, comme tel, supérieurement représentatif de son époque et de sa race.

Notons d'abord que l'affabulation des *Possédés* s'inspire d'un cas réel, est empruntée à un procès jugé à Moscou en 1871 ; et l'auteur lui-même, qui publia le roman sous l'impression immédiate des faits révélés par le procès, ne pouvait, certes, prévoir la date fatidique que ces faits marqueraient dans l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.

Un certain Netchaïev, âgé à peine de vingt ans, qui avait appris à lire dans sa seizième année, entreprit la propagande des idées révolutionnaires parmi les étudiants de Saint-

Pétersbourg et les souleva, en 1869, contre les autorités scolaires. Parti à l'étranger, il entra en relations avec le fondateur de la doctrine anarchiste, Bakounine, adhéra à la Première Internationale, et reçut d'un autre grand révolutionnaire, le célèbre écrivain Herzen, mille livres sterling pour concourir à l'œuvre de la révolution. De retour en Russie, à la fin de 1869, il y fonde la « Société de châ-timent populaire », signifie à ses adeptes la fin de la propagande par la parole, devant céder désormais aux actes terroristes. L'un des adhérents du parti, l'étudiant Ivanov, rebelle à la discipline de fer instituée par Netchaïev, est tué par celui-ci, aidé de quatre de ses partisans ; et Netchaïev fuit à l'étranger. Les complices sont découverts, jugés, et c'est alors qu'est mise à jour la nouvelle organisation terroriste, avec ses nombreuses ramifications dans les principales villes russes. Les conjurés, cités devant le tribunal, sont au nombre de quatre-vingt-sept ; les meurtriers d'Ivanov sont condamnés aux travaux forcés en Sibérie, les autres complices à des peines plus ou moins graves d'emprisonnement.

La doctrine et les faits révélés par ce procès inaugurent bien la phase terroriste du mouvement révolutionnaire en Russie ; de là date l'idéologie que les extrémistes appliquent depuis cinquante ans et qui atteint sa totale

réalisation avec le bolchevisme triomphant. Les statuts du parti, rédigés par Netchaïev, formulent notamment : « Le révolutionnaire est un homme voué : il n'a ni intérêt, ni volonté, ni sentiment, ni attaches, ni propriété, ni nom propres. Il dédaigne les bienfaits de la science, en en laissant la jouissance aux générations futures. Il ne connaît que la seule science de destruction, et il étudie à cette fin la mécanique et la chimie... Il méprise l'opinion publique, méprise et hait la morale bourgeoise. »

Et Netchaïev se montre, en effet, d'une amoralité totale, même envers ses coreligionnaires. Bakounine parle de lui, dans ses lettres privées, comme d'un « malhonnête homme, capable d'espionner, de mentir, d'ouvrir les lettres de ses amis et de ses adversaires ». Dans ses écrits publics, Herzen déplore à son tour l'immoralité de la jeunesse révolutionnaire d'alors, en la jugeant par l'exemple de Netchaïev et de ses partisans. Le révolutionnaire idéaliste Jeliabov, qui mourra par la suite sur l'échafaud, avait repoussé avec indignation les conseils de Netchaïev de faire circuler, pour la bonne cause, des nouvelles mensongères, de recourir au chantage pour se procurer des fonds.

Les lecteurs des *Possédés* reconnaîtront aussitôt dans ce portrait de Netchaïev le modèle certain du héros du roman, le chef

révolutionnaire Pierre Verkhovensky. Ils reconnaîtront surtout la réalité du milieu fantastique révélé par Dostoïevsky et où de tels hommes et de tels faits étaient possibles. Et seul un pareil milieu pouvait présenter, après une vertigineuse évolution cinquantenaire, le sinistre spectacle du chaos russe de nos jours. Dostoïevsky avait parfaitement conscience de la portée lointaine de l'affaire Netchaïev en la formulant ainsi dans son *Journal d'un Écrivain* de 1873 :

« La personnalité de mon Netchaïev (celui des *Possédés*) ne ressemble certes qu'en ses traits typiques à celui du vrai Netchaïev. Mon but était de poser la question et d'y répondre le plus nettement, sous forme de roman : comment devient possible l'éclosion, dans notre étonnante société transitoire, non pas d'un Netchaïev, mais des *Netchaïevs*, et comment ces *Netchaïevs* ont pu, à leur tour, recruter des « netchaïeviens » ?

L'auteur ajoute plus loin : « Le monstrueux et répugnant assassinat d'Ivanov avait été certainement représenté par l'assassin Netchaïev à ses victimes, les netchaïeviens, comme un acte politique utile à « la grande œuvre commune de l'avenir »... Dans mon roman *Les Possédés*, je cherchai à pénétrer les raisons diverses qui peuvent entraîner à des actes de scélératesse aussi odieuse même des hommes au cœur pur. L'horreur est précisé-

ment dans le fait que des actes pareils puissent s'accomplir sans que leur auteur soit nécessairement un misérable. Et il en est ainsi, non seulement chez nous, mais dans le monde entier, depuis des temps immémoriaux, à toutes les époques de transition, de troubles sociaux, de doutes, de négations et d'instabilité de pensée. Mais, chez nous, ces faits sont possibles plus que partout ailleurs, et précisément à notre époque : c'est la caractéristique du mal profond dont souffre notre actuelle société. »

Les Possédés nous montrent, en effet, les ravages de ce mal, atteignant non pas la seule jeunesse révolutionnaire d'alors, mais aussi la génération précédente, toutes les classes de la société, autant les défenseurs que les adversaires de l'ordre établi. Tous les personnages du roman s'agitent dans le même désarroi de pensée et de sentiment : les disciples de Pierre Verkhovensky, et le père de celui-ci, professeur érudit et « idéaliste » des années 1840 ; l'étudiant Schatov, tué par la bande Verkhovensky (c'est l'Ivanov de l'affaire Netchaïev) pour avoir sincèrement déclaré son détachement de l'idée révolutionnaire ; Kirilov, qui n'est ni des uns ni des autres, imagine sa théorie du suicide et se l'applique ; Stavroguine, l'autre figure centrale du roman, descendant de vieille noblesse, fils d'un général haut placé et d'une mère fort riche ; c'est le

grand seigneur à qui Pierre Verkhovensky voudrait faire assumer le rôle, aux yeux du peuple, du légendaire Ivan-Tsarevitch, parce qu'il est « beau dans le crime » et « extraordinairement doué pour les grands méfaits ».

Bornons-nous à citer, au pôle opposé, le gouverneur de la province où est située l'action, von Lembke (d'origine allemande pourtant, mais contaminé par l'ambiance) strict gardien de l'ordre, finissant dans la deliquescence ; sa femme, une princesse russe, n'est pas moins une égarée ; leurs familiers et leurs subordonnés, tous des psychopathes.

Les dames sont logées à la même enseigne : sauf la femme de Stavroguine, qui est une franche démente et qu'il avait épousée par « bravade », toutes sont « possédées », autant que les hommes, côtoyant la déraison, ou en proie au délire. Cependant, les uns et les autres ne semblent pas affligés de tares constitutionnelles, car Dostoïevsky prend soin de terminer le roman par cette phrase visant en particulier Stavroguine, le plus déséquilibré, évidemment : « Après l'autopsie du cadavre, nos médecins ont entièrement écarté l'hypothèse de l'aliénation mentale. »

Au sens de Dostoïevsky, il s'agit nettement d'une maladie raciale dont il établit le diagnostic dans ces lignes de son « Journal » en définissant le caractère russe : « C'est d'abord l'oubli de toute mesure en toutes circons-

tances (oubli temporaire, cependant, comme sous l'action d'un envoûtement); le besoin de fortes sensations, de vertige au-dessus de l'abîme; le désir de s'y pencher jusqu'à mi-corps et, dans quelques cas, assez rares, de s'y précipiter... C'est la jouissance infernale du geste entraînant sa propre perte, l'enthousiasme exaspéré devant sa téméraire bravade »...

En relisant, à l'occasion présente, le carnet de Dostoïevsky, publié au lendemain de sa mort, j'y retrouve la pensée singulièrement suggestive à cette heure et dont la pleine signification n'avait pu que nous échapper il y a quarante ans : « Le nihilisme est apparu chez nous, parce que *nous sommes tous des nihilistes* (souligné par Dostoïevsky). Nous nous sommes seulement effrayés de la forme originale qu'il a prise. Tous, sans exception, nous sommes des Fedor Pavlovitch (1).

« Quelles alarmes comiques chez nos sages, dans la recherche de l'origine de l'éclosion des nihilistes ! Mais ils ne viennent de nulle part : ils ont toujours été avec nous, en nous et auprès de nous. (*Les Possédés.*) »

Le rappel de ce roman nous autorise entièrement à soutenir qu'à la place du terme « nihiliste », l'auteur du carnet emploierait aujourd'hui celui de « bolchevik », les deux

(1) Le père Karamazov.

termes qualifiant le même esprit et la même manifestation, on ne s'en aperçoit que trop.

Mais voici qu'au moment où j'écris ces lignes, une socialiste bien connue décèle le même esprit bolcheviste chez les adversaires les plus déterminés des bolcheviks. Mme Kouskova, ayant vécu jusqu'ici en Sovétie, collaboré avec les bolcheviks en qualité de membre du Comité soviétique de secours aux affamés, puis étant emprisonnée et bannie pour avoir dénoncé les vraies causes de la famine, est arrivée à Paris et, devant un nombreux auditoire d'émigrés russes émus, frappés de stupeur, déclara : « Nous avons depuis longtemps compris là-bas, à l'intérieur de la Russie, les véritables causes de la guerre civile... Ici et là, une haine aveugle entre blancs et rouges, haine terrible par son caractère *également bolcheviste*. Inconscience autant de l'un que de l'autre côté. Fièvre rouge, fièvre blanche. »

Au cours d'une deuxième conférence, Mme Kouskova ajouta : « Ici, à l'étranger, on s'imagine que le bolchevisme est une tumeur sur le corps du peuple. Il suffirait de le supprimer, croit-on, pour que la vie russe reprenne son cours normal. C'est inexact. *Le bolchevisme*, ce n'est pas Lénine, ce n'est pas Trotsky, *c'est tout le peuple russe*. » Et à l'exemple de Dostoïevsky, elle n'espère le salut que des masses profondes.

Dostoïevsky en avait donc la préscience quand il disait qu'il en était ainsi de l'homme du peuple et de l'homme cultivé, du roturier et du gentilhomme, du pauvre et du riche. Par bonheur, il est une autre vertu chez le peuple russe, contre-balançant ses tendances anarchiques; l'auteur des *Possédés* la marque en l'illustrant du récit d'un sacrilège que commet « par frénétique bravade » le moujik Vlass et qui se rachète en accomplissant le dur vœu imposé par un saint ermite.

« Avec la même force, le même élan, le même instinct de conservation, lit-on dans le *Journal d'un Écrivain*, le Russe regagne de lui-même son salut, à l'instant dernier où il touche à la limite dernière qui le sépare de sa perte... Et le recul de retraite vers le salut est bien souvent plus sérieux chez lui que la course à l'auto-destruction... Je crois que le besoin foncier de l'âme russe est la soif de la souffrance, une soif constante, en tout et depuis toujours. Elle l'altère le long de toute son histoire; non pas uniquement en raison des malheurs et des misères qui l'avaient accablé de l'extérieur, mais, surtout, parce qu'elle habite le cœur même du peuple... Et lorsque le Russe se montre capable de se relever de sa chute, il s'en venge terriblement sur lui-même, bien plus qu'il ne s'en était vengé sur les autres, aux jours de

l'obscurcissement abject de sa conscience... »

Vlass se venge sur lui-même de son sacrilège et obtient son salut. Stavroguine tente le même effort, et sa pénitence la plus douloureuse est la « confession » publique de toutes ses turpitudes ; il l'a fait lire d'abord à l'évêque Tikhon, à l'exemple de Vlass se confessant à l'ermite. Mais l'énergie lui manque pour aller jusqu'au bout ; il ne publie pas la terrible « confession », se contente d'un acte de contrition plus limité, en révélant son mariage avec une servante folle devant son orgueilleuse mère et deux jeunes filles passionnément éprises de lui. Il accepte un duel sans merci après d'humiliantes excuses à son adversaire, s'expose au feu, tire lui-même en l'air, et, finalement, ne trouve l'apaisement que dans le suicide.

Par opposition au simple moujik, Stavroguine, représentant des classes privilégiées, succombe sous son effort hésitant et désordonné de pénitence. C'est à lui, « gentilhomme russe et citoyen du monde », détaché du sol russe et de la foi nationale, et à ses pareils, que se rapporte l'aventure des pourceaux narrée dans l'Évangile selon saint Luc et dont les versets servent d'épigraphe au roman *Les Possédés*. On nous permettra de replacer ici cette parabole qui acquiert une signification singulièrement profonde et tragique au moment où le mal russe, diagnostiqué

par Dostoïevsky il y a un demi-siècle, s'avère à sa crise aiguë :

« Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne ; et les démons Le priaient qu'Il leur permît d'entrer dans ces pourceaux, et Il le leur permit. Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita de ce lieu escarpé dans le lac et fut noyé. Et ceux qui les paissaient, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et le racontèrent dans la ville et à la campagne. Alors, les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé ; et étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l'homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens ; et ils furent saisis de frayeur. Et ceux qui avaient vu ces choses racontèrent comment le démoniaque avait été délivré. »

L'explication de l'allégorie nous est donnée dans le *Journal d'un Écrivain*. Le malade, le dément, c'est la Russie, possédée par les démons. Les démons, ce sont ceux qui ont perdu la faculté de distinguer le bien du mal. Les pourceaux, ce sont les « citoyens du monde », les déracinés de l'esprit national. Finalement, ils périssent, et c'est le peuple, personnifié par Vlass, qui rejette les démons, se purifie par la souffrance et fait retour au « bon sens ».

Voici que, en effet, le renouveau religieux, prédit par Dostoïevsky, se manifeste dans

toute son étendue parmi les masses populaires russes, voire chez les intellectuels les plus portés au scepticisme. La preuve nous en est administrée par le pouvoir bolchevique même. Après avoir vainement lutté contre ce qu'il nomme « l'opium à l'usage du peuple », avoir emprisonné ou fusillé nombre d'ecclésiastiques, il tente d'accommoder l'Église à ses desseins, en mettant à la tête de celle-ci des créatures faisant office de novateurs d'une insidieuse « Église vivante ». Mais il y a dix-huit mois déjà que j'avais signalé, dans mon étude *Tolstoïsme et bolchevisme* (1), les débuts de la désaffectation populaire de la religion démente du bolchevisme et du retour à la vieille foi russe. Depuis, loin de diminuer, le mouvement s'amplifie à mesure que se prolonge le régime soviétiste, et ce sera, n'en doutons pas, l'antidote souverain qui ramènera à la santé le mystique peuple russe.

II

Le renouveau des écrits de Dostoïevsky est marqué par ceux-là mêmes, les révolutionnaires russes, qui traitaient l'auteur des

(1) Étude écrite en novembre 1920 et publiée dans la *Revue de Paris* du 1^{er} août 1921.

Possédés, de son vivant et longtemps après sa mort, de réactionnaire et de « vieux cagot ». Le fait seul de la publication de ce roman dans le *Messager russe* de Katkov, soutien fervent de l'autocratie, le disqualifiait à jamais à leurs yeux.

Commentant la présente découverte des pages inédites de Dostoïevsky, l'organe le plus autorisé du parti socialiste-révolutionnaire, *Volia Rossyi*, constate :

« Suivant la remarque récente d'un critique russe, Dostoïevsky, qui occupe depuis longtemps une place de Titan dans l'histoire littéraire, n'est devenu qu'en ces tout derniers temps réellement proche de l'âme russe. Nous fallait-il, comme l'avait pensé le défunt écrivain, vider jusqu'à la lie la coupe amère de notre humiliation nationale pour pouvoir nous élever ensuite jusqu'aux hautes régions de la conception du sens et de la valeur de la vie universelle et de la vie russe en particulier? L'entendement des lecteurs russes a-t-il suffisamment évolué pour s'élever au niveau de Dostoïevsky? On peut en discuter... Un fait est certain : c'est de nos jours seulement que Dostoïevsky est devenu *nôtre*, si familier, si proche... »

Fait plus surprenant encore : ce sont les bolcheviks, dont l'action naissante avait été si vigoureusement dénoncée par l'auteur des *Possédés*, qui mettent à jour ses écrits les plus

significatifs. C'est l'institution de l'État soviétique, le *Centro-Archive* (les *Archives centrales*), qui découvre, publie et commente la *Confession de Stavroguine* et d'autres documents importants pour l'histoire de l'œuvre et de la vie de Dostoïevsky. Le fait n'est peut-être pas aussi paradoxal qu'on serait tenté de le croire. Nous avons vu que l'auteur de la *Confession de Stavroguine* et du *Journal d'un Écrivain* avait signalé les atteintes du mal bolcheviste autant chez les révolutionnaires que chez l'ensemble de la société russe ; et les réalisateurs actuels du « système » pourraient bien apercevoir en Dostoïevsky l'annonciateur de leur avènement, envisagé par lui comme une crise fatale dans la voie de la guérison, mais justifiant par là même la venue et la durée de la crise.

Notre remarque, nécessaire dans sa brièveté, ne saurait être développée ici. Disons plutôt comment le document littéraire que nous publions fut si opportunément découvert et pourquoi il était demeuré si longtemps ignoré.

Mme Dostoïevsky, qui avait été la secrétaire de son mari, a constitué avec un soin pieux des archives comprenant de nombreux imprimés, des manuscrits édités ou inédits et autres papiers du grand écrivain, puis les a confiés à la garde du Musée Historique de Moscou, portant le nom de l'empereur Alexandre III. Elle a composé et publié,

en 1906, un catalogue minutieusement détaillé des archives Dostoïevsky, formant un fort volume in-folio ; je n'y trouve cependant pas la mention de *la Confession de Stavroguine* ni des autres manuscrits récemment retrouvés. Sous le titre *Manuscrits et lettres à diverses personnes* et sous les numéros 16 et 17, nous lisons cette simple indication : « Carnet de F.-M. Dostoïevsky (matériaux pour le roman *Les Possédés*). Deux cahiers reliés. » Nous apprenons aujourd'hui qu'il y eut plusieurs autres cahiers, portant sur la reliure de chacun l'inscription : *Les Possédés*, et sur l'un d'eux, celle de : « En cas de ma mort ou d'une maladie grave », écrite de la main de Mme Dostoïevsky. Il s'ensuit que les papiers non mentionnés dans le catalogue des archives de son mari ne furent déposés au Musée Historique de Moscou qu'après la mort de Mme Dostoïevsky, survenue il y a une dizaine d'années.

Elle avait des raisons de ne pas se séparer du cahier portant l'inscription : « En cas de ma mort », car il contenait ses propres papiers d'affaires, ainsi que les feuillets « où Fédor Mikhaïlovitch (Dostoïevsky) nota les plans de ses romans, des faits de sa vie, les brouillons de ses lettres, etc. », nous renseigne-t-elle à la page 53 de ce cahier. Elle y mentionne également l'existence d'un cahier contenant les épreuves imprimées se rap-

portant au roman *Les Possédés*. Ce paquet d'épreuves, avec de nombreuses corrections de la main de l'auteur, fut retrouvé, ainsi que les autres cahiers et papiers de Dostoïevsky, dans une caisse en fer-blanc transmise du Musée Historique au *Centro-Archive*, en vue du classement et de la publication des documents.

Sur la page de garde des épreuves, Mme Dostoïevsky nota : « Ce cahier contient quelques chapitres du roman *les Possédés* qui n'y ont pas été insérés par Dostoïevsky lors de la publication de ce roman dans le *Messenger russe*. Le premier chapitre seul a été publié en 1906, dans le huitième volume de l'édition jubilaire (1) des œuvres complètes. Les autres chapitres n'ont jamais été publiés. »

Il s'agit de *la Confession de Stavroguine*. A la nouvelle de sa découverte, on se demandait, dans les milieux littéraires russes, comment une œuvre de pareille valeur a pu demeurer jusqu'ici cachée au public. La question n'intrigue pas les seuls investigateurs de documentation littéraire : tous les lecteurs de Dostoïevsky vont s'y intéresser en prenant connaissance de *la Confession de Stavroguine*.

(1) A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Dostoïevsky.

On avait conjecturé que la suppression de ces chapitres des *Possédés* était due à l'intervention de Katkov, le directeur du *Messager russe*. La crudité apparente de certaines de ses pages expliquerait la censure du directeur ; d'autre part, l'impression de celles-ci en épreuves confirmerait la volonté primitive de Dostoïevsky d'en augmenter le roman des *Possédés*. Mais les chapitres censurés n'ayant pas été davantage insérés dans les éditions séparées du roman ni dans celles des œuvres complètes, on les avait cru perdues. La découverte simultanée d'un autre manuscrit de Dostoïevsky nous fait apparaître la question sous un jour tout nouveau et apprécier davantage la révélation de *la Confession de Stavroguine*.

Le recueil des écrits inédits de Dostoïevsky que vient de publier le *Centro-Archive* (en mai 1922) contient, avec *la Confession de Stavroguine*, le « plan » détaillé d'un roman que Dostoïevsky se proposait d'écrire sous le titre de *la Vie d'un Grand Pécheur*. L'historiographe des Archives centrales de la république des Soviets, M. Nicolas Brodsky, nous dit, dans son commentaire, que Dostoïevsky attribuait à l'œuvre projetée un caractère autobiographique, celui d'ultime confession. Au demeurant, Dostoïevsky écrivait à ce propos à son ami, le célèbre poète Apollon Maïkov : « Ce sera mon dernier roman, la

dernière parole de ma carrière littéraire. » Il avait l'intention de composer, en six ans de travail, une série de cinq romans où il allait raconter la vie entière du « grand pécheur ». Mais ce qui importe en l'occurrence, c'est de savoir que l'action devait se concentrer autour de l'évêque Tikhon (à qui Stavroguine se confesse) et « le grand pécheur » en qui nous reconnaissons les traits de Stavroguine adolescent. Dans une lettre du 25 mars 1870, Dostoïevsky s'en ouvre à Apollon Maïkov; cette lettre a été publiée dans le premier volume de la première édition posthume des œuvres complètes de Dostoïevsky; en voici le passage essentiel que nous traduisons de source directe :

« Le titre général du roman est : *la Vie d'un Grand Pécheur*; mais chaque partie portera un titre particulier. La question dominante, traitée dans toutes les parties, est celle qui m'a tourmenté, consciemment ou non, toute ma vie : l'existence de Dieu. Le héros est, durant sa vie, tantôt athée, tantôt croyant, tantôt fanatique et sectaire, puis athée de nouveau. Le deuxième roman (de la série) se passera dans un monastère. Tout mon espoir repose sur ce roman. Peut-être conviendra-t-on enfin que je n'ai pas toujours écrit des babioles. (Je me confesse à vous seul, Apollon Nicolaïevitch : je veux prendre pour principale figure du deuxième roman

Tikhon Zadonsky (1), sous un autre nom, sans doute, mais également évêque et retiré dans un monastère.) Un gamin de treize ans, ayant participé à un crime de droit commun, esprit cultivé et débauché (je connais bien ce type), est le futur héros de tous les cinq romans. Il est enfermé au monastère par ses parents (qui sont de notre milieu intellectuel) pour y recevoir son instruction. Louveteau et nihiliste, le gamin se lie avec Tikhon dont vous connaissez le caractère... Ce sont mes deux principaux personnages... »

Après avoir parlé des autres acteurs du roman, Dostoïevsky ajoute : « Pour l'amour de Dieu, ne dites à personne le sujet de ce deuxième roman. Je ne confie jamais mes thèmes par pudeur, et je me confesse à vous seul... Je ne ferai pas une création, mais un Tikhon réel que j'ai reçu depuis longtemps dans mon cœur avec enthousiasme. »

Notons que la lettre, datée de mars 1870, est de l'époque où Dostoïevsky travaillait à son roman *Les Possédés* (publié dans le *Messenger russe* de 1871 et 1872), qu'il en était entièrement absorbé, avant et pendant sa

(1) Ce nom tire son origine du couvent Zadonsky, situé dans le gouvernement de Voronège, où l'évêque Tikhon s'est retiré après une courte administration de l'évêché de Voronège, et sa vie de juste lui a valu la vénération de tout le peuple orthodoxe. Il fut canonisé après sa mort, et ses reliques, exposées au couvent Zadonsky, attirent les pèlerins de tous les points de la Russie.

publication, qu'il était constamment talonné par des besoins d'argent, ses lettres privées en témoignent. Par suite de ses engagements envers ses éditeurs, desquels il recevait des acomptes, il s'attela à des travaux de moindre envergure et remettait la réalisation de son immense fresque à l'époque où il espérait pouvoir lui donner tout son temps et tout son cœur. Il est mort huit ans après, n'ayant même pas achevé *les Frères Karamazov*, le dernier et le plus étendu de ses romans.

Mais, possédé par son idée « ultime », il ne put s'empêcher d'utiliser certaines figures et pensées de son vaste « plan » dans les œuvres de ses dernières années : *Un Adolescent*, le *Journal d'un Écrivain*, *les Frères Karamazov*. C'est par le même procédé qu'il songea à insérer la « Confession de Stavroguine » dans *Les Possédés* et indiqua même la place : deuxième partie, chapitre premier ; et s'il se ravisa, ce ne fut certes pas pour céder à la fausse prudence du directeur de la revue, comme le conjecturent des commentateurs russes, mais bien pour ne pas laisser juger sur une esquisse la noble figure de l'évêque Tikhon que l'auteur avait « reçue dans le cœur », ni pour révéler la monstrueuse et avilissante confession d'un Stavroguine, qui, dans *Les Possédés*, glisse jusqu'au fond de l'abîme, alors que celui de *la Vie d'un Grand Pécheur* devait sortir purifié de son épreuve. On

conçoit la raison de la prière instante de Dostoïevsky à Maïkov de ne jamais parler de son « dernier roman » et le secret dans lequel il maintenait les pages déjà écrites à cette fin.

Ces motifs de la non-publication de *la Confession de Stavroguine* du vivant de son auteur nous dictent la composition du présent volume : *la Confession*, morceau central, est mise en lumière par le plan général de *la Vie d'un Grand Pécheur*, dont le texte russe est publié par le *Centro-Archive* simultanément avec le précédent document. Ils sont complétés, à l'intention du lecteur français, par des chapitres, demeurés inédits en France, du *Journal d'un Écrivain* et du récit : *le Songe d'un homme ridicule* (Extrait du même *Journal*) dont notre traduction avait paru, en 1895, dans la *Revue franco-américaine*. Le rapprochement de ces pages nous révèle le sens total de l'œuvre de Dostoïevsky : le bien ne s'acquiert que dans la souffrance et après l'inévitable épreuve du mal. Ainsi, dans *la Confession de Stavroguine*, cette idée ne se manifeste que dans le stade du calvaire du héros ; et son développement, qui se devine dans le songe de Stavroguine, apparaît nettement dans *le Songe d'un homme ridicule*.

L'auteur y pose l'énigme multi-séculaire du péché originel. Il renouvelle la légende biblique pour nous faciliter l'accès du mystère qui n'est plus troublant pour lui, toute son

œuvre en étant comme une révélation continue. Des grands esprits autant que la foule des communs ne parvenaient pas à concevoir un Dieu qui sait tout, qui peut tout, et qui laisse le couple originel goûter à l'arbre du bien et du mal, et cela avec le dessein de l'en punir d'un châtement qui deviendra la loi éternelle de l'existence humaine. Puisque châtement il y a, mieux aurait valu ne pas l'encourir : car pourquoi l'inutile, l'évitable souffrance ?

C'est que, explique Dostoïevsky, plus cruelle est la douleur, plus profonde la déchéance, et plus haut s'élèvera le « pécheur », s'il est grand dans l'épreuve.

Plongé dans un enfer que nulle imagination n'avait pu concevoir, le peuple des Vlass et des Stravoguines — son *vates* authentique nous l'annonce — puisera dans ses souffrances indicibles la force prodigieuse de fonder la cité promise, aussi imprévisible modèle qu'a été inimaginable l'enfer bolchevik.

Dieu sait ce qu'il fait, atteste Dostoïevsky.

III

Que les « libres penseurs », sinon les penseurs libres, ne sourient point à cette formule ingénue des croyants qui ne s'embar-

rassent pas de philosophie. Ceux de Russie, qui avaient traité Dostoïevsky de cagot et de réactionnaire, en sont bien revenus depuis, jusqu'à vouloir le reconnaître comme le plus proche maître de leur pensée ; tels, on l'a vu, les socialistes révolutionnaires, athées par définition.

Nous insistons sur ce fait, car il importe que, dans l'actuel désarroi universel des esprits, la voix de l'insigne diagnostiqueur du mal russe soit écoutée avec toute la gravité que commande la prolongation d'une crise qui n'atteint pas les Russes seuls, on en convient. Or, l'autorité singulière que regagne à cette heure la voix d'outre-tombe de Dostoïevsky auprès des Russes vient précisément de l'idée qu'il se faisait de Dieu, de la foi chrétienne et de la piété du peuple russe, questions traitées par lui dans les pages du *Journal d'un Écrivain* qu'on lira plus loin.

Mais si l'on persiste à ne voir dans Dostoïevsky que le grand écrivain ou le merveilleux clinicien des maladies mentales, on ne prêtera que distraitemment l'attention que nous réclamons pour l'interprète « mystique » de la race. Il est donc opportun de préciser la qualité de ce mysticisme, évoluant par étapes alternantes de doute et de foi et qui place Dostoïevsky au premier rang des penseurs de l'humanité.

Tel il se révèle dans ses œuvres d'art, plus directement dans son *Journal d'un Écrivain* et ses autres écrits de publiciste ; mais c'est dans ses confidences privées que se décèlent les ressorts secrets de sa pensée, nous permettant d'en mesurer toute la profondeur.

Il a laissé plusieurs carnets où il avait l'habitude de noter les projets de ses futurs romans, ou encore les réflexions qu'il se proposait de développer dans son *Journal*. Un petit nombre de pages de ces carnets a été publié au lendemain de sa mort, mais sans attirer l'attention publique, même en Russie. On en devine les raisons après ce qui a été dit plus haut sur les tendances matérialistes, voire nihilistes, des milieux intellectuels russes d'alors. Dans les circonstances présentes, l'exhumation du carnet acquiert une signification d'autant plus grande. Au cours des pages qui se rapportent à 1880, Dostoïevsky note, quelques semaines avant sa mort, les points de son projet de réponse au sociologue Kavéline, qui lui avait adressé une « lettre ouverte », et il écrit notamment :

« Vous dites qu'on demeure dans la moralité quand on agit selon ses convictions. Mais de quel principe partez-vous pour faire cette déduction ? Je ne vous croirai pas, tout simplement, et je dirai, au contraire, qu'il est immoral d'agir selon ses convictions ; et vous ne réussirez jamais à me réfuter.

« Vous ne considérez pas comme moral le fait de verser le sang ; tandis que le verser par conviction est moral, selon vous. Mais permettez, pourquoi est-il immoral de verser le sang ? C'est que nous nous égarons en tout dès que l'autorité de la foi et celle du Christ nous manquent...

« Les principes de la morale existent bien. Ils naissent du sentiment religieux, et il est impossible de les justifier par la logique seule...

« Sur le terrain où vous vous placez, vous serez toujours battu. Vous ne deviendrez invulnérable qu'à partir du moment où vous admettez que les idées de morale ont pour origine le sentiment émanant du Christ. Quant à *prouver* leur qualité morale, c'est impossible : elles touchent à des mondes où la raison ne pénètre pas...

« ...Ce n'est point là un raisonnement scientifique, certes ; et pourtant : le fait immense de l'apparition sur la terre de Jésus et de tout ce qui s'ensuivit n'exige pas moins un examen scientifique, à mon sens. Car comment la science pourrait-elle dédaigner le rôle de la religion dans la marche de l'humanité, ne fût-ce qu'en raison de son caractère de fait historique, remarquable par sa permanence ? La conscience qu'a l'humanité de pouvoir communiquer *avec d'autres mondes*, conscience constante et enracinée, n'est pas moins significative. On ne saurait résoudre

de pareilles questions d'un trait de plume, c'est-à-dire par le moyen que vous avez employé à l'égard de la Russie, en disant qu'aux périodes d'enfance des peuples, etc., etc. Ce serait là une science trop facile, une science pétersbourgeoise ou russo-européenne... »

Les chapitres du *Journal d'un Écrivain* que nous publions contiennent la définition de cette science « russo-européenne » à laquelle Dostoïevsky fait allusion. Hâtons-nous d'arriver au passage le plus saisissant du carnet, toujours à l'adresse de Kavéline :

« Les chapitres sur le grand inquisiteur et celui sur les enfants (1). Ne fût-ce qu'en raison de ces chapitres-là, vous auriez pu me traiter en homme de science, si vous le voulez, mais quand même avec moins de hauteur dans le domaine philosophique, si peu que la philosophie soit ma spécialité. Même en Europe, il n'existe et *il n'y eut jamais une telle force d'expression des idées athéistiques* que dans ces pages de mon roman. Ce n'est donc pas en petit garçon que je crois au Christ et le professe ; *c'est à travers un long creuset de doutes que mon hosannah a passé*, comme le dit le diable dans le même roman... Mais peut-être n'avez-vous pas lu *les Karamazov*? Alors, c'est autre chose, et je vous prie de m'excuser... »

(1) Du roman *les Frères Karamazov*.

On discerne la voie douloureuse qui mena Dostoïevsky à la foi consciente et à la vénération du Christ, le Christ incarnant le seul principe certain de toute vie individuelle et sociale. Dostoïevsky nous en dit les raisons au cours de ses confidences épistolaires. Dans sa lettre du 16 août 1867, adressée de l'étranger à Maïkov, il raconte sa conversation avec un jeune « progressiste » russe qui s'est déclaré « un ferme athée ». « Mon Dieu ! s'exclame Dostoïevsky, le déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une représentation de l'homme si haute qu'il est impossible de ne pas croire que cet idéal de l'humanité ne soit éternel... Que nous ont-ils donc donné à sa place ? Rejetant la merveilleuse beauté divine, ils demeurent si basement égoïstes, si honteusement irrités, si étourdiment orgueilleux, que je me demande sur quels partisans ils comptent, qui voudrait les suivre ? »

Cherchant à expliquer à un Israélite la différence entre la conception matérialiste et l'idée chrétienne du bonheur humain, Dostoïevsky lui écrit le 14 février 1877, avec une précision qui nous dispensera de l'emprunt d'autres citations sur ce sujet :

« Un court parallèle : un chrétien, c'est-à-dire un chrétien total, supérieur, dit : « *Je*
« *dois partager avec mon frère plus pauvre que*
« *moi mon bien, et je dois me mettre au ser-*

« vice de tous. » Le communiste dit, lui : Oui, « *tu dois partager avec moi, plus pauvre que toi, ton bien et tu dois me servir.* » Le chrétien aura raison, et le communiste aura tort. »

Avant de parvenir à cette haute idée de la réalisation de la doctrine chrétienne dans la vie, Dostoïevsky avait commencé par adopter, dès son jeune âge, les doctrines socialistes et matérialistes, et cela avec une telle ardeur qu'il paya ses convictions de travaux forcés. Il les connaissait donc pour les avoir pratiquées, comme d'ailleurs tous les intellectuels russes les connaissaient en théorie, alors que les classes cultivées marchaient servilement dans le sillon de celles du reste de l'Europe depuis les réformes de Pierre le Grand. C'est précisément le grand fait de l'histoire russe que Dostoïevsky n'a de cesse de dénoncer comme une déviation de l'instinct racial chez les classes privilégiées et qui faisait des « gentilshommes russes » des déracinés, de lamentables « citoyens du monde », suivant son expression. Il n'empêche que ces classes étaient mieux au courant que partout ailleurs des mouvements intellectuels et moraux de l'Europe, s'évertuaient à les soulever à mesure en Russie, et Dostoïevsky, qui y avait été mêlé ou y avait assisté en observateur pénétrant, savait bien ce dont il parlait ; aussi bien, tout au moins, que n'importe

quel sociologue ou philosophe érudit, authentiques Européens.

La différence entre eux et l'écrivain russe est que celui-ci savait certaines choses que ceux-là ignoraient. Dostoïevsky l'avait senti dès que s'était exercée sur lui, à l'âge de vingt-quatre ans, l'influence autorisée du grand critique Belinsky. Il le rappelle dans son *Journal* de 1873 :

« S'étant attaché à moi de tout son cœur, dès notre premier contact, il [Belinsky] se mit aussitôt en devoir de me convertir à sa foi... Je l'avais trouvé socialiste passionné, et il a débuté en me prêchant l'athéisme. Il avait donc la faculté extraordinaire de pénétrer du coup au plus profond des idées. L'Internationale [la première] avait, en effet, commencé l'un de ses manifestes par cette déclaration : « Nous sommes avant tout une société athéistique ». Ainsi, elle a débuté par la révélation du fond même de son œuvre ; Belinsky de même. Comme socialiste, il devait tout d'abord abolir le christianisme ; il savait que la révolution doit forcément commencer par le triomphe de l'athéisme... Mais que faire, cependant, de la face sacrée de Dieu-homme, de sa moralité infinie, de sa miraculeuse beauté ? N'importe ! Dans son enthousiasme frénétique, Belinsky ne s'arrêta pas même devant cet obstacle. Renan s'arrêta, lui... »

« Belinsky ne s'arrêta pas. Renan s'arrêta. » C'est que le tempérament russe est toujours extrême dans ses manifestations. La race latine subit l'influence modératrice de sa civilisation millénaire ; le peuple russe ne trouve son régulateur que dans la foi ; la classe des intellectuels russes (*intelligentzia*) est soustraite à l'action de l'une et de l'autre ; elle s'est détachée de la foi, et ses emprunts à la culture européenne se réduisent à un vernis, puisqu'elle n'a pas subi, à son contact, une durable transformation constitutionnelle. De là des malentendus tragiques entre les couches populaires et les classes dirigeantes, malentendus qui, après deux siècles de conflits latents ou ouverts, se résolvent par le sinistre chaos actuel.

Où en est le remède? Dostoïevsky refuse de le voir dans la transplantation improvisée en Russie des institutions européennes, dans l'assimilation incontrôlée des idées occidentales, souvent contraires au caractère russe. Au reste, « voyez Paris, voyez la Commune », écrit Dostoïevsky à Strakhov le 30 mai 1871. « Seriez-vous aussi de ceux qui disent qu'il s'agit d'un nouvel échec par manque d'hommes, en raison des circonstances, etc.? Mais tout le long du dix-neuvième siècle, cette tendance, ou bien rêve l'établissement du paradis sur la terre (à commencer par les phalanstères), ou bien, passant à l'action

(en 1848-49, aujourd'hui encore), se montre honteusement impuissante à faire quelque chose de pratique. Au fond, toujours le même Rousseau et la volonté rêveuse de refaire le monde à l'aide de la raison et de l'expérience (positivisme). Les faits sont assez nombreux pourtant pour démontrer que leur impuissance d'émettre de nouvelles idées n'est pas fortuite. Ils coupent des têtes, dans quel but? Uniquement parce que c'est le plus facile... Ils désirent le bonheur de l'humanité et se sont immobilisés sur la définition du mot « bonheur » par Rousseau, c'est-à-dire sur une fantaisie qui ne se justifie même pas par l'expérience. L'incendie de Paris est une monstruosité : « Puisque cela n'a pas réussi, périsse le monde ! » Car la Commune est au-dessus du bonheur de la France et du monde ! Cette furie n'est pas à leurs yeux une monstruosité, mais, au contraire, quelque chose de très *beau*... Ainsi, la morale fondée sur le positivisme, non seulement ne donne aucun résultat pratique, mais même s'égare dans ses désirs et ses idéals. Les faits n'ont-ils donc pas suffisamment prouvé que ce n'est point sur de pareilles bases que se crée une société, et que ce n'est point la voie qui conduit au bonheur, comme on l'a cru jusqu'ici? Mais laquelle? On écrira encore beaucoup de livres, et on omettra l'essentiel : l'Occident a perdu le Christ, et

c'est pourquoi il décline, uniquement à cause de cela. »

Or, fait remarquer Dostoïevsky plus loin, si les Belinsky et les autres socialistes russes avaient assisté à ces faillites renouvelées de leurs doctrines, ils n'en auraient pas accepté l'enseignement ; ils auraient parlé de déformation et n'auraient jamais voulu convenir qu'une fois engagé dans cette voie, on ne saurait aboutir qu'à la Commune sans lendemain.

Tout jeune encore, avant son bannissement en Sibérie, Dostoïevsky se distinguait déjà, parmi les conspirateurs du cercle Petrachevsky, par ses critiques du matérialisme socialiste dont il affirmait le manque de sens pratique dans un pays comme la Russie où la propriété commune de la terre (*Obstchina*), les associations paysannes de commerce (*Arrels*), avec la responsabilité collective de leurs membres, forment des bases sociales très anciennes et bien plus solides et certaines que tous les rêves de Saint-Simon et de son école. Suivant le témoignage de ses coaccusés de l'affaire Petrachevsky, il se réclamait de préférence, à cette époque, des idées de Lamennais, tendance qu'il qualifiait par la suite de « socialisme chrétien ».

Mais c'est après une longue initiation aux mouvements sociaux, moraux et intellectuels de l'Europe et de la Russie, mûri par une douloureuse expérience, — « c'est à juste titre

que je fus condamné aux travaux forcés », aimait-il à dire, — que Dostoïevsky acquit la conviction dernière : le salut viendra du Christ, le Christ tel que le conçoit la foi russe.

Il formule cette pensée, imprégnant toute son œuvre, dans ces courtes lignes adressées à Strakhov : « L'essence de la mission russe est dans la révélation au monde du Christ russe, inconnu de lui, le Christ dont le principe est enfermé dans notre orthodoxie. A mon sentiment, là est le chemin de notre résurrection et même de l'Europe entière. »

Cette brève définition de l'œuvre que Dostoïevsky assigne à la foi russe paraîtrait sans doute présomptueuse, si elle n'était placée ici que pour marquer l'intérêt que présente son développement dans les pages sur Pouchkine qu'on trouvera plus loin. Mais elle nous amène à rappeler, par la même occasion, les titres de Dostoïevsky d'exprimer, avec plus d'autorité que tout autre poète ou penseur, l'idée russe et de résoudre l'énigme qu'elle pose.

IV

La Russie compte d'autres génies nationaux de l'envergure de l'auteur des *Frères Karamazov* : Pouschkine, précisément, que lui-même place au sommet ; Gogol, le père du

roman russe ; Tourgueneff, le plus harmonieux des prosateurs russes ; Tolstoï, enfin, qu'il suffit de nommer. Tous sont foncièrement Russes, chacun selon ses vertus propres.

Tolstoï est le seul parmi eux, voire parmi tous les écrivains, qui s'apparente à Dostoïevsky, ayant gravi la même côte rude de doutes, de recherche douloureuse de la vérité et l'ayant trouvée dans la morale religieuse qui commande « la maîtrise de soi », l'effort de perfectionnement individuel. Le hasard a voulu que les deux romanciers aient suivi le même chemin et soient parvenu au même but sans s'être jamais rencontrés, malgré le désir que tous les deux en avaient exprimé. Ils communiaient cependant dans leurs sentiments de loin. Écrivant à leur ami commun Strakhov, quelques semaines avant la mort de Dostoïevsky (le 26 septembre 1880), Tolstoï disait : « Je me sentais un peu souffrant ces jours-ci, et je lisais *la Maison des morts*. Je n'en avais gardé qu'un souvenir incertain et j'ai relu le roman : je ne connais pas de meilleur livre dans toute la littérature moderne, y compris Pouschkine. Ce n'est pas le ton, c'est la conception qui est merveilleuse : sincère, naturelle, chrétienne. Quand vous verrez Dostoïevsky, dites-lui que je l'aime. »

Dostoïevsky, raconte Strakhov, ressentit à cette expression d'adhésion affectueuse de

Tolstoï l'un des plus beaux moments de sa vie. Cela était d'autant plus justifié que cette adhésion lui venait d'un artiste de qui il reconnaissait la supériorité d'un plein équilibre esthétique, qui lui assurait une place prédominante dans la littérature russe. Dostoïevsky avouait son infériorité à cet égard. Le fin critique Strakhov lui écrivit un jour en sincère ami, à propos des *Possédés*, que malgré nombre de pages d'art supérieur du roman, le public en emporte une impression d'incertitude : « Il n'aperçoit pas le but auquel le récit tend et se perd parmi l'abondance de personnages et d'épisodes dont les liens ne lui apparaissent point... Sans doute écrivez-vous pour une élite, de préférence, et vous encombrez vos œuvres, vous les compliquez trop. » Dostoïevsky lui répondit aussitôt : « Vous avez indiqué avec une entière précision le principal défaut de mon roman. Oui, j'en ai souffert et j'en souffre : je ne sais pas, je n'ai pas appris jusqu'ici à ordonner mes moyens. Plusieurs romans qui devraient être écrits séparément, je les compresse en un seul, de sorte que celui-ci manque de mesure et d'harmonie. Tout cela est exprimé par vous avec une étonnante justesse, et je le déplore moi-même depuis longtemps, car j'en ai parfaitement conscience. Il y a pire : sans mesurer mes moyens, je suis entraîné par mon élan poétique, et je manque d'ordon-

nance dans la création d'art. C'est le cas, par exemple, de Victor Hugo chez qui l'élan poétique est plus puissant que les moyens d'exécution. Même chez Pouschkine se révèlent des traces de cette dualité. Et c'est par là que je me perds... »

J'oserais affirmer, au contraire : c'est bien son « élan poétique », jailli de source impétueuse, qui l'a classé, sans qu'il s'en doutât, précisément, parmi les plus grands romanciers, comme eut le courage justifié de le certifier tout récemment M. André Gide, qui a le plus profondément pénétré le secret du génie de Dostoïevsky : « Ses peintures sont d'un art si puissant et souvent si parfait que, n'y aurait-il pas derrière elles, autour d'elles, de telles profondeurs de pensées, je crois bien que Dostoïevsky resterait encore le plus grand de tous les romanciers (1). »

Aussi certaine, pour la même raison d'extase indomptée, fut sa vertu de voyant qui singularisait son ascendant. Il était marqué de ce mal qui est une tare pour le commun et auquel l'instinct profond des anciens attribuait un caractère « sacré », quand le porteur se révélait devin, inspiré, bref, prophète. C'est grâce à son mal que Dostoïevsky sut, avec une précision unique chez un

(1) *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} février 1922.

simple écrivain, diagnostiquer chez les autres les maux du corps et de l'esprit, annoncer, avec une prescience aussi extraordinaire, les développements de la terrible névrose russe et en indiquer le remède.

J'avais attiré l'attention du public français, il y a trente-quatre ans, sur ce don d'un écrivain, non armé de science médicale, de décrire les symptômes exacts des maladies mentales. « Comme un Charcot, disais-je, comme un psychopathe, Dostoïevsky étudie les maladies mentales parvenues à leur plus haut degré d'intensité. C'est par les grossissements du monstre qu'il voit le mieux l'homme normal (1). » Je ne connaissais pas alors l'origine de ce don prestigieux et j'attribuais cette prédilection pour les monstres moraux, manifestée par tant de poètes, et de grands, tel Shakespeare, à la leçon passionnelle ou psychologique qui s'en dégage. Non, son « mal » est bien la condition de son génie.

De savants aliénistes, russes et français, ont étudié son œuvre à leur point de vue spécial et ils se sont émerveillés d'avoir trouvé en Dostoïevsky un confrère aussi savant par sa seule intuition. L'éminent observateur des *Névrosés de la littérature*

(1) « Dostoïevsky au théâtre » (*Revue illustrée* du 15 octobre 1888).

et de l'histoire le docteur Cabanès, n'a pas manqué d'étudier Dostoïevsky, il y a déjà nombre d'années, dans sa *Revue thérapeutique*, et il vient de revenir au sujet, sous le titre : « Épilepsie et génie », dans la *Revue mondiale* (1). Fort au courant des travaux précédents sur le même cas, — il a bien voulu citer jusqu'à mon occasionnel avis de bien jeune écrivain qu'on a lu tout à l'heure, — il s'appuie d'abord sur les constatations de ses confrères les plus autorisés.

Le docteur Bajenov, professeur à l'Université de Moscou, qui a publié, dans les *Archives d'anthropologie criminelle* de 1904, une étude sur « G. de Maupassant et Dostoïevsky », dit que les types et les images de Dostoïevsky « auraient pu servir à illustrer même un manuel moderne de psychiatrie », ajoutant qu'il y a déjà près d'un demi-siècle, le romancier russe « donnait des descriptions exactes de maladies mentales, que nous autres ne connaissons qu'aujourd'hui, après avoir fait, dans nos analyses et nos études, si souvent fausse route ».

Le docteur W. Tchije, professeur de psychiatrie à l'Université de Iouriev, reconnaît, dit le docteur Cabanès, que « pas un seul poète n'a fait une description aussi juste et

(1) Du 1^{er} août 1922.

détaillée des criminels que Dostoïevsky. Dans toute la littérature, on ne trouve pas de connaissance aussi approfondie du criminel que dans ses ouvrages. Dostoïevsky a fait de l'anthropologie criminelle avant que celle-ci fût constituée en corps de doctrine; c'est à lui que l'on doit la distinction entre les criminels nés et les criminels d'occasion, les criminels par passion et les criminels politiques; enfin, les criminels-fous qu'il a décrits avec beaucoup de finesse et de profondeur. A cet égard, son Raskoldnikov restera comme un exemplaire typique » (1). « Comment s'étonner, ajoute le docteur Cabanès, de cette exactitude, de cette précision, quand on sait que ce sont des tableaux *d'après nature* que nous restitue le profond psychologue? »

En effet, dit-il plus loin, « il apparaît manifestement que Dostoïevsky a utilisé largement ses *sensations propres*. Si nous le revendiquons, si nous nous trouvons honorés de le revendiquer comme confrère, c'est qu'il a su, bien mieux que les romanciers d'imagination qui ont puisé leur inspiration dans nos traités techniques, nous donner des descriptions cliniques qui ne seraient désavouées par aucun de nos maîtres en psychiatrie.

(1) Le professeur TCHIJÉ, *les Types criminels d'après Dostoïevsky* (communication au Congrès international d'anthropologie criminelle, tenu à Amsterdam en 1901).

« Si l'on a pu dire que la plupart des personnages enfantés par le génie de Dostoïevsky sont « des types psychopathiques « définitivement acquis à la science..., dans « un pays et à une époque où l'esprit humain « n'avait pas été encore orienté vers ces recherches » (1), c'est que celui qui les a créés s'est soumis lui-même au scalpel de sa froide analyse, s'est « subjectivé » dans son œuvre. »

Ajoutons que ses épuisantes crises d'épilepsie suscitaient elles-mêmes, de son propre aveu, son extase créatrice. Après l'une de ces crises, dont Strakhov fut le témoin involontaire, Dostoïevsky lui dit : « Pendant les quelques secondes de conscience, je ressens une telle félicité que nul humain n'en saurait éprouver à l'état normal et ne saurait même se l'imaginer : la sensation est si enivrante qu'on paierait les secondes de cette extase de dix ans de vie, de la vie entière même. »

Dès lors, n'est-ce pas de son mal que vient sa science inspirée et, par là même, le caractère insolite de son génie, comme je me suis hasardé à le prétendre? Le docteur Cabanès y répond sans hésiter : « Toute sa vie, Dostoïevsky fut malade, d'un mal dont nous avons vu le retentissement sur l'intelligence

(1) Docteur Gaston LOYGUE, *Étude médico-psychologique sur Dostoïevsky*, Paris et Lyon, 1904.

et sur la volonté. Mais son génie vient-il de sa maladie? En est-il la résultante directe? *Il est incontestable qu'il y a de son mal dans son art, si son art ne vient pas exclusivement de son mal.* Il est non moins indéniable que, non seulement *le mal sacré n'a pas tué l'art* chez celui qui en fut affecté, mais que *l'artiste s'en est aidé pour étendre les limites de son art...* L'étonnant, dans le cas de Dostoïevsky, c'est que l'épilepsie, loin de porter obstacle à ses travaux littéraires, ait été un *adjuvant précieux pour son talent*, comme dans le cas de Nietzsche. (Les lignes soulignées le sont par l'auteur.)

« S'il lui avait été donné de s'en expliquer, il eût, à coup sûr, contresigné cette déclaration du philosophe allemand : « Quant à
« ma maladie, je lui dois indubitablement
« plus qu'à ma santé. Je lui dois la *santé*
« *supérieure* qui fortifie l'homme au moyen
« de tout ce qui ne le tue pas. Je lui dois
« toute ma philosophie. *La grande souffrance*
« *seule est le suprême libérateur de l'esprit.* »

Mais Dostoïevsky n'eût pas à contresigner ce qu'il avait déjà signé par toute son œuvre, bien avant Nietzsche, et qu'il signe, avec une précision dernière, dans les pages que nous publions aujourd'hui. N'est-ce pas Nietzsche qui confesse : « Dostoïevsky... le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie »?... Ne reprend-il pas

la pensée de Dostoïevsky exprimée, entre autres, dans *Le Songe d'un homme ridicule* : « On n'aime que dans la douleur et par la douleur », et « il n'y a de génie que dans la souffrance » ? Et ce « récit fantastique » tout entier, sans pareil dans la littérature universelle, n'est-il pas le produit des « secondes d'extase » dispensées par le « mal sacré » ?

On nous excusera d'avoir tenu à rappeler avec quelque développement, à l'occasion de l'exhumation de ces pages, les raisons de l'autorité exceptionnelle que reçoit la voix de Dostoïevsky à l'heure de la crise inouïe qui convulse la Russie et qui enfièvre le reste du monde.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

LA CONFESSION
DE STAVROGUINE

La présente traduction de la Confession de Stavroguine a été primitivement faite d'après le texte russe copié de la main de Mme Dostoïevsky et publié dans le numéro 18 de la revue pétersbourgeoise le Passé, numéro paru un mois avant la publication du texte du Centroarchive. La confrontation des deux textes nous ayant révélé quelques variantes entre eux, dont deux assez importantes, nous avons cru utile, tout en nous tenant au texte inséré dans le Passé, de noter en renvoi les changements significatifs que présente le texte en épreuves édité par le Centroarchive.

Ces divergences entre les deux textes proviennent des nombreuses corrections dont Dostoïevsky a surchargé les épreuves, comme on pourra s'en assurer par le fac-simile de l'une des pages des épreuves reproduites à la fin du volume. Quant à la raison de notre préférence du texte du Passé, elle est dictée par l'utilisation plus judicieuse qui y est faite, au point de vue de la psychologie du héros, des pages décrivant la scène de la « confiscation » par Stavroguine d'un feuillet de sa confession. En revanche, nous introduisons dans notre texte français la scène expressive de « l'unique vol » commis par Stavroguine et contenue dans le texte du Centroarchive.

E. H.-K.

I

Nicolas Vsévolodovitch Stavroguine ne dormit pas de toute cette nuit et resta assis sur le divan, en fixant le plus souvent son regard vague sur un point, vers le coin voisinant la commode.

La lampe resta allumée toute la nuit. Vers sept heures du matin, il s'endormit dans la même position, et lorsque Alexey Yégorovitch (1) entra dans la chambre à 9 heures et demie précises, suivant l'habitude, et apporta une tasse de café, sa venue réveilla le dormeur qui, ouvrant les yeux, parut désagréablement surpris d'avoir si tard dormi. Il prit rapidement son café, se dépêcha de faire sa toilette, puis quitta précipitamment la maison.

A la question timidement posée par Alexey Yégorovitch : « N'auriez-vous pas d'ordres à donner ? » il n'avait pas répondu.

Stavroguine avançait les yeux baissés, tout absorbé par ses pensées, ne levant la

(1) Vieux domestique de la famille Stavroguine.

tête que par moment et pour manifester une vague mais intense inquiétude.

A un carrefour peu distant de sa maison, une foule de moujiks, une cinquantaine ou davantage, lui barra le chemin; ils marchaient en rangs silencieux et en bon ordre. Près de la boutique où Stavroguine dut s'arrêter un instant, quelqu'un dit que c'étaient « les ouvriers de Schpigouline » (1). Il y fit à peine attention.

Enfin, vers dix heures et demie, il arriva devant la porte de notre couvent de la Mère-Dieu de Spasso-Efimievsky, situé à l'extrémité de la ville, près de la rivière. Alors seulement, il sembla se rappeler quelque chose, s'arrêta, tâta d'un geste fiévreux un objet dans sa poche intérieure et sourit. En franchissant l'enclos, il demanda au premier novice rencontré le chemin qui conduisait chez l'évêque Tikhon, vivant en retraite dans le monastère. Après force saluts, le novice marcha devant.

Au bout de la longue façade du bâtiment du couvent, se tenait auprès d'un perron un moine corpulent et aux cheveux gris qui, écartant vivement le novice, s'empara du visiteur et, tout en continuant à saluer, le conduisit à travers un long corridor étroit.

(1) Il est question dans *les Possédés* d'une manifestation publique des ouvriers de l'usine de Schpigouline.

Géné dans ses courbettes par son embonpoint, le moine inclinait d'un geste court la tête seule, et invitait Stavroguine à le suivre, bien que celui-ci ne le quittât pas d'une semelle.

Le moine multipliait ses questions et parlait du père archimandrite (1); n'obtenant aucun écho à ses paroles, le moine devenait de plus en plus respectueux.

Stavroguine s'aperçut qu'il n'était pas un inconnu dans le monastère, bien qu'il ne se souvenait pas d'y être revenu depuis son enfance. Arrivé à la porte qui se trouvait au fond du corridor, le moine l'ouvrit d'un geste impérieux, demanda au portier si on pouvait entrer et, sans attendre la réponse, poussa le battant, puis, le dos courbé, laissa passer le « cher » visiteur. Dès qu'il empocha la gratification, il s'éclipsa.

Stavroguine entra dans une pièce étroite, où apparut au même instant, en s'arrêtant à la porte de la chambre attenante, un homme de haute taille, sec, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une soutane d'intérieur; il avait l'aspect légèrement souffrant, son visage effleurait un vague sourire et son regard avait une expression d'étrange timidité. C'était ce Tikhon dont Nicolas Vsévolodovitch avait entendu parler pour la première fois de

(1) Le supérieur du couvent.

Schatov (1) et sur le compte de qui il avait, depuis, eu le temps de recueillir quelques renseignements. Ces renseignements étaient divers et contradictoires, mais avaient cela de commun que ceux qui aimaient et n'aimaient pas Tikhon (il y en avait) ne tenaient pas à s'étendre sur son compte : ceux qui ne l'aimaient pas s'abstenaient, par dédain sans doute ; ceux qui l'aimaient, et il avait de chauds partisans, par une sorte de réserve, comme s'ils voulaient dissimuler quelque chose le concernant, une faiblesse, peut-être quelque étrange manie.

Stavroguine apprit que Tikhon s'était retiré au couvent depuis six ans déjà et qu'il recevait aussi bien des gens du peuple que de hautes personnalités ; il avait des admirateurs ardents, des admiratrices surtout, jusque dans le lointain Pétersbourg.

En revanche, il avait entendu dire à un vieux membre de son club, vieillard du meilleur monde et fort pieux, que « ce Tikhon était presque fou, tout au moins un être nul (2) et, sans doute aucun, un ivrogne ». J'ajouterai, en avançant les événements, que cette dernière allégation était simplement

(1) L'un des conjurés des *Possédés* qui fut, par la suite, assassiné par ses camarades comme traître.

(2) Après le mot « fou », les mots « tout au moins un être nul » sont effacés dans le deuxième texte de Dostoïevsky, édité par le *Centroarchive*.

absurde. En réalité, l'évêque avait des rhumatismes et parfois des crampes nerveuses dans les jambes. Stavroguine avait appris encore que l'évêque en retraite n'avait pas su, soit par faiblesse de caractère, soit par une distraction incompatible avec sa dignité, inspirer aux habitants du couvent le respect qui lui était dû. On assurait que le père archimandrite, austère et rigoureux dans l'accomplissement de ses fonctions de supérieur du couvent, connu, au surplus, par sa science, nourrissait même envers le père Tikhon une sorte d'hostilité, lui faisait grief (indirectement, sans doute) de sa vie déréglée et l'accusait presque d'hérésie. Quant à la confrérie du couvent, elle traitait le saint homme malade avec une certaine familiarité.

Les deux pièces dont se composait le logement de Tikhon étaient assez étrangement meublées. Parmi de vieux meubles au cuir usé, on apercevait trois ou quatre objets élégants : un riche fauteuil de repos, un grand bureau finement ouvragé, une très jolie bibliothèque, des guéridons, des étagères que l'évêque avait reçus en offrande. A côté d'un riche tapis de Boukhara, étaient posées des nattes de tille tressée. Parmi des gravures aux sujets mondains ou mythologiques, se dressait dans le coin une grande vitrine à images saintes, étincelantes d'or et d'argent, dont une antique icône contenant des re-

liques. D'après les on-dit, la bibliothèque n'était pas moins d'une composition disparate : à côté des œuvres des grands saints et des martyrs chrétiens, étaient rangés « des livres de théâtre et des romans, peut-être pis encore ».

Après les premières civilités échangées avec gêne et hâte sans raison plausible, Tikhon conduisit son hôte dans le cabinet de travail, le fit asseoir sur le divan, devant une table, et prit lui-même place dans un fauteuil en osier. Nicolas Vsévolodovitch, tout émotionné, continuait à se montrer fort distrait. Il donnait l'impression d'un homme résolu à accomplir un acte extraordinaire, inéluctable, et qui en même temps lui semblait inexécutable. Il examina pendant un long moment le cabinet de travail, visiblement sans rien apercevoir ; il songeait et certainement (1) sans savoir à quoi. Il fut réveillé par le silence et il lui parut soudain que Tikhon baissait les yeux pudiquement et esquissait même un sourire déplacé.

Il éprouva aussitôt du dégoût et se révolta. Il voulut se lever, partir, d'autant plus qu'il crut Tikhon pris de boisson. Mais, soudain, l'autre leva les yeux et le fixa d'un regard si ferme, si chargé de pensées, d'une expres-

(1) Dans l'autre texte « peut-être », au lieu de « certainement ».

sion si inattendue et énigmatique, qu'il en fut saisi. Il lui sembla que Tikhon avait déjà deviné dans quel but il était venu (bien que nul au monde ne pouvait le savoir), et s'il n'en parlait pas le premier, c'était parce qu'il le ménageait, craignait de l'humilier.

— Vous me connaissez? demanda brusquement Stavroguine. Me suis-je présenté à vous en rentrant? Je suis fort distrait...

— Vous ne vous êtes pas présenté, mais j'avais eu le plaisir de vous rencontrer une fois, il y a quatre ans environ, ici, au monastère... par hasard.

Tikhon parlait lentement, d'une voix égale et douce, en prononçant distinctement les mots.

— J'étais venu il y a quatre ans dans ce monastère? demanda d'un ton désobligeant Nicolas Vsévolodovitch; j'étais venu ici tout petit, quand vous n'y étiez pas du tout...

— Peut-être avez-vous oublié, fit Tikhon sans trop appuyer.

— Non, je ne l'ai pas oublié, et ce serait vraiment ridicule si je ne m'en souvenais pas, insista outre mesure Stavroguine. Peut-être avez-vous simplement entendu parler de moi, vous vous en êtes fait une certaine idée et il vous a semblé que vous m'aviez vu.

Tikhon ne répondit pas. A ce moment, Stavroguine s'aperçut que des tics contrac-

taient par moment son visage, témoignant d'un ancien affaiblissement nerveux.

— Je m'aperçois que vous êtes un peu souffrant aujourd'hui, il vaudrait mieux que je m'en aille.

Il se leva même de sa place.

— En effet, je sens depuis hier de fortes douleurs dans les jambes et j'ai mal dormi cette nuit...

Tikhon n'acheva pas. Son hôte retomba soudain dans sa vague songerie de tout à l'heure. Le silence dura ainsi assez longtemps, deux bonnes minutes.

— Vous m'examinez? demanda soudain Stavroguine soupçonneux.

— Je vous regardais et me remémorais les traits du visage de votre mère. Avec une dissemblance extérieure, il y a entre vous une grande ressemblance intérieure, spirituelle.

— Aucune ressemblance, surtout spirituelle! Aucune, absolument! s'écria le visiteur avec inquiétude et insistance, sans savoir pourquoi. Vous le dites... par pitié pour mon état... Des sornettes, ajouta-t-il avec brusquerie. Au fait, est-ce que ma mère vient vous voir?

— Oui.

— Je ne le savais pas; elle ne m'en a jamais parlé... Souvent?

— Chaque mois presque, plus souvent parfois.

— Jamais je n'en ai entendu parler, jamais... Et vous, vous l'avez sans doute entendu parler de moi comme d'un fou?

— Non, pas comme d'un fou, à vrai dire. Mais d'autres personnes m'ont fait allusion à cela.

— Vous avez donc une excellente mémoire si vous pouvez vous rappeler de pareilles vétilles... Et du soufflet que j'ai reçu avez-vous entendu parler?

— Oui, quelque chose.

— C'est-à-dire, tout. Vous avez beaucoup de temps de reste. Et du duel?

— Du duel aussi.

— Vous apprenez ici bien des choses. Voilà où les journaux sont superflus! Et Schatov, vous a-t-il entretenu de moi?

— Non. Mais je connais parfaitement M. Schatov, bien que je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Hum... Qu'est-ce donc cette carte, là-bas? Tiens, la carte de la dernière guerre. Quel besoin en avez-vous, vous?

— Je consulte la carte pour éclairer le texte... Très intéressante description.

— Montrez... Oui, c'est assez bien décrit. Étrange lecture tout de même pour vous.

Il attira le livre et y jeta un regard. C'était une narration volumineuse fort bien faite des événements de la dernière guerre, au point de vue littéraire plutôt que militaire.

Après avoir rapidement feuilleté le livre, il le repoussa d'un geste impatient.

— Je ne sais décidément pas pourquoi je suis venu ici ! prononça-t-il avec dégoût en regardant droit dans les yeux de Tikhon, comme s'il en attendait la réponse.

— Vous semblez souffrir aussi.

— Oui, un peu.

Et il se mit aussitôt à raconter en courtes phrases brusquées qu'il était en proie, la nuit surtout, à des sortes d'hallucinations, qu'il voyait ou sentait parfois auprès de lui un être méchant, railleur et « raisonnant », qui est « en plusieurs personnes et en divers caractères, tout en étant une seule et même personne et qui m'enrage toujours... ».

Ces confidences saugrenues semblaient réellement venir d'un fou. Cependant, Nicolas Vsévolodovitch parlait avec une telle singulière franchise, avec une naïveté si contraire à sa nature qu'on eût dit qu'il était devenu un tout autre homme. Il n'eut aucune honte de manifester la crainte du spectre qui lui apparaissait. Mais cela ne dura qu'un instant et disparut aussi soudainement que cela était venu.

— Des bêtises, s'écria-t-il avec dépit comme s'il reprenait ses sens. J'irai voir le médecin.

— Allez le voir sans faute, fit Tikhon.

— Vous parlez avec une telle assurance...

Avez-vous déjà rencontré des hommes comme moi, ayant eu de pareilles visions ?

— J'en ai rencontré, mais fort rarement. Je ne me souviens que d'un seul cas semblable au vôtre. Il s'agissait d'un officier qui venait de perdre son épouse, irremplaçable compagne de sa vie. De l'autre malade, j'ai seulement entendu parler. Tous les deux se sont soignés et ont été guéris à l'étranger... Mais vous, en êtes-vous depuis longtemps tourmenté ?

— Depuis une année environ... Mais c'est sans importance. J'irai voir le docteur... En somme, des bêtises... d'énormes bêtises... C'est moi-même qui suis sous divers aspects, voilà tout. Puisque je viens d'ajouter cette... phrase, vous allez certainement croire que je suis toujours dans le doute et ne suis pas certain que moi c'est moi et non pas réellement un diable.

Tikhon le considéra d'un air interrogateur.

— Alors... vous le voyez vraiment ? demanda-t-il. Je veux dire, en écartant le moindre doute que votre hallucination soit malade, vous voyez réellement quelque image ?

— C'est assez étrange de vous voir insister quand je vous ai dit que je la vois.

Stavroguine s'irrita à nouveau et son humeur croissait à chaque mot. Il reprit :

— Mais naturellement je le vois, comme

je vous vois, vous... Parfois je le vois sans être certain de le voir, bien que je sache que c'est la réalité... c'est moi ou c'est lui... Bref, des bêtises. Mais pourquoi ne supposeriez-vous pas que ce soit un diable en chair et en os? Ce serait plus conforme à votre profession, ajouta-t-il, en passant brusquement au ton railleur.

— Il me semble plutôt que c'est maladif... Toutefois...

— Quoi, toutefois?

— Les démons existent certainement, mais on peut le comprendre de diverses façons.

— Vous venez encore de baisser les yeux, parce que vous aviez honte pour moi de ce que je crois au diable et que, sous prétexte de ne pas y croire, je vous pose l'insidieuse question : existe-t-il ou n'existe-t-il pas? fit Stavroguine irrité et railleur.

Tikhon esquissa un vague sourire. L'autre reprit :

— Et puis, il ne vous sied nullement de baisser les yeux : c'est maniéré, ridicule et peu naturel... Pour compenser ma façon grossière de vous parler, je vous dirai très sérieusement et avec impudence : « Je crois au diable, je crois canoniquement au diable incarné, et non pas en allégorie, et je n'ai aucun besoin d'interroger quiconque à ce sujet, voilà tout. Vous devez en ressentir une grande joie, n'est-ce pas?...

Il eut un rire nerveux. Tikhon le regarda curieusement de ses yeux doux et timides.

— Croyez-vous en Dieu? demanda brusquement Stavroguine.

— Je crois.

— Il est dit, n'est-ce pas, que lorsque l'on croit et que l'on ordonne à la montagne de marcher, elle marchera... Encore des bêtises!... Mais tout de même, je suis curieux de savoir : pourriez-vous déplacer la montagne ou non?

— Si Dieu l'ordonnait, je la déplacerais, fit Tikhon d'un ton réservé et abaissant lentement les yeux.

— Il ne s'agit pas de la déplacer avec l'aide de Dieu. Non, vous, vous-même, en guise de récompense de votre foi en Dieu?

— Peut-être bien que je la déplacerais.

— Peut-être? Ce n'est pas mal... Mais pourquoi doutez-vous?

— Je n'ai pas la foi absolue.

— Comment, pas absolue?

— Oui... peut-être n'est-elle pas parfaite (1).

— Vous croyez du moins qu'avec l'aide de Dieu vous la déplaceriez. C'est bien assez (2). C'est tout de même davantage que le « très peu » d'un autre saint homme, archevêque

(1) Voir note I, à la fin du récit.

(2) Voir note II.

aussi, qui l'a prononcé, sous la menace du sabre, il est vrai... Vous êtes chrétien, certainement?

— De ta croix, ô Seigneur, que je n'aie pas honte! murmura Tikhon dans un souffle passionné et en inclinant sa tête plus bas. Les commissures de ses lèvres frissonnèrent nerveusement.

— Et peut-on croire au diable sans avoir une foi absolue en Dieu? demanda Stavroguine avec un ricanement.

— Oh, certes, on le peut; cela arrive bien souvent, répondit Tikhon en levant les yeux et en souriant.

— Et je suis certain que vous trouverez une pareille croyance quand même plus honnête que l'incroyance totale... Oh, le pope! fit Stavroguine en s'esclaffant.

Tikhon lui répondit derechef par un sourire et ajouta avec enjouement :

— Au contraire, l'athéisme absolu est plus honnête que l'indifférence mondaine.

— Mâtin! Voilà comme vous êtes!

— Un athéisme complet occupe l'avant-dernier échelon du point culminant de la foi parfaite. (Le franchira-t-il ou non? c'est une autre question.) Tandis que l'indifférent n'a aucune foi, sinon la mauvaise crainte, et encore s'il est un homme sensible.

— Mais... Avez-vous lu l'Apocalypse?

— Je l'ai lu.

503305

— Souvenez-vous... : « Écris à l'Ange de l'église de Laodicée? »

— Je m'en souviens, ce sont de belles paroles.

— De belles? singulière expression pour un évêque; en général, vous êtes un original... Où est ce livre? demanda avec une étrange précipitation Stavroguine en cherchant des yeux sur la table. Je voudrais vous lire l'endroit. Vous avez une traduction russe?

— Je connais le passage, je m'en souviens très bien, fit Tikhon.

— Vous le savez par cœur?... Dites.

Stavroguine baissa les yeux, appuya les deux paumes de ses mains contre ses genoux en manifestant de l'impatience. Tikhon récita sans omettre un seul mot :

« Et écris à l'Ange de l'église de Laodicée : Ceci annonce Amen, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu... Je sais quelles sont tes œuvres; tu n'es ni froid ni chaud. Oh ! si tu étais froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, que tu n'es ni chaud ni froid, je te vomirai de ma bouche. Car tu dis : Je suis riche, je suis comblé de biens et rien ne me manque; et tu ne sais pas que tu es lamentable, et pauvre, et misérable, et aveugle, et nu... »

— Assez ! interrompit Stavroguine. C'est dit pour ceux qui sont du juste milieu, pour

les indifférents, n'est-ce pas?... Savez-vous, je vous aime beaucoup.

— Et moi, vous, répliqua Tikhon à mi-voix.

Stavroguine se tut et s'absorba de nouveau dans ses pensées. Cela lui arriva pour la troisième fois, comme pris par des crises. De même, à Tikhon, il avait dit : « Je vous aime », dans une crise, du moins d'une façon inattendue pour lui-même.

Une bonne minute s'écoula.

— Ne te fâche pas, murmura Tikhon en touchant timidement du doigt le coude de Stavroguine.

L'autre tressaillit et fronça les sourcils avec irritation.

— Comment avez-vous deviné que j'étais fâché? demanda-t-il brusquement.

Tikhon voulut répondre, mais l'autre poursuivit avec une inquiétude irraisonnée :

— Pourquoi avez-vous supposé que je devais absolument m'irriter? Oui, j'étais furieux, vous avez raison, et précisément parce que j'ai dit : « Je vous aime. » Vous avez raison, mais vous êtes un cynique. Vous avez une opinion trop basse de la nature humaine. J'aurais pu ne pas avoir de colère si j'étais un autre homme... Du reste, il ne s'agit pas de l'homme, mais de moi. Et vous êtes quand même un original, un malade.

Il s'irritait de plus en plus, et, fait étrange,

ne se gênait plus dans l'emploi de ses termes.

— Écoutez, je n'aime pas les espions et les psychologues, du moins ceux qui cherchent à s'insinuer dans mon âme. Je ne convie personne à y pénétrer, je n'ai besoin de personne, je sais me conduire tout seul. Vous pensez peut-être que je vous crains? demanda-t-il en élevant la voix et en redressant la tête d'un air de défi. Vous êtes parfaitement certain que je suis venu vous révéler un terrible secret et vous l'attendez avec toute la curiosité de moine dont vous êtes capable. Sachez donc que je ne vous révélerai rien, aucun secret, parce que je n'ai nullement besoin de vous.

Tikhon le considéra d'un regard ferme et dit :

— Vous vous êtes étonné du fait que l'Agneau préfère les froids aux tièdes, et vous ne voulez pas être seulement tiède. Je pressens que vous avez quelque intention extraordinaire, terrible peut-être. S'il en est ainsi, je vous en conjure, ne vous torturez pas et dites tout ce que vous étiez venu dire.

— Et vous étiez sûr que j'étais venu vous révéler quelque chose?

— Je... Je l'avais deviné à votre visage, murmura Tikhon en baissant les yeux.

Stavroguine pâlit légèrement, ses mains frissonnèrent. Durant quelques secondes, il fixa de son regard Tikhon en silence, comme s'il prenait une décision. Il retira enfin de la

poche intérieure de sa redingote des feuillets imprimés et les posa sur la table.

— Voici des feuillets qui sont destinés à être répandus, dit-il d'une voix entrecoupée. Si ces feuillets sont lus par un seul homme, je n'aurais plus à les tenir secrets et tout le monde pourrait les lire. C'est décidé ainsi. Je n'ai nullement besoin de vous, car j'ai tout décidé... Mais lisez... Ne me dites rien pendant la lecture; quand vous les aurez finis, vous me direz tout...

— Faut-il lire vraiment? demanda Tikhon hésitant.

— Lisez. Je me suis décidé depuis longtemps.

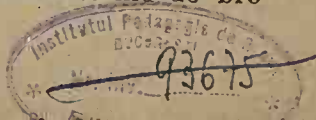
— Je ne pourrai pas lire sans mes lunettes, les caractères sont trop petits. Cela a dû être imprimé à l'étranger...

— Voici vos lunettes, fit Stavroguine en lui tendant les lunettes qu'il avait trouvées sur la table, et il se rejeta pour s'appuyer sur le dossier du divan.

Tikhon se plongea dans la lecture.

II

L'impression des feuillets dénotait en effet une origine étrangère; il y en avait cinq feuillets de papier à lettre sous forme de bro-



chure. Celle-ci a dû être confectionnée en secret, dans une imprimerie russe, à l'étranger, car les feuillets ressemblaient à une proclamation.

Le titre portait : « De la part de Stavroguine. »

Je reproduis textuellement ce document dans ma narration. Je me suis permis cependant de corriger les fautes d'orthographe, assez nombreuses à ma surprise, car l'auteur était tout de même un homme cultivé et même nourri de lectures. Mais je n'ai rien touché au style, malgré ses incorrections, voire ses obscurités. Il est évident, en tout cas, que l'auteur n'est pas un écrivain (1).

Je me permettrai encore une remarque, bien que je devance le récit. Ce document est le produit, à mon sens, d'un auteur en état de crise, son œuvre est celle du diable qui le possédait. Le sentiment qui a poussé à écrire ce document est exactement celui qu'éprouve un malade souffrant d'un mal aigu et s'agitant dans son lit pour trouver une position qui lui apporterait un allègement, tout au moins

(1) A partir des mots du passage qui suit : « Je me permettrai encore », etc., le reste qui se termine par : « Voici ce que lut Tikhon », n'est reproduit qu'en renvoi, dans le texte du *Centroarchive*, et est copié d'après celui du volume VIII des œuvres complètes de 1906. L'édition du *Centroarchive* ne contient pas ce passage dans son texte même, parce que celui-ci ne se trouve pas dans les épreuves récemment retrouvées.

momentané, ou sinon un allègement, un changement de douleur. Dès lors, il ne songe certes pas à la beauté ou à l'efficacité de la position prise.

La pensée dominante de ce document est dans le besoin effrayant de châtement, de crucifixion, de supplice public.

D'autre part, tout le document est en même temps l'œuvre d'un révolté, d'un désespéré, bien qu'il semble que cela avait été écrit dans un autre but. L'auteur déclare qu'il « n'a pu ne pas l'écrire », qu'il y avait été « contraint », et cela paraît plausible.

Il aurait bien voulu écarter de lui ce calice, mais il y était tenu, réellement tenu, et il avait saisi l'occasion d'une nouvelle frénésie, d'une révolte. Oui, le malade s'agite dans son lit et essaye de remplacer une souffrance par une autre souffrance ; de là sa lutte contre la société, lutte qui lui assurera une position plus supportable et il lance le défi à la société. Le fait même de la rédaction d'un pareil document est un défi inattendu et impardonnable à la société. On y décèle la soif de provoquer n'importe quel adversaire.

Il est permis de supposer aussi que ces feuillets, destinés à la publicité, ne sont après tout qu'un nouveau coup de dent à l'oreille du gouverneur (1), mais manifesté sous une

(1) Allusion à une scène du roman *les Possédés* au cours

autre forme. Pourquoi cet incident m'est-il venu à l'esprit, alors que bien des faits sont déjà éclaircis, je ne saurais le dire. Je n'affirme cependant pas que le document soit faux, autrement dit inventé de toute pièce. Sans doute, faut-il chercher la vérité entre les deux extrêmes...

Au reste, j'ai trop devancé les événements et le plus sûr est de revenir au document même. Voici ce que lut Tikhon :

« De la part de Stavroguine.

« Moi, Nicolas Stavroguine, officier en retraite, j'ai vécu à Saint-Petersbourg en 186..., en me livrant à la débauche à laquelle je n'ai trouvé aucun plaisir. Pendant un certain temps, j'y possédais trois logements.

« J'avais ma résidence régulière dans une maison meublée où habitait alors aussi Maria Lebiadkina, devenue par la suite ma femme légitime.

« J'avais loué les autres logements pour mes intrigues : dans l'un d'eux, je recevais une dame qui m'aimait ; dans l'autre, sa femme de chambre. Pendant un certain temps, j'étais hanté par l'envie de faire rencontrer chez moi la dame et la fille. Connaissant leurs caractères, j'attendais de cette sottise plaisanterie quelque amusement.

de laquelle Stavroguine mord à l'oreille le gouverneur de la province.

« Pour préparer cette rencontre, je venais plus souvent dans mon logement, situé dans une grande maison de la rue Gorokhovaïa, que fréquentait la femme de chambre. J'y occupais une chambre, au quatrième étage, chez de petits bourgeois de Pétersbourg. Mes logeurs occupaient une pièce voisine, si étroite qu'ils devaient laisser la porte ouverte entre la mienne et la leur. Le mari, à longue barbe et à longue lévite, était employé dans un bureau et, partant le matin, ne rentrait qu'à la nuit. La femme, âgée d'une quarantaine d'années, coupait des vieux habits pour les retaper à neuf et s'absentait souvent pour aller livrer son travail. Je demeurais seul avec leur fillette, tout enfant d'aspect. On la nommait Matriocha. Sa mère l'aimait, mais la battait souvent et criait sur elle pour un rien, suivant l'habitude de ces femmes. La fillette me servait et faisait mon ménage.

« Je déclare avoir oublié le numéro de la maison. A l'heure actuelle, après m'être renseigné, je sais seulement que cette vieille bâtisse a été démolie et qu'à son emplacement, ainsi qu'à celui de deux autres vieilles maisons, s'élève une très grande maison neuve. J'ai oublié de même le nom de ces petits bourgeois ; peut-être ne l'ai-je jamais su. Je me souviens, toutefois, que la femme s'appelait Stepanida ; je ne me souviens pas du nom du mari ni de ce que tous les deux

sont devenus. Je suppose qu'en cherchant et en se renseignant auprès de la police de la capitale, on pourrait retrouver leurs traces.

« Le logement donnait sur la cour.

« Les faits que je vais conter se passèrent au mois de juin. Un jour, disparut de ma table un canif dont je ne me servais jamais ; il y traînait comme cela. Je parlai de cette disparition à la logeuse sans penser qu'elle va fustiger sa fille. Elle venait de crier déjà à cause de la disparition d'un chiffon qu'elle accusait l'enfant d'avoir chipé pour sa poupée. Quand ce chiffon fut plus tard retrouvé sous la nappe, la petite ne proféra pas un mot de reproche pour sa punition injuste et ne fit que regarder en silence. Je remarquai qu'elle le faisait exprès, et c'est alors que, pour la première fois, j'examinai son visage ; jusqu'alors elle n'avait pas attiré mon attention. Elle était blondasse, le visage couvert de taches de rousseur, un visage ordinaire, mais d'une expression toute enfantine et extraordinairement doux.

« La mère était mécontente de voir sa fille ne pas lui reprocher l'injuste punition, et voici que l'incident du canif excita sa mauvaise humeur. La femme était exaspérée d'avoir puni sans raison son enfant. Elle arracha quelques brins de son balai et fustigea la fillette jusqu'à marquer sa peau de traces sanguinolentes, et cela en ma présence, bien

que la fillette était déjà dans sa douzième année. Matiocha ne cria pas sous les verges, sans doute parce que j'assistais à la correction, mais elle hoqueta étrangement à chaque coup et continua à hoqueter pendant une heure après.

« Cependant, il s'était d'abord passé ceci : au moment même où la logeuse se précipitait sur le balai pour en tirer des verges, je retrouvai le canif sur mon lit où il était sans doute tombé de la table. La pensée me vint aussitôt de n'en rien dire afin que la fillette soit fustigée. Je m'y décidai subitement ; dans de pareils instants, la respiration me manque... Mais je suis résolu de tout conter avec netteté, afin qu'il n'en resté rien de caché.

« Toute situation extrêmement honteuse, infiniment humiliante et vile, mais surtout ridicule dans laquelle il m'était arrivé de me trouver, excitait en moi une grande colère et une jouissance indicible en même temps. Il en était de même aux instants de mes crimes et des dangers. Si j'avais quelque chose volé, j'aurais ressenti au moment du vol de l'ivresse devant la profondeur de mon infamie. Ce que j'y prisais, ce n'est point l'acte infamant, mais le plaisir extrême que me donnait la conscience cuisante de ma bassesse. Il en était ainsi toutes les fois quand, me trouvant sur le terrain d'une rencontre,

j'attendais le coup de mon adversaire : j'éprouvais la même sensation. J'avoue l'avoir souvent expressément recherchée parce qu'elle agit le plus fortement sur moi. Quand je recevais une gifle (et j'en ai reçue à deux reprises dans mon existence), j'éprouvais encore cette sensation, malgré toute mon indignation. Mais lorsqu'on parvient à retenir sa colère, la jouissance dépasse toutes les délices imaginables.

« Je n'en ai jamais parlé à personne, je me suis même gardé de la moindre allusion à cette honte, et je l'ai cachée comme une abjection. Quand on m'a frappé et traîné par les cheveux dans un cabaret de Pétersbourg, je n'ai pas éprouvé ce sentiment de honte, mais seulement une grande colère, bien que je ne fusse pas ivre. Si, par contre, ce vicomte français qui, à l'étranger, m'avait giflé et à qui j'ai fracassé, en duel, la mâchoire inférieure, m'avait saisi par les cheveux et rabaisé ma tête, j'aurais sans doute éprouvé une jouissance enivrante et non de la colère.

« Tout ceci est dit pour faire savoir à tous que jamais cette sensation ne me possédait entièrement et que je gardais toujours ma pleine conscience. Si j'avais voulu, j'aurais pu maîtriser cette sensation, même à son point culminant, mais je n'en ai jamais eu l'envie. Je suis convaincu que j'aurais été capable de vivre toute ma vie en chaste

moine, malgré la volupté bestiale dont je suis doué et que j'ai toujours excitée en moi. Je tiens donc à déclarer que je n'ai nulle intention de justifier mes crimes, ni par l'influence du milieu, ni par une irresponsabilité de malade.

« Lorsque la correction de la fillette fut terminée, je mis le canif dans la poche de mon gilet, sortis sans rien dire de la maison et allai le jeter loin dans la rue, afin que personne ne sût que je l'avais retrouvé.

« Je sentis aussitôt que je venais de commettre une vilénie, et j'éprouvai cependant un certain plaisir, *parce qu'un sentiment indéfinissable me brûla comme d'un fer rouge, et le fait m'intéressa.*

J'ai attendu ensuite deux jours. Après avoir pleuré, la fillette est devenue plus silencieuse encore. Je suis convaincu qu'elle n'avait aucun ressentiment contre moi, mais éprouvait de la honte d'avoir été punie de cette façon en ma présence. Cependant, en enfant soumise, elle s'en voulait de cette honte, à elle seule. Je le note parce que cela importe pour la suite du récit.

« J'ai passé ces deux ou trois jours dans ma résidence principale. Une quantité de gens logeait dans cette maison meublée : fonctionnaires sans place ou occupant de petits emplois, médecins sans clientèle, toutes sortes de Polonais qui s'empressaient autour

de moi. Je vivais dans cette Sodome en solitaire, c'est-à-dire isolé en mon esprit, mais entouré toute la journée d'une bande de « camarades » très dévoués et m'adorant presque par amour de ma bourse. Je crois bien que nous avons commis maintes canaileries, au point que les autres locataires nous craignaient, c'est-à-dire nous montraient de la déférence, malgré nos fredaines, fort osées parfois. Encore un coup, je n'étais même pas loin d'envisager l'agrément de ma déportation en Sibérie. Je m'ennuyais à tel point que j'aurais pu me pendre ; et si je ne me suis pas pendu, c'est que j'attendais toujours quelque chose venir, comme je l'attendais durant toute ma vie.

« Je me souviens de m'être sérieusement occupé alors de théologie. Cela dura pendant un certain temps, puis l'ennui me reprit, plus fortement encore.

« Quant à mes sentiments civiques, ils se résolvaient en envie de placer de la poudre aux quatre coins de l'univers et de faire tout sauter, si toutefois la chose en valait la peine. Ce ne fut point par une méchanceté particulière, mais tout simplement par ennui. Je ne suis nullement socialiste. Je crois que ce fut une maladie. Le docteur Dobrolioubov, qui logeait dans nos chambres meublées avec sa famille, à ma plaisante question s'il existait quelque ingrédient pouvant exciter les

vertus civiques, me répondit un jour : « Pour
 « exciter les vertus civiques, il n'en existe
 « peut-être pas ; mais on pourrait en trouver
 « pour exciter à un crime. » Il fut très content
 de son calembour, bien qu'il fût excessive-
 ment pauvre et chargé d'une femme enceinte
 et de deux fillettes affamées. Il est vrai de
 dire que si les hommes n'étaient pas exagé-
 rément contents d'eux, personne ne serait
 capable de vivre.

« C'est encore pendant ces deux ou trois
 jours (que j'ai laissé passer pour donner le
 temps à la fillette de se calmer) que j'ai
 commis aussi un vol, sans doute pour me dis-
 traire de l'idée qui me hantait, ou simplement
 pour m'amuser. Ce fut l'unique vol de ma vie.

« Deux de nos chambres meublées étaient
 occupées par un fonctionnaire et sa famille ;
 c'était un homme d'une quarantaine d'an-
 nées, pas très bête et d'aspect convenable,
 mais pauvre. Nous n'étions pas en relations
 suivies et il redoutait les acolytes qui m'en-
 touraient.

« Il venait de toucher son traitement de
 vingt-cinq roubles. J'avais réellement besoin
 de l'argent à ce moment (bien que je dusse
 en recevoir trois jours après par la poste), de
 sorte qu'on pourrait croire que j'ai volé par
 nécessité et non pour faire une nique. Ce fut
 accompli avec effronterie et pour ainsi dire
 ouvertement : j'entrai dans la chambre du

fonctionnaire au moment où il dînait avec sa femme et ses enfants dans l'autre pièce. Auprès de la porte d'entrée était posée sur une chaise la redingote uniforme du fonctionnaire. Cette pensée me vint soudain à l'esprit quand je passais dans le corridor. Je plongeai ma main dans la poche intérieure de la redingote et en retirai le portefeuille. Mais le fonctionnaire entendit le léger bruit que j'avais produit et passa la tête par la porte de la pièce voisine. Il me sembla même qu'il avait aperçu mon geste, mais pas entièrement, et ne put certes croire à ses propres yeux. J'expliquai que, en passant devant sa porte ouverte, j'étais entré pour voir l'heure sur sa pendule. « Elle ne marche « pas », fit-il, et s'en retourna.

« J'étais alors en veine de boire et je régalaï toute ma bande, y compris Lebiadkine (1). Je jetai le portefeuille dans la rue et je gardai les billets de banque. Il y avait trois billets rouges de dix roubles et deux jaunes d'un rouble, trente-deux roubles en tout. Je changeai aussitôt l'un des rouges et envoyai chercher du champagne, puis donnai le deuxième rouge, puis le troisième.

« Environ quatre heures après, vers le soir, le fonctionnaire, m'apercevant dans le corridor, s'approcha de moi.

(1) Un officier, frère de la folle que Stavroguine épousera par la suite; personnages du roman *les Possédés*.

« — Vous étiez entré, Nicolas Vsévolodovitch, dans ma chambre il y a quelques heures ; n'avez-vous pas fait tomber par mégarde mon uniforme de la chaise... posée près de la porte ?

« — Non, je ne m'en souviens pas. Il y avait un uniforme ?

« — Oui.

« — Par terre ?

« — D'abord sur la chaise, puis par terre.

« — Alors vous l'avez relevé ?

« — Je l'ai relevé.

« — Eh bien, que vous faut-il encore ?

« — Mais... s'il en est ainsi, c'est tout.

« Il n'osa pas achever sa pensée et ne dit même rien à personne, tellement ces gens se montrent parfois timides. Au reste, tous mes colocataires me redoutaient beaucoup et me respectaient. Je pris plaisir par la suite de le fixer dans les yeux, puis cela ne m'intéressa plus.

« Trois jours après, je retournai à la Gorokhovaïa. La mère se préparait à sortir avec un lourd paquet ; l'homme, naturellement, n'était pas à la maison et je restai seul avec Matriocha.

« Les fenêtres donnant sur la cour étaient grandes ouvertes. La maison était remplie d'artisans et, durant la journée, de tous les étages, montait le bruit des marteaux et des chansons. Une heure s'était passée. Matriocha,

assise sur un petit banc, dans sa chambrette, me tournait le dos et était occupée à quelque couture. Soudain, elle se mit à chançonner à mi-voix ; cela lui arrivait parfois. Je tirai ma montre : il était deux heures. Je sentis mon cœur battre violemment. Je me levai et commençai à m'approcher d'elle...

« L'appui des fenêtres était garni de quantité de pots de géraniums et le soleil brillait avec éclat. Je m'assis auprès d'elle, sur le parquet. Elle tressaillit, s'effraya et se dressa. Je pris sa main et la baisai, la forçai de se rasseoir et me mis à la regarder dans les yeux. Le fait que je lui eusse baisé la main la fit d'abord rire comme une enfant, mais pour une seconde seulement ; car elle se releva d'un bond et, cette fois, saisie d'une telle frayeur que son visage se convulsa. Elle me regarda avec des yeux fixes, pleins d'épouvante, et ses lèvres se contractèrent dans une envie de pleurer ; elle ne cria pas cependant.

« Je baisai de nouveau sa main et la pris sur mes genoux ; alors elle se recula, puis sourit comme de honte, mais d'un sourire forcé. Tout son visage s'empourpra de honte. Je lui murmurai je ne sais plus quoi et je riai. Soudain, une chose étrange se passa, une chose qui m'a étonné extrêmement et que je n'oublierai jamais : la fillette entourra mon cou de ses bras et se mit à son tour à m'em-

brasser avec ardeur. Son visage exprimait une véritable extase. Je me levai tout indigné, tellement le fait m'impressionna désagréablement chez un aussi petit être, et soudain je ressentis de la pitié (1)... »

A cet endroit, le feuillet se terminait par une phrase inachevée. Alors se produisit un incident que je ne puis passer sous silence.

Il y avait en tout cinq feuillets ; l'un que tenait Tikhon et dont il venait d'achever la lecture ; les quatre feuillets étaient restés entre les mains de Stavroguine. Répondant au regard interrogateur de Tikhon, l'autre lui tendit rapidement la suite.

— Mais il y manque..., fit Tikhon en examinant les feuillets et ajouta aussitôt : Ah, oui, c'est le troisième feuillet, il me faut le deuxième.

— Oui, c'est le troisième... Quant au deuxième, il est pour l'instant retenu par la censure, répondit vivement Stavroguine avec un sourire gêné.

Il était demeuré assis dans le coin du divan et suivait fiévreusement les effets de la lecture sur le visage de Tikhon.

— Vous l'aurez plus tard, quand vous le mériterez, ajouta Stavroguine avec un geste de familiarité factice.

(1) Voir à la note III le texte du passage qui, dans l'édition du *Centroarchive*, remplace la scène de la « confiscation », d'un feuillet qu'on va lire ici.

Il riait, mais faisait pitié à voir.

— Que ce soit le deuxième ou le troisième, c'est tout un, désormais, fit Tikhon.

— Comment tout un? Pourquoi? s'emporta soudain Stavroguine. Ce n'est pas du tout un. Ah, oui! il vous convient, en moine que vous êtes, de soupçonner aussitôt la chose la plus odieuse. Un moine serait le meilleur des juges d'instruction!

Tikhon l'examina en silence.

— Tranquillisez-vous... Ce n'est pas ma faute si la fillette était stupide et avait mal compris... Il n'y eût rien... Absolument rien...

— Alors, que Dieu soit loué, dit Tikhon en se signant.

— C'est long à expliquer... Il y eut là..., simplement, un malentendu psychologique..., murmura Nicolas Vsévolodovitch.

Il rougit soudain. Un sentiment de dégoût, d'accablement, de désespoir se peignit sur son visage. Il se tut, et tous deux gardèrent le silence, sans se regarder, pendant plus d'une minute.

— Savez-vous, il vaut mieux que vous continuiez votre lecture, dit Stavroguine en essuyant de ses doigts la froide sueur qui perlait sur son front. Puis... il vaudrait mieux que vous ne me regardiez pas du tout... Il me semble que je rêve... Et... ne me faites pas perdre toute patience, ajouta-t-il dans un souffle.

Tikhon détourna vivement les yeux, saisit le troisième feuillet et, cette fois, lut jusqu'au bout, sans s'arrêter un instant. Dans les trois feuillets que l'autre lui avait tendus, il n'y avait plus de lacune, sauf le fait que le troisième feuillet commençait par un bout de phrase.

« ...Ce fut pour moi un moment de véritable frayeur, bien que peu intense encore. J'étais très joyeux ce matin-là, très bon pour tout le monde et toute la bande était contente de moi. Mais je les quittai tous et me rendis à la Gorokhovaïa.

« Je la rencontrai en bas, dans le vestibule. Elle revenait de chez l'épicier où elle était allée chercher de la chicorée; en m'apercevant, elle s'élança toute effrayée dans l'escalier. Ce n'était même pas de la frayeur, mais une terreur muette.

« Au momet où je rentrai, la mère avait eu le temps de la gifler pour être accourue « tête baissée ». Rien ne transpira donc pour l'instant. Matriocha s'était cachée quelque part et ne se montra pas de tout le temps que j'y étais resté. Une heure après je partis.

« Mais, vers le soir, je ressentis de nouveau la peur et avec bien plus de force. Ce qui me tourmentait surtout, c'était le fait d'avoir peur et d'en avoir conscience. Rien n'est plus horrible ni plus stupide. Jamais avant ni après, je n'avais ressenti une pareille peur.

Cette fois, je tremblais à la lettre, et j'avais conscience de mon humilité.

« Si j'avais pu, je me serais tué ; mais je me sentais indigne de la mort. Il est vrai qu'on se tue par peur, et on reste en vie par peur. Et puis, le soir, demeuré tout seul dans ma chambre, j'ai éprouvé pour elle une telle haine que j'ai résolu de la tuer. C'est dans cette intention que j'ai couru alors à la Gorokhovaïa. Je m'imaginai en route comment je vais l'assommer et me jouer d'elle. La haine était surtout excitée par la vision de son sourire... Je la méprisais pour s'être jetée à mon cou, en s'imaginant je ne sais quoi...

« Mais, arrivé au canal de la Fontanka, je me sentis mal. D'ailleurs, une nouvelle pensée me traversa la tête, une pensée terrible par le fait même que j'en avais conscience. Étant retourné chez moi, je me couchai, frissonnant de fièvre et en proie à une telle frayeur que je cessais même de haïr la fillette. Je ne voulais plus la tuer et c'était la nouvelle pensée qui m'était venue sur la Fontanka. C'est alors que je remarquai, pour la première fois de ma vie, comment la peur, atteignant son plus haut degré, chasse la haine et même tout sentiment de vengeance.

« Je me suis réveillé vers midi, relativement bien portant, surpris même de la violence des impressions que j'avais éprouvées la veille. J'ai eu honte d'avoir voulu tuer. Je

ne me sentais pas moins mal disposé et, malgré ma répugnance, j'étais contraint d'aller à la Gorokhovaïa. Je me souviens d'avoir fortement senti à ce moment l'envie de me quereller furieusement avec quelqu'un. Mais, arrivé dans mon logement de la Gorokhovaïa, j'y ai trouvé la femme de chambre, cette Nina qui me fréquentait et qui m'attendait depuis une heure.

« Je n'aimais nullement cette jeune fille ; aussi l'ai-je trouvée un peu intimidée et craignant de me déplaire par sa visite. Elle venait toujours avec cette appréhension. Mais cette fois j'ai été très heureux de la rencontrer, ce qui l'a ravie. Elle était assez avenante, mais modeste et avait ce maintien que les petits bourgeois apprécient beaucoup ; ma logeuse n'en tarissait pas d'éloges devant moi. Je les ai trouvées toutes les deux devant des tassés de café, ma logeuse étant fort satisfaite de l'agréable conversation.

« Dans un coin de l'autre chambre, j'ai aperçu Matriocha ; elle était debout, regardant en dessous sa mère et la visiteuse. Quand je suis entré, elle ne s'est pas cachée comme l'autre fois ; cela m'a frappé et s'est gravé dans mon esprit. Il m'a semblé seulement qu'elle avait bien maigri et était en proie à une fièvre. Je me suis montré très cordial avec Nina, de sorte qu'elle s'en est allée toute heureuse. Nous sommes sortis ensemble.

« Durant deux jours, je n'étais pas retourné à la Gorokhovaïa. J'en avais assez de tout et je m'ennuyais horriblement. C'était au point que je décidai à en finir une bonne fois et à quitter Pétersbourg. Mais quand je me rendis à la Gorokhovaïa, pour donner congé de la chambre, je trouvai la logeuse fort chagrinée : Matriocha était malade depuis deux jours et délirait la nuit. Naturellement, je demandai aussitôt ce qu'elle disait dans son délire. Nous parlions à voix basse dans ma chambre. La mère me murmura que l'enfant disait des choses « terribles ». « J'ai tué Dieu », qu'elle dit. Je lui offris de faire venir le médecin à mes frais, mais elle refusa en ajoutant : « Avec l'aide de Dieu, cela passera ; elle ne « reste pas tout le temps couchée ; tout à « l'heure, elle est allée chez l'épicier. »

« J'ai résolu de revenir pour trouver Matriocha seule, car la logeuse m'avait dit qu'elle avait à faire une course vers cinq heures du soir. A vrai dire, je ne me rendais nullement compte pourquoi je voulais faire cette visite.

« Je dînai dans un traktir. A 4 heures un quart précises, je revins à la Gorokhovaïa. J'entrais toujours en ouvrant avec ma clef. Seule Matriocha s'y trouvait. Elle était couchée dans le cabinet noir, derrière un paravent, sur le lit de sa mère ; je l'avais vue passer la tête, mais je fis semblant de ne pas la remarquer. Les fenêtres étaient ouvertes.

Il faisait chaud, même très chaud. Je marchai pendant quelque temps à travers ma chambre, puis m'assis sur le divan.

« Je me souviens de tout jusqu'au dernier moment. Je ne sais trop pourquoi j'éprouvai le plaisir de ne pas parler à la fillette et de la faire languir. Je demeurai ainsi toute une heure, quand, tout à coup, elle se leva vivement et sortit de derrière le paravent. J'entendis ses deux pieds heurter le parquet, puis ses pas précipités, et elle apparut sur le seuil de ma chambre. J'étais si vil que je ressentis de la joie de la voir venir la première. Oh ! comme tout cela était lâche et comme j'étais humilié ! Elle demeurait silencieuse et me regardait. Ne l'ayant pas vue depuis plusieurs jours, je m'aperçus qu'elle avait fort maigri. Ses yeux s'étaient agrandis et me fixaient avec une vague curiosité, me sembla-t-il tout d'abord. Je continuai à demeurer assis et à l'examiner.

« Soudain, j'éprouvai de nouveau une haine contre elle. Bientôt, je me rendis compte qu'elle n'avait aucune crainte de moi ; peut-être était-elle inconsciente. Mais voici qu'elle se mit à hocher la tête, comme le font les être naïfs et sans maintien pour reprocher à quelqu'un une mauvaise action. Puis, aussi brusquement, elle leva son petit poing et me menaçait de sa place. Au premier moment, ce geste m'a paru grotesque, mais, aussitôt

après, je me levai et fis quelques pas tout effrayé. Son visage exprimait un tel désespoir que j'avais peine à le voir chez un pareil petit être. Elle continua d'agiter dans ma direction son petit poing et à hocher la tête avec reproche.

« Je me mis à lui parler avec douceur et à voix basse, par lâcheté certainement, mais je m'aperçus qu'elle ne comprenait pas; je m'effrayai davantage. Elle couvrit soudain son visage de ses mains, comme l'autre fois, s'approcha de la fenêtre et me tourna le dos. Je revins dans ma chambre et m'assis également près de la fenêtre.

« Je ne puis comprendre pourquoi je ne m'étais pas éloigné et continuais à rester, sans doute dans l'attente de quelque chose. Peut-être bien qu'après avoir demeuré quelque temps, je l'aurais tuée pour en finir d'une façon ou d'une autre. Mais j'entendis de nouveau ses pas précipités, je la vis sortir par la porte, puis s'engager dans la galerie en bois d'où partait l'escalier; je la suivis aussitôt et j'eus le temps de la voir entrer dans un cabinet noir, sorte de poulailler, situé à côté des water-closet...

« Je me souviens que mon cœur battait violemment. Un instant après, je regardai ma montre et marquai le temps d'une façon très précise. Qu'est-ce qui me poussait à cette précision, je ne saurais le dire; le certain est

que j'avais le désir de tout bien remarquer et je me souviens bien de tout.

« Le jour tombait ; une mouche bourdonna au-dessus de ma tête et se posa sur ma figure ; je l'attrapai, la tenai quelques instants entre mes doigts et la lâchai par la fenêtre. Un chariot entra avec grand bruit dans la cour. Depuis longtemps, un tailleur chantait à plein gosier par une fenêtre située dans un coin de la cour. Il était à son travail et je le voyais parfaitement. La pensée m'est venue que, puisque personne ne m'avait rencontré lorsque j'étais passé par la porte cochère et avais monté l'escalier, il fallait éviter toute rencontre quand je descendrai. J'ai donc reculé ma chaise de la fenêtre et m'assis de façon que les habitants de la maison ne puissent m'apercevoir.

« Oh ! lâcheté ! Je pris un livre, mais le rejetai aussitôt et me mis à examiner une toute petite araignée rouge posée sur une feuille de géranium ; je m'absorbai ainsi dans une rêverie. Je me souviens de tout jusqu'au plus petit détail.

« Je tirai de nouveau ma montre : vingt minutes s'étaient passées depuis le moment où elle était sortie. Mes soupçons commençaient à prendre tournure de certitude. Alors j'ai décidé d'attendre un quart d'heure encore. Je me donnai ce délai. L'idée me vint ensuite de m'assurer si elle n'était pas revenue sans

que je l'aie remarquée. Mais un silence absolu régnait et j'aurais pu entendre le bruit d'un insecte. Soudain, mon cœur se remit à battre. Je tirai ma montre : il restait encore trois minutes ; je les laissai passer quand même, bien que mon cœur battit à me faire mal. Je me levai enfin, mis mon chapeau sur la tête, boutonnai mon pardessus et regardai autour de moi pour m'assurer de n'avoir laissé aucune trace de mon passage.

« J'ai glissé la chaise vers la fenêtre pour lui faire reprendre son ancienne place. J'ai ouvert la porte de sortie, l'ai refermée à clef et me suis dirigé vers le cabinet noir. La porte était fermée, mais non à clef ; je savais, d'ailleurs, qu'elle ne se fermait pas à clef ; mais je ne tenais pas à l'ouvrir ; je me suis hissé simplement sur la pointe des pieds et ai regardé à travers la fente du haut de la porte. Je me suis souvenu à ce moment qu'en étant assis auprès de la fenêtre et en examinant la petite araignée rouge, je songeais précisément à ce geste : me lever sur la pointe des pieds et regarder par la fente d'en haut.

« En mentionnant ici ce détail, je veux prouver avec évidence combien j'étais en possession de mes facultés mentales, que je n'étais pas fou et que je suis responsable de tout. J'ai regardé longtemps par la fente, car il y faisait sombre, mais pas complètement. Bref, j'ai vu tout ce qu'il me fallait...

« Je décidai alors de m'en aller et je descendis l'escalier. Je ne rencontrai personne et personne n'aurait pu déposer contre moi.

« Trois heures après, j'étais avec toute ma bande à boire du thé dans un restaurant et à jouer aux cartes en bras de chemise. Lebiadkine récitait des vers. J'étais fort en train : je faisais des mots d'esprit et soulevais le rire général. Personne ne buvait de l'alcool, bien qu'une bouteille de rhum était posée sur la table ; seul Lebiadkine lui fit honneur. Malov observa : « Quand Nicolas Vsévolodovitch est content et n'a pas le spleen, tous les nôtres sont gais et parlent avec esprit. » Je me l'étais gravé dans l'esprit et il s'ensuit que j'étais joyeux, content et spirituel. Mais je me souviens aussi parfaitement que je sentais mon infamie et ma lâcheté, précisément en raison de la joie que j'éprouvais de me sentir libéré, et je savais que je n'aurais plus jamais de sentiments nobles, ni ici-bas, ni dans une autre vie, jamais. Autre chose encore : j'ai réalisé à ce moment le dicton juif : « Ce qui vient de soi est mauvais, mais cela ne sent pas. » Car, tout en me rendant compte que j'étais un misérable, je n'en avais pas honte et je ne me tourmentais pas.

« En buvant alors le thé et en bavardant avec les autres, je me disais pour la première fois de ma vie que je ne connais ni ne sens le mal et le bien, et que non seulement j'en

ai perdu le sentiment, mais savais que le mal et le bien n'existaient pas, que ce n'était qu'un préjugé; je pouvais me libérer de tout préjugé; mais, si j'atteignais cette liberté, je serais perdu. Ce fut pour la première fois que j'ai eu conscience de cette formule et au moment précis où je les amusais de mes traits d'esprit. Je m'en souviens parfaitement. Bien souvent de vieilles pensées se présentent à vous comme toutes nouvelles, parfois après cinquante ans de vie.

« Malgré tout, j'étais sur le qui-vive et m'attendais à quelque incident. Mon pressentiment se vérifia. Vers onze heures du soir, accourut la fillette du concierge de la maison de la Gorokhovaïa et m'apporta la nouvelle que Matriocha s'est pendue. Je suivis la fillette et je m'assurai que ma logeuse ne savait pas pourquoi elle avait envoyé cette fillette me prévenir. Elle hurlait, se frappait la tête comme toutes ces femmes en pareille occurrence.

« Il y avait du monde et des agents de police. J'y suis resté quelque temps, puis me suis retiré.

« On ne m'a pas inquiété du tout, sauf pour me demander quelques renseignements. J'ai dit simplement que la fillette était malade, avait le délire et que j'avais même proposé de faire venir un médecin à mes frais. On m'a posé aussi la question au sujet

du canif ; j'ai dit que la logeuse avait fouetté sa fillette, mais que cela ne tirait pas à conséquence. Quant à ma présence dans le logement le soir du suicide de Matriocha, personne ne s'en est douté. L'affaire n'eut donc aucune suite.

« Je n'y suis pas retourné pendant toute une semaine et quand je m'y suis rendu, c'était pour donner congé. La logeuse continuait à pleurer, bien qu'elle était déjà occupée à ses chiffons comme de coutume.

« — C'est pour votre canif que je l'ai offensée si fort, me dit-elle sans trop appuyer sur le reproche.

« J'ai donné congé sous le prétexte que j'étais gêné de recevoir Nina dans un pareil logement. Ç'a été pour la logeuse l'occasion de dire quelques mots de bien de Nina. En me retirant, j'ai laissé cinq roubles en supplément de la somme due.

« Le danger étant écarté, j'aurais entièrement oublié l'incident de la Gorokhovaïa, comme j'oubliais tout ce qui s'était passé à cette époque, si les premiers temps je ne me rappelais avec irritation de la lâcheté que j'avais manifestée. Je déversais ma bile sur qui je pouvais. J'eus aussi l'idée de gâter la vie à quelqu'un, aussi odieusement que possible. Déjà une année auparavant, j'avais songé à me suicider ; puis, je trouvai quelque chose de mieux.

« En regardant un jour la bancale Maria Lebiadkina qui aidait au ménage des chambres meublées, j'ai décidé tout à coup de l'épouser. Elle n'était pas encore folle alors, mais simplement idiote, enthousiaste et secrètement amoureuse de moi. L'idée du mariage de Stavroguine avec un être placé à la dernière échelle sociale excitait mes nerfs. On ne pouvait pas s'imaginer quelque chose de plus insensé. Je ne sais pas comment l'expliquer. Était-ce une décision inconsciente et parce que je m'en voulais de ma lâcheté lors de l'affaire avec Matriocha? Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas marié uniquement à la suite « d'un pari après boire », comme on l'a dit. Les témoins du mariage étaient Kirilov et Pierre Verkhovensky (1), qui se trouvait alors de passage à Pétersbourg, puis Lebiadkine lui-même et Malov (décédé depuis). Ils ont donné leur parole de garder le silence sur ce mariage et nul autre n'en a su jamais rien. Ce silence m'avait toujours semblé une vilénie ; mais personne ne l'a rompu jusqu'à présent, bien que j'eusse la ferme intention de rendre le fait public ; pendant que j'y suis, je le fais aujourd'hui.

« Aussitôt la cérémonie du mariage accomplie, je suis parti chez ma mère, en province.

(1) L'un membre, l'autre chef du cercle révolutionnaire décrit dans *les Possédés*.

J'y suis allé pour me distraire, car ma situation était insupportable. J'ai laissé dans notre ville l'impression d'un fou, impression qui subsiste encore et qui certainement me nuit. Puis, je me suis rendu à l'étranger où j'ai passé quatre ans.

« J'ai voyagé en Orient ; j'ai assisté, au monastère du mont Athos, à des offices qui duraient huit heures sans relâche ; j'ai été en Égypte, j'ai vécu en Suisse, et poussé même jusqu'en Islande. J'ai suivi pendant toute une année des cours en Allemagne. Pendant la dernière année, je me suis lié à Paris avec une famille de la haute noblesse russe, puis avec deux jeunes filles russes en Suisse.

« De passage à Francfort, il y a une couple d'années, j'aperçus dans une vitrine, parmi d'autres photographies exposées, celle d'une petite fille élégamment vêtue d'un costume d'enfant, très ressemblant à Matriocha. J'achetai aussitôt la photographie et, de retour à l'hôtel, je la posai sur ma cheminée. Elle resta là pendant une semaine sans que j'y aie jeté un coup d'œil une seule fois, et je l'oubliai en quittant Francfort. Je le note pour montrer à quel point j'avais su garder l'empire sur mes souvenirs et combien j'étais devenu insensible. Je les rejetais en bloc, et le tout disparaissait toutes les fois que je le voulais. En général, le passé

m'ennuyait toujours et je ne pouvais en parler, contrairement à ce que fait presque tout le monde. Quant à Matriocha, je le dis, j'oubliai même sa photographie sur la cheminée.

« Il y a un an environ, en traversant l'Allemagne, j'omis par distraction de descendre à la station où je devais changer de wagon. On me fit quitter le compartiment à la station suivante. Il était deux heures de l'après-midi, la journée était claire. La gare desservait une toute petite ville allemande. Il fallait attendre le passage du train suivant jusqu'à onze heures du soir. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de l'incident, car il n'y avait aucune urgence à mon voyage. On me désigna un hôtel, petit et peu confortable, mais tout entouré de verdure et de parterres de fleurs. Je dînai fort bien et, comme j'avais voyagé pendant une longue nuit, je me couchai vers quatre heures et je dormis à merveille.

« J'ai eu un rêve tout à fait inattendu, car je n'avais jamais vu quelque chose de semblable. Au musée de Dresde, figure un tableau de Claude Laurent, intitulé dans le catalogue *Acis et Galathée*, si je ne me trompe ; je l'appelais, moi, *l'Age d'or*, sans trop savoir pourquoi. Je l'avais déjà contemplé auparavant et cette fois encore, en passant par Dresde. C'est ce tableau que j'ai vu en rêve, non pas comme

toile, mais comme un paysage réel. C'est un coin enchanteur de l'Archipel grec : des flots bleus caressants, des îles, des rochers, des rives fleuries, un panorama magique dans le lointain, un coucher de soleil fascinateur ; les mots manquent pour le décrire. C'est ici qu'est le berceau de l'humanité européenne ; ici se sont déroulées les premières scènes de la mythologie, ici est le paradis terrestre, ici ont vécu de nobles hommes : ils se levaient et s'endormaient heureux et innocents, les bosquets s'emplissaient de leurs chants joyeux, leurs énergies vierges se dépensaient en amour et en joies candides... Le soleil inondait de ses rayons les îles et la mer, heureux de luire sur ses beaux enfants. Songe magique ! Belle illusion ! Rêve le plus inconcevable qui fût jamais, auquel l'humanité sacrifiait sa vie, pour lequel les prophètes mouraient sur la croix ou étaient immolés ; c'est le rêve sans lequel les peuples refusent de vivre et ne sauraient même mourir. Il m'a semblé vivre tout cela dans ce songe. Je ne saurais dire exactement ce que j'ai rêvé, mais je voyais encore le rocher, la mer et les rayons obliques du soleil couchant quand je me suis réveillé et ouvert les yeux inondés de larmes, pour la première fois de ma vie. Un sentiment de félicité jamais encore éprouvé emplissait mon cœur jusqu'à la douleur.

« La journée déclinait et, à travers les

vitres de ma petite chambre, tamisée par les fleurs en pots sur l'appui de la fenêtre, pénétrait toute une gerbe de rayons obliques qui m'inondait de lumière. Je me suis hâté de refermer les yeux, ayant soif de prolonger le songe disparu ; mais soudain j'ai vu apparaître, comme au milieu d'un incendie rouge, la petite araignée écarlate. Elle m'est apparue telle que je l'avais vue sur la feuille du géranium, alors que les rayons obliques du soleil couchant pénétraient, comme aujourd'hui, par la fenêtre près de laquelle j'étais assis. J'ai senti comme un fer qui entrait dans ma chair, je me suis redressé et me suis assis sur le lit...

« Je vis devant moi Matriocha, toute maigre, les yeux enfiévrés, exactement comme alors, quand elle demeurait debout sur le seuil de ma chambre et, hochant de la tête, leva vers moi son tout petit poing. Et jamais rien ne me fit autant souffrir ! Le désespoir lamentable d'un petit être impuissant, à l'intelligence encore rudimentaire, me menaçant (que pouvait-il me faire ?) et n'accusant que lui-même ! Jamais je n'avais éprouvé quelque chose de semblable !

« Je restai ainsi sans bouger jusqu'à la tombée de la nuit, oubliant les heures qui s'écoulaient. Appellerai-je cela le remords, le repentir ? Je ne sais et ne pourrais le dire encore aujourd'hui. Peut-être même, ce souvenir de l'acte que j'ai commis ne m'inspire-

t-il pas du dégoût. Peut-être ce souvenir contient-il quelque chose d'agréable qui excite mes passions... Non, ce qui m'est insupportable, c'est cette vision, et précisément sur le seuil, avec son petit poing levé et menaçant, ce seul aspect d'elle, cette seule minute d'alors, ce seul hochement de tête... Voilà ce que je ne puis supporter, et voilà ce qui m'apparaît presque chaque jour depuis ! Et l'image ne surgit pas spontanément : c'est moi qui la provoque et ne puis ne pas la provoquer, bien que ce soit le tourment de ma vie. Oh, si du moins je l'apercevais une fois en réalité, ou en une sorte d'hallucination !...

« J'ai bien d'autres vieux souvenirs, peut-être *mieux* encore. J'ai agis envers une femme plus ignoblement encore et elle en est morte. J'ai tué en duel deux hommes qui ne m'ont jamais rien fait. J'ai été un jour mortellement offensé par un autre homme et je ne me suis pas vengé. J'ai sur la conscience un empoisonnement prémédité, réussi et demeuré inconnu (s'il le faut, j'en ferai connaître tous les détails).

« Mais pourquoi aucun de ces souvenirs n'éveille-t-il en moi rien de pareil à celui de Matriocha ?

« J'ai erré ensuite pendant toute une année, essayant de m'occuper. Je sais que je pourrais écarter la vision de la fillette dès

que je le voudrais. J'ai l'entière maîtrise de ma volonté comme jadis. Mais, précisément, je n'ai jamais voulu le faire, je ne le veux pas et je ne voudrais pas vouloir. Je le sais d'avance. Cela continuera ainsi jusqu'à ma folie.

« Deux mois après mon songe merveilleux, je fus repris du désir de devenir amoureux d'une jeune fille, ou, plus exactement, de ressentir l'une de ces crises de passion, de ces débordements dont j'étais coutumier jadis. Je fus terriblement tenté de commettre un nouveau crime, c'est-à-dire de me faire bigame (étant déjà marié). Mais je pris la fuite sur le conseil d'une autre jeune fille, à laquelle j'avais presque tout dévoilé, même le fait que je n'aimais nullement celle que je convoitais tant et que je ne pouvais aimer personne. D'ailleurs, ce nouveau crime ne m'aurait aucunement libéré de Matriocha...

« C'est ainsi que j'ai décidé d'imprimer ces feuilles en trois cents exemplaires et de les emporter en Russie. Le moment venu, je les adresserai à la police et aux autorités locales ; j'en enverrai en même temps aux rédactions des journaux avec prière de les publier, ainsi qu'aux nombreuses personnes qui me connaissent à Pétersbourg et dans toute la Russie. Une traduction paraîtra à l'étranger.

« Je sais qu'au point de vue juridique, je

ne saurais être inquiété : je suis seul à m'accuser, et je n'ai pas d'autre accusateur ; aucune preuve, ou fort peu de preuves ; enfin, l'idée de mon déséquilibre mental, ancrée dans l'opinion de tous, ainsi que les efforts certains de mes parents pour exploiter cette idée, feront disparaître tout danger d'une poursuite judiciaire. Je le déclare, entre autre, afin de montrer que je suis en pleine possession de ma raison et suis entièrement conscient de ma situation. Mais ce que je veux, c'est que tous ceux qui connaîtront ma confession me regardent comme je suis, et moi aussi, je les regarderai. Plus nombreux ils seront, mieux cela vaudra. En serai-je soulagé ? Je ne sais. J'y ai recours comme à ma dernière ressource.

« Encore un coup : si l'on cherchait bien dans les archives de la police de Pétersbourg, on trouverait sans doute quelque chose. Mes petits bourgeois habitent peut-être encore la capitale. La maison était assez remarquable par sa couleur bleu ciel. Quant à moi, je ne m'en irai nulle part et, pendant une année ou deux, je ne quitterai pas la propriété de ma mère. Au premier appel, je me présenterai.

« Nicolas STAVROGUINE. »

III

La lecture dura près d'une heure. Tikhon lisait lentement et peut-être reprenait-il certains passages. Pendant ce temps, depuis l'arrêt survenu lors de la « confiscation » du deuxième feuillet, Stavroguine était demeuré immobile et silencieux, dans un coin du divan, appuyé sur le dossier et semblant figé dans l'attente (1). Tikhon ôta ses lunettes, resta pensif quelques moments, puis fixa de son regard hésitant Stavroguine. Celui-ci tressaillit et d'un mouvement brusque se pencha en avant (2).

— J'ai oublié de vous avertir, dit-il d'un ton bref, que toutes vos paroles seront vaines ; je ne changerai pas mes intentions, ne cherchez pas à me dissuader. Je publie tout.

Il rougit et se tut.

— Vous n'avez pas omis de m'en avertir tout à l'heure déjà, avant la lecture.

Une sorte d'irritation se trahissait dans les paroles de Tikhon. De toute évidence, le « document » avait produit sur lui une forte impression. Son sentiment chrétien était

(1) Voir note IV.

(2) Voir note V.

offensé, et il n'était pas toujours maître de ses sentiments. Je noterai à cette occasion que ce n'est pas sans raison qu'il avait acquis la renommée d'un homme « incapable d'observer une conduite devant le public », comme on disait de lui au monastère. Malgré son humilité chrétienne, une réelle indignation altéra sa voix.

— N'importe, reprit Stavroguine avec la même brusquerie et sans remarquer le changement de ton de Tikhon. Quelle que puisse être la force de vos arguments, je me tiendrai à ma résolution. Notez que par cette phrase malhabile, ou trop habile, pensez ce que vous voudrez, je ne quête nullement vos objections ou votre éloquence persuasive, conclut-il avec un sourire contrefait.

— Je n'aurais pas pu chercher à vous persuader du contraire. Votre pensée est une haute pensée, et la pensée chrétienne ne saurait s'exprimer avec plus de plénitude. On ne saurait accomplir un exploit plus exceptionnel, un supplice de soi-même comme celui que vous avez projeté, si seulement...

— Si quoi?

— S'il s'agissait réellement de repentir, d'une pensée vraiment chrétienne...

— Des finasseries, murmura Stavroguine d'un air distrait.

Il se leva et arpenta la chambre sans paraître se rendre compte de ce qu'il faisait.

— Vous semblez vouloir passer pour plus grossier que ne le souhaite votre cœur, reprit Tikhon, cherchant à révéler sa pensée entière.

— Passer? Je ne voulais passer pour rien du tout; je ne faisais pas de grimaces. Plus grossier, dites-vous: qu'entendez-vous par là? demanda-t-il en rougissant et s'irritant aussitôt de sa rougeur. Je sais que c'est là un acte misérable, bas, ajouta-t-il en montrant de la tête les feuillets... Mais que sa bassesse même serve...

Il s'interrompit comme éprouvant de la honte de continuer à s'expliquer; une expression de souffrance crispa en même temps son visage, parce que poussé par une sorte de nécessité inconsciente de rester précisément pour s'expliquer.

Il est à remarquer aussi que pas un mot ne fut prononcé des deux côtés pour élucider la raison de la confiscation du deuxième feuillet, et cela durant tout le cours ultérieur de la conversation. Stavroguine s'arrêta devant le bureau et, y prenant un crucifix en ivoire, il se mit à le tourner entre ses doigts et soudain le cassa en deux. Reprenant ses esprits et étonné lui-même, il regarda avec perplexité Tikhon; sa lèvre supérieure frissonna comme s'il avait été offensé et allait lancer un défi.

— J'avais espéré que vous me diriez réellement une chose raisonnable, et c'était pour cela que j'étais venu, fit-il à mi-voix, comme

cherchant à se maîtriser ; il jeta les deux tronçons du crucifix sur la table.

Tikhon baissa vivement les yeux et dit avec ardeur :

— Ce document part directement de votre cœur, mortellement ulcéré ; est-ce ainsi que je dois le comprendre ? Oui, c'est un besoin profond de pénitence, un besoin intérieur qui s'est emparé de vous. Vous avez été profondément remué, jusqu'à en faire une question de vie ou de mort, par les souffrances d'un être que vous aviez offensé ; j'en conclus que l'espoir ne vous a pas encore abandonné et que vous suivez maintenant la grande voie du supplice en révélant au monde entier votre honte. Vous demandez le jugement de l'Église tout entière, bien que vous ne croyiez pas en l'Église. Est-ce ainsi que je dois le comprendre ? Mais il semble que vous haïssez et méprisez d'avance tous ceux qui liront cette narration et vous leur jetez un défi.

— Moi ? Je jette un défi ?

— N'ayant pas eu honte de vous confesser du crime, pourquoi avez-vous honte du repentir ?

— Moi ? J'ai honte ?

— Honte et peur.

— J'ai peur ?

Stavroguine sourit et sa lèvre supérieure frissonna. Tikhon reprit :

— Vous semblez vouloir dire : que les

autres me regardent. Mais vous-même, comment les regarderez-vous? Vous vous attendez à leur colère pour leur répondre par une colère plus grande encore. Certains passages de votre écrit sont d'un style trop appuyé; vous semblez admirer votre psychologie et vous profitez du plus petit détail pour étonner le lecteur par votre insensibilité, par votre effronterie, qui peut-être vous sont étrangères. En même temps, vos passions mauvaises et votre habitude de l'oisiveté vous rendent effectivement insensible et sot.

— La sottise n'est pas un vice, fit Stavroguine en pâlisant.

— C'est parfois un vice, reprit Tikhon, implacable et ardent. Mortellement ulcéré et martyrisé par la vision se tenant sur votre seuil, vous semblez ne pas voir quel est votre crime en réalité et de quoi vous avez à avoir honte devant les hommes dont vous appelez le jugement : est-ce de l'insensibilité dans votre violence, ou de la lâcheté que vous avez manifestée. Au cours d'un passage, vous vous empressez même d'assurer le lecteur que le geste menaçant de la jouvencelle ne vous semblait plus grotesque, mais écrasant. Ce geste vous parut-il réellement grotesque, ne fût-ce qu'un instant? Oui, je l'atteste.

Tikhon se tut. Il parlait comme un homme qui ne cherche plus à se contenir.

— Parlez, parlez, le pressa Stavroguine. Vous êtes irrité et vous me malmenez. J'aime cela de la part d'un moine. Mais laissez-moi vous demander : voici dix minutes déjà que nous parlons après cela (il désigna de la tête les feuillets) et bien que vous soyez indigné, je n'aperçois chez vous nulle expression de dégoût ni de honte... Vous ne semblez pas dégoûté et vous me parlez comme à votre égal.

Il ajouta le mot « comme à votre égal » en baissant la voix et presque malgré lui. Tikhon le regarda attentivement et continua :

— Vous m'étonnez, car vos paroles sont sincères, et dans ce cas... la faute est à moi. Sachez donc que je me suis montré discourtois et dégoûté à votre égard ; tandis que vous, dans votre soif du châtement, vous ne l'avez même pas remarqué, bien que vous ayez remarqué mon impatience et l'avez appelée gronderie. En réalité, vous êtes convaincu d'avoir mérité un mépris bien plus grand, et votre parole : « vous me parlez comme à votre égal », est une belle parole, bien que dite malgré vous. Je ne vous célerai rien : je suis terrifié de votre grande force dépensée à dessein à des infamies. Ce n'est pas sans effets funestes qu'on devient étranger à son pays : on en est châtié par l'ennui et l'oisiveté, alors même qu'on a le désir de l'action. Mais le christianisme reconnaît la

responsabilité dans toute situation. Dieu ne vous a pas privé d'intelligence; dès lors, réfléchissez si vous pouvez poser mentalement la question : « Suis-je ou non responsable de mes œuvres? » Vous êtes sans le moindre doute responsable. « Les tentations ne peuvent ne pas s'insinuer dans le monde; mais malheur à celui par qui les tentations viennent dans le monde. » Quant à votre... faute, bien d'autres pèchent comme vous, mais vivent avec leur conscience en paix et considèrent même comme inévitables leurs fautes de jeunesse. Il en est aussi des vieillards qui sentent déjà l'odeur de la tombe et qui commettent les mêmes péchés avec insouciance et enjouement. Le monde est rempli de toutes ces horreurs. Vous, du moins, vous en avez mesuré toute la profondeur, ce qui arrive fort rarement à un pareil degré.

— Serait-ce de l'estime que vous éprouveriez pour moi après la lecture de ces feuillets? demanda Stavroguine avec un ricanement. J'ai entendu dire, très honorable père Tikhon, que vous n'étiez pas fait pour servir de guide de conscience, ajouta-t-il en accentuant sa grimace. On vous critique fort ici. On prétend qu'aussitôt que vous découvrez un sentiment sincère d'humilité chez un pécheur, vous vous enthousiasmez, vous vous repentez et vous vous humiliez devant lui...

— Je n'y répondrai pas directement. Il est

exact que je ne sais pas observer une conduite pondérée envers les gens. J'ai toujours convenu de ce grand défaut, dit Tikhon avec un soupir et d'un ton si sincère que Stavroguine le regarda avec un sourire de sympathie. Quant à ceci, reprit-il en jetant un regard sur les feuillets imprimés, il ne peut y avoir de plus grand, de plus affreux crime que celui que vous avez commis envers la jouvencelle.

— Ne mesurons pas ces choses au mètre ! fit Stavroguine avec quelque dépit. Peut-être ma souffrance n'est-elle pas aussi violente que je l'ai dépeinte, et peut-être bien me suis-je calomnié, conclut-il brusquement.

Tikhon ne répliqua pas. Stavroguine arpentait la chambre, la tête baissée et absorbé dans ses pensées.

— Et cette jeune fille, demanda tout à coup Tikhon, celle avec laquelle vous avez rompu les relations commencées en Suisse, où... se trouve-t-elle à cette heure ?

— Ici.

Un nouveau silence.

— Je vous ai peut-être bien menti sur mon compte, répéta avec insistance Stavroguine... Au reste, c'est vrai que je provoque les gens par l'impudence de ma confession, puisque vous y avez aperçu la provocation. C'est ce qu'il faut, ils le méritent.

— Vous voulez dire qu'il vous sera plus

facile de les haïr que d'accepter leur pitié?

— Parfaitement (1). Je n'ai pas l'habitude de la franchise, mais puisque j'ai commencé à être franc... avec vous, sachez que je les méprise tout autant que moi-même, sinon plus, infiniment plus. Aucun d'eux ne saurait s'improviser mon juge... J'ai écrit ces fadaïses (il désigna les feuillets), parce que cela m'a passé par la tête, par effronterie... Il se peut aussi que j'ai exagéré dans un moment d'exaltation, s'écria-t-il tout irrité, et il rougit de nouveau, fâché d'avoir laissé échapper ces paroles malgré lui. Il s'approcha de la table et saisit un fragment du crucifix brisé.

— Répondez-moi à une question, mais en toute sincérité, à moi seul, ou parlant à vous-même dans le calme et les ténèbres de la nuit, dit Tikhon d'une voix pénétrante. Si quelqu'un vous pardonnait cela (il désigna les feuillets), non pas l'un de ceux que vous estimez ou que vous craignez, mais un inconnu, un homme que vous ne connaîtriez jamais, et qui vous pardonnerait en sa conscience, après avoir lu votre terrible confession, vous sentiriez vous apaisé par cette pensée, ou cela vous serait-il indifférent?

— Cela m'apaiserait, répondit Stavroguine à voix basse; et si vous me pardonniez, cela me soulagerait bien plus, ajouta-t-il vivement.

(1) Voir note VI.

— A condition que vous me pardonniez aussi, fit Tikhon d'un ton pénétré.

— Pourquoi donc? Ah, oui, c'est votre formule monastique (1). Détestable humilité... Permettez-moi de vous dire que ces vieilles formules de moine ne sont nullement élégantes... D'ailleurs, je ne sais vraiment pas pourquoi je suis ici, ajouta-t-il soudain en regardant autour de lui. Mais à propos, j'ai cassé chez vous... Qu'est-ce qu'elle vaut cette affaire? Vingt-cinq roubles?

— Ne vous en souciez pas.

— Cinquante, peut-être? Pourquoi ne m'en soucierais-je pas? Pourquoi casserais-je, et vous, vous me feriez cadeau du dommage? Voici cinquante roubles, dit-il en posant le billet de banque sur la table. Si vous ne les voulez pas pour vous, prenez-les pour les pauvres, pour l'église, que sais-je, ajouta-t-il avec irritation. Écoutez, je vais vous dire toute la vérité : je désire votre pardon, avec le vôtre celui d'un autre, d'un troisième, mais celui de tous, non; que tous me haïssent!

— Et la pitié de tous, vous n'auriez pas pu la supporter en toute humilité?

— Je ne l'aurais pas pu. Je ne veux pas de pitié de tout le monde; d'ailleurs, il ne peut pas y en avoir... Écoutez, je ne veux plus

(1) Voir note VII.

attendre, je veux publier... Ne me flattez pas... Je ne peux plus attendre... Je ne peux plus ! s'écria-t-il exaspéré.

— J'ai peur pour vous : vous êtes devant un abîme presque infranchissable, fit timidement Tikhon.

— Vous craignez de me voir succomber sous leurs haines ?

— Pas seulement sous la haine.

— Quoi encore ?

— Sous leurs rires, dit Tikhon avec effort. Stavroguine se troubla ; l'anxiété se peignit sur son visage.

— Je le pressentais, dit-il. Je vous ai donc parut fort comique après la lecture de mon « document » ? Ne vous tourmentez pas, ne soyez pas si confus, je m'y attendais.

Tikhon était confus en effet, et il s'empressa de s'expliquer.

— De pareilles hautes actions exigent du sang-froid ; dans la souffrance même, on doit conserver une pleine sérénité... Mais elle manque partout de nos jours. Partout, ce ne sont que disputes. Les hommes ne se comprennent pas comme au temps de la tour de Babel...

— Tout cela est bien vieux, cela a été dit mille fois, interrompit Stavroguine.

— D'ailleurs, vous n'atteindrez pas le but, reprit Tikhon, passant cette fois à la question. Juridiquement, vous êtes presque inat-

taquable, et on vous le fera tout d'abord remarquer avec raillerie. On s'étonnera ensuite. Qui comprendra le véritable motif de votre confession? On ne voudra pas le comprendre, car on s'effare devant de pareils exploits et on s'en venge. Le monde aime sa boue et ne veut pas qu'on l'agite. C'est pourquoi on tournera votre acte en ridicule, parce que c'est par le ridicule qu'on peut tuer le plus vite.

— Parlez, dites tout, encouragea Stavroguine.

— Sans doute, on exprimera de l'horreur tout d'abord, mais une fausse horreur, afin d'observer les apparences. Je ne parle pas des âmes pures; celles-ci ressentiront l'horreur et s'accuseront elles-mêmes; mais on ne les entendra pas, car elles garderont le silence. Les autres hommes, les gens du monde, craignent uniquement ce qui menace leurs intérêts personnels. Ceux-ci, la première surprise, l'effroi factice passés, s'empresseront d'en rire. On manifestera de la curiosité pour le fou, car on vous prendra pour un fou, peut-être pas entièrement, mais on vous jugera suffisamment responsable pour qu'on puisse rire de vous. Pourriez-vous le supporter? Votre cœur ne s'emplira-t-il pas d'une telle haine qu'elle vous conduira à votre perte?... Voilà ce que je crains.

— Ce qui m'étonne, c'est de vous voir

si mal juger les hommes, professer un tel mépris pour eux ! fit Stavroguine d'un ton agacé.

— Croyez-moi : en parlant ainsi des hommes, c'est d'après moi que je les jugeais plutôt !... s'écria Tikhon.

— Y aurait-il donc dans votre âme aussi un motif de se réjouir de mon malheur ?

— Quisait, peut-être bien il y en aurait-il... Oh ! il se peut bien !

— Indiquez-moi alors ce qu'il y a de ridicule dans mon récit. Je sais bien quoi ; mais je tiens à vous voir le désigner du doigt ; et faites le aussi cyniquement que possible, avec toute la sincérité dont vous êtes capable... Puis, laissez-moi vous dire : vous êtes un fameux original !...

— La forme même de votre ardente pénitence revêt un caractère ridicule... Mais ne doutez pas de votre triomphe ! s'écria soudain le moine avec enthousiasme. Même sous cette forme, vous vaincrez, si vous acceptez en toute sincérité les soufflets et les crachats. La mise en croix la plus honteuse s'achève toujours en grande gloire et en grande puissance lorsque l'humilité montrée dans l'exploit est sincère. Et il se peut qu'ici bas encore, vous soyez consolé...

— Bref, vous découvrez le ridicule dans la forme seule ? insista Stavroguine.

— Et dans le fond. C'est la laideur qui

tuera, murmura Tikhon en baissant les yeux.

— La laideur? Quelle laideur?

— Du crime. Il est des crimes qui sont réellement laids. Quel que soit le crime, plus il y a de sang, d'horreur, plus il impose, devient pittoresque, pour ainsi dire; mais il est des crimes honteux, vils, qui sont en dehors de toute terreur, trop inélégants, si l'on peut dire...

Tikhon n'acheva pas.

— C'est-à-dire, fit avec émotion Stavroguine, vous jugez fort ridicule le geste de baiser les mains d'un petit souillon... Oh! je ne vous comprends que trop, et vous, vous vous déssolez pour moi parce que c'est laid, vil, non pas vil, mais honteux, ridicule, et vous pensez que c'est cela précisément que je ne pourrai souffrir...

Tikhon se taisait.

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez demandé si ma demoiselle de Suisse se trouvait ici.

— Vous n'êtes pas préparé, vous n'êtes pas assez retrempé, vous êtes déraciné, vous n'avez pas la foi, murmura Tikhon timidement.

— Écoutez, mon père : je veux me pardonner moi-même, voilà mon vrai but, tout mon but! s'écria soudainement Stavroguine avec une extase farouche. C'est alors seule-

ment que le spectre disparaîtra... Voilà pourquoi je cherche la souffrance infinie... Ne m'effrayez donc pas ; sinon, je me noierai dans ma rage.

Cette explosion de sincérité fut si inattendue que Tikhon se leva.

— Si vous avez foi que vous pouvez vous pardonner vous même et obtenir ce pardon par la souffrance, si vous vous posez un tel but avec foi, alors, vous êtes déjà un croyant ! s'écria Tikhon avec émotion. Comment donc avez-vous pu dire que vous ne croyiez pas en Dieu ?

Stavroguine ne répondit pas.

— Dieu vous pardonnera votre incroyance, car vous honorez le Saint-Esprit sans le connaître.

— Le Christ pardonnera à l'occasion ? demanda Stavroguine avec un sourire contraint et une nuance d'ironie dans la voix.

— N'est-il pas dit dans le Livre : « Si vous séduisez l'un de ces petits, » vous souvenez-vous ? Selon l'Évangile, il n'y a pas de plus grand crime...

— Dites plus simplement que vous voudriez éviter un scandale et vous me tendez un piège, mon bon père Tikhon, fit avec dépit Stavroguine en faisant mine de se lever. En somme, vous voudriez me voir assagi, peut-être même marié convenablement et achevant ma vie en honnête membre du club de

la ville et en fidèle de votre monastère, le fréquentant à toutes les fêtes. Belle pénitence en vérité ! Au reste, en bon connaisseur du cœur humain, vous pressentez sans doute que la chose finira en effet ainsi, et tout notre colloque se réduit à me persuader que c'est précisément ce que j'attendais de vous, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas cette pénitence que je veux, je vous en prépare une autre ! reprit Tikhon avec ardeur, sans prendre garde au ricanement de Stavroguine. Je connais un vieil ermite, un ascète qui vit non loin d'ici dans l'isolement complet et qui est d'une telle sagesse chrétienne que ni moi ni vous ne saurions la concevoir. Il condescendra à ma prière. Je lui raconterai tout ce qui vous concerne. Allez faire votre pénitence auprès de lui, soumettez-vous à sa direction pendant cinq ou six ans, aussi longtemps que vous jugerez vous-même nécessaire par la suite. Imposez-vous un vœu, et par ce grand sacrifice, vous obtiendrez tout ce dont vous avez soif, même ce que vous n'espérez pas ; car vous ne saurez pas comprendre aujourd'hui ce que vous recevrez.

Stavroguine écouta d'un air grave.

— Vous m'engagez à entrer dans l'autre monastère, prononcer les vœux de moine (1) ?

(1) Voir note VIII.

— Vous n'avez pas à prendre l'habit de moine ; faites-vous seulement novice, fût-ce en secret ; vous pouvez continuer à vivre dans le monde.

— Laissez donc, père Tikhon, l'interrompit Stavroguine et il se leva. Tikhon aussi.

— Mais qu'avez-vous ? s'écria Stavroguine en regardant avec frayeur l'évêque.

L'autre demeurait debout devant lui, les mains jointes, le visage convulsé d'une frayeur soudaine.

— Qu'avez-vous ? Qu'avez-vous ? répéta Stavroguine en s'approchant vivement de lui pour le soutenir. Il lui sembla qu'il allait tomber.

— Je vois... je vois, comme si c'était réel, s'écria Tikhon avec une expression de profond chagrin, que jamais, pauvre jeune homme perdu, vous n'étiez aussi proche d'un nouveau et plus grand crime qu'en cet instant.

— Calmez-vous, fit Stavroguine de plus en plus inquiet pour Tikhon. Je remettrai peut-être... Vous avez raison...

— Non, ce n'est pas après la publication, c'est un jour avant, une heure peut-être avant le grand acte que vous chercherez une issue dans un nouveau crime, et vous le commettrez uniquement pour éviter la publication de vos feuillets.

Stavroguine trembla de colère et de frayeur en même temps.

— Maudit psychologue ! s'écria-t-il au paroxysme de la colère, et sortit de la cellule sans se retourner une seule fois.

VARIANTES DU TEXTE PUBLIÉ
PAR LE « CENTROARCHIVE »

(I) Dans ce texte du *Centroarchive* les deux phrases son rédigées ainsi :

« — Comment, vous aussi, vous n'avez pas la foi parfaite?

« — Oui... peut-être n'est-elle pas parfaite, répondit Tikhon. »

(II) « Vous voulez croire, au moins. Et vous comprenez à la lettre le déplacement de la montagne. J'ai remarqué que nos « lévites » libéraux penchent fortement vers le luthéranisme. »

(III) « Quand tout fut fini, elle parut fort confuse. Je ne tentai pas à la rassurer et je ne la caressai plus. Elle me regardait en souriant timidement. Son visage me sembla tout à coup stupide. La confusion l'envahissait de plus en plus. Enfin, elle couvrit sa figure de ses mains, et alla se poster dans un coin, le visage tourné vers le mur. Je redoutais une nouvelle terreur de sa part, et je sortis en silence de la maison.

« Je présume que ce qui était arrivé devait lui apparaître, dans une frayeur mortelle, d'une horreur infinie. Malgré les jurons obscènes auxquels elle devait être accoutumée depuis son berceau, je suis bien convaincu qu'elle n'y comprenait encore rien. Elle était certaine-

ment persuadée d'avoir commis un crime monstrueux et en être profondément coupable : « J'ai tué Dieu. »

« Cette nuit-là, je me suis battu au cabaret, comme j'y ai déjà fait allusion. Mais je me suis réveillé, au matin, dans ma chambre meublée où m'avait conduit Lebiadkine. Ma première pensée était : a-t-elle tout dit ou non?... »

(IV) Texte du *Centroarchive* : « Chose étrange, la sorte d'impatience, la distraction, voire le délire qu'exprimait son visage pendant toute cette matinée, disparurent presque, et un calme, une sorte de sincérité leur succéda, le marquant de dignité. »

(V) « — Ne pourrait-on introduire quelques modifications dans ce document ?

— « Pourquoi faire ? Je l'ai écrit en toute sincérité... » répondit Stavroguine.

(VI) Après « parfaitement », Stavroguine ajoute : « En lisant ce document, on me traitera peut-être de jésuite, de cagot, ha ! ha ! ha ! N'est-ce pas ?

« — On vous traitera ainsi, sans aucun doute. Mais pensez-vous réaliser votre intention bientôt ?

« — Aujourd'hui, demain, après-demain, est-ce que je sais ? Très prochainement en tout cas. Vous avez raison : je le ferai brusquement et juste à l'instant où je les haïrai le plus et voudrai me venger d'eux. »

(VII) Avant la réponse de Stavroguine : « Détestable humilité », etc., Tikhon dit : « Pour mes fautes voulues et involontaires. Ayant péché, chaque homme pêche envers tous, et il est toujours coupable du péché d'un autre homme. Il n'y a pas de péché individuel. Quant à moi, je suis un grand pécheur, peut-être plus grand que vous. »

A noter que ce passage est supprimé par Dostoïevsky dans l'original.

(VIII) Après les mots « prononcer les vœux de moine », l'auteur a supprimé, dans les épreuves, le passage suivant qu'il convient de reproduire ici :

« Malgré toute l'estime que j'ai pour vous, je dois dire que je devais m'y attendre de votre part. Eh bien ! je vous avoue qu'aux moments de mes faiblesses, l'idée me venait de me cacher des hommes dans un monastère, tout au moins pour un temps, après la publication de ces feuillets. Mais aussitôt je rougissais de honte à la pensée de cette bassesse. Quant à prendre l'habit de moine, cette pensée n'a pu jamais me traverser l'esprit, même dans les moments de la plus lâche anxiété. »

LE SONGE
D'UN HOMME RIDICULE
RÉCIT FANTASTIQUE

I

Je suis un homme ridicule. Maintenant, on me traite de fou, mais il n'en est rien, je n'ai pas monté en grade et je suis toujours le même homme ridicule que j'étais jadis. Mais je ne me fâche plus, maintenant. Maintenant, tous les hommes me sont également agréables, même quand ils se moquent de moi : c'est même alors qu'ils me sont le plus agréables. Je rirais bien volontiers avec eux, non pas précisément de moi, mais par amitié pour eux, si je ne me sentais pas si triste en les regardant. Et je me sens triste parce qu'ils ignorent la vérité et que moi, je la connais. Oh ! qu'il est pénible de connaître seul la vérité ! Et dire qu'ils ne la connaîtront jamais ! — Ils ne pourraient la comprendre...

Avant d'avoir découvert la vérité, je me chagrinais beaucoup de paraître ridicule. Eh ! je ne le paraissais pas : je l'étais. Je l'ai toujours été, je sais cela depuis que je pense, je le savais peut-être à sept ans, je le savais avant d'aller à l'école. A l'Université, plus j'étudiais, plus clairement j'apprenais que j'étais ridicule. Pour ainsi dire, toutes mes

études universitaires ont eu pour unique résultat de me convaincre doctement que j'étais ridicule, chaque année m'apportant un argument nouveau. Et plus tard, dans la vie, les choses suivirent une progression toute semblable. Chaque année augmentait et affirmait en moi la conscience de mon ridicule, sous tous les rapports. Toujours et partout on se moquait de moi ; mais personne ne savait, ne devinait que s'il existait au monde un homme convaincu de mon ridicule, c'était moi-même. Et que personne ne comprît cela, c'est ce qui m'humiliait plus que tout. Pourtant c'était ma faute ; j'ai toujours eu tant d'orgueil, que jamais, pour rien au monde, je ne serais avec personne tombé d'accord que j'étais un homme ridicule. Cet orgueil croissait avec les années, et, certes, s'il avait pu arriver que je me fusse permis cette confession devant n'importe qui, je crois bien que je me serais, le soir même, fracassé la tête d'un coup de revolver.

Dieu ! que j'ai souffert dans mon enfance, en pensant que je ne pourrais pas toujours résister à l'horrible envie qui me prenait de faire cet aveu à mes camarades de collège et qu'il faudrait que je le leur fisse, un jour, tout à coup !... Mais, en grandissant et quoique j'apprisse chaque année davantage à connaître ma terrible spécialité, *je ne sais pour quoi* je me suis un peu calmé. Véritablement,

je ne sais *pourquoi*, je ne puis définir ce *pourquoi*. Peut-être était-ce cette mélancolie noire qu'amassait en moi une constante pensée, une pensée bien au-dessus de ma portée : à savoir que tout dans la vie est *sans importance*.

Oui, cette pensée m'occupe déjà depuis bien longtemps, mais la conviction complète n'éclata en moi que l'an dernier. *Tout est sans importance*, voilà le vrai. Le monde existe-t-il? Ou n'y a-t-il rien, nulle part? Et j'eus la révélation *qu'il n'y a rien autour de moi*. Il me semblait pourtant que j'avais été jusqu'alors environné d'êtres étrangers à moi; mais je compris que c'étaient de vaines apparences. Rien n'a été, rien n'est, rien ne sera. Je cessai aussitôt de m'irriter contre les gens et de m'occuper d'eux. Parole! Il m'arrivait même de me heurter aux passants, tant j'étais absorbé. Pourtant, absorbé par quoi? J'avais cessé de penser. Mais c'est que tout m'était égal. Bien encore si j'avais cherché à résoudre les grands problèmes! Ah! je ne résolvais rien du tout, les problèmes m'assiégeaient en vain : tout devint pour moi *sans importance*, et tous les problèmes s'évanouirent.

Et ce fut ainsi jusqu'au jour où la vérité me fut révélée, ce qui arriva en novembre dernier, le troisième jour du mois.

Je n'ai pas oublié la moindre circonstance de cet événement.

Une soirée morne. La plus morne soirée qu'on puisse rêver. Je rentrais — onze heures environ — et précisément je songeais que la soirée n'aurait pu être plus morne. Il avait plu toute la journée, une pluie froide, morne déjà et hostile à l'espèce humaine. Et voilà, vers onze heures, que la pluie cessa, laissant après elle une humidité plus insupportable que la pluie. Des vapeurs se répandaient de chaque ruelle, de chaque pavé, de toutes parts. Je me dis que si on avait éteint le gaz, ç'eût été mieux, car la lumière rend plus triste puisqu'elle éclaire la tristesse.

Ce jour-là, je n'avais presque pas dîné. Dans le commencement de la soirée, j'étais allé chez un ingénieur où se réunissaient des amis. Je ne prononçais pas une parole et je crois que ma présence les ennuyait. Ils discutaient entre eux avec acharnement, avec emportement, mais la question leur était indifférente ; je le voyais, ils s'échauffaient à froid, et tout à coup je leur dis...

— Messieurs, *mais cela vous est bien égal!*

Ils ne s'offensèrent point et se mirent à rire de moi, comme j'aurais pu rire d'eux : car je leur avais dit cela sans irritation et à moi aussi *c'était égal*. Ils le comprenaient bien, et c'est de cela qu'ils riaient.

Dans la rue, en pensant au gaz, je regardai le ciel. Quel ciel d'encre ! On distinguait toutefois les échancrures des nuages et dans ces

échancrures, des taches noires sans fond. Tout à coup, j'aperçus sur une de ces taches une petite étoile et je me mis à la regarder fixement. Cette petite étoile me rappelait à moi-même : Oui, c'était cette nuit-là qu'il fallait me tuer. Je l'avais irrévocablement décidé deux mois auparavant, et, tout pauvre que je suis, j'avais dans cette pensée acheté un excellent revolver et l'avais chargé aussitôt. Mais les deux mois s'étaient accomplis et le revolver restait dans mon tiroir. Tout m'était égal, n'est-ce pas? Mais j'aurais voulu *que cela me fût moins égal*, la mort, j'aurais voulu me tuer en un moment où cela ne me fût pas égal du tout! Pourquoi? Je ne sais. De sorte que pendant ces deux mois, chaque soir en rentrant je pensais me tuer. Mais le moment ne venait pas. Et voilà que maintenant la petite étoile m'annonçait qu'il était venu. Je décidai donc que ce serait *absolument* cette nuit. Pourquoi cette petite étoile me suggérait-elle?... Je ne sais, je ne sais...

Pendant que je regardais le ciel, une petite fille me toucha le coude. La rue était déserte. Assez loin un izvostchschik (1) dormait sur son drojki (2). La petite pouvait avoir huit ans. Elle portait un petit foulard, une robe toute mouillée; je me rappelle surtout ses

(1) Cocher.

(2) Voiture sans capote.

souliers, ses lamentables petits souliers mouillés et déchirés, je les revois encore, je n'avais d'abord vu qu'eux. Elle me toucha donc le coude et se mit à m'appeler. Elle ne pleurait pas, elle poussait de petits cris entrecoupés, essayait de parler et n'y parvenait pas, tant elle tremblait et frissonnait. Je finis par distinguer ces mots :

— Ma petite maman ! Ma petite maman !

Je la regardai de côté sans lui répondre, sans m'arrêter. Elle courut après moi, me tira par la manche et je reconnus dans sa voix cette note qui est celle du désespoir chez les enfants. (Je connais bien cette note.) Je compris très bien que la mère de cette enfant se mourait quelque part ou qu'il lui était arrivé quelque grand malheur et qu'elle, la petite, elle était sortie en toute hâte pour appeler quelqu'un et tâcher de sauver sa mère.

Je ne la suivis pas, je la chassai. Je lui dis d'abord d'aller trouver un agent, et comme elle joignait ses petites mains en sanglotant et courait après moi sans vouloir me quitter, je frappai violemment du pied en jurant. Elle dit seulement :

— Barine ! Barine !... puis, tout à coup, comme une flèche, courut de l'autre côté de la rue : elle venait d'apercevoir un autre passant.

Je gravis mes cinq étages et pénétrai dans ma chambre garnie. Une pauvre petite

chambre à fenêtres mansardées et cintrées. Un divan en toile ciré, une table chargée de livres, deux chaises et un fauteuil, un confortable fauteuil, vieux, très vieux, mais un voltaire. Je m'assis dans mon voltaire, j'allumai une bougie et me mis à penser.

A côté, dans une chambre dont la cloison seulement me séparait, le brouhaha continuait. Il durait depuis trois jours. Cette chambre était celle d'un capitaine en retraite ; il avait du monde, six amis ; ces sept personnes buvaient de la vodka et jouaient au baccara avec de vieilles cartes hors d'usage. La nuit dernière ils s'étaient querellés, deux d'entre eux s'étaient pris aux cheveux et longtemps cognés aux meubles. La logeuse voulait se plaindre à la police, mais elle avait horriblement peur du capitaine. Parmi les autres locataires, j'avais remarqué une petite dame malingre et malade, femme d'officier en passage avec trois petits enfants, tous trois malades. La pauvre femme redoute le capitaine jusqu'à s'évanouir à sa vue ; ses enfants aussi ont peur : toute la nuit, ils tremblent et se signent ; le plus petit a même eu des crises de peur. Je sais de bonne source que le capitaine arrête de temps en temps les passants sur la perspective Nevsky et demande l'aumône. On ne veut plus de lui au service. Eh bien ! cet homme — et c'est pourquoi j'en parle — depuis tout un mois que nous sommes

voisins ne m'a inspiré aucun dépit. Naturellement, j'ai évité toutes relations avec lui : il n'y aurait eu de plaisir ni pour lui ni pour moi.

Mais quant à son tapage et à celui de ses hôtes, cela m'était égal. Pourtant, je veille toute la nuit, assis dans mon voltaire, mais je ne les entends pas, tant je les oublie...

Un an ! Voilà tout un an que je reste éveillé chaque nuit jusqu'à l'aube. Je passe la nuit près de ma table, dans mon fauteuil, sans rien faire. Je ne lis pas, je ne pense pas. Je laisse en liberté les pensées qui traversent ma tête. Et je vois chaque nuit une bougie se consumer toute.

Je m'assis donc, cette nuit-là comme les autres, près de la table, tranquillement. Je sortis le revolver et le posai devant moi. Je me rappelle qu'en le posant, je me suis demandé : « Est-ce bien sûr ? » Et aussitôt je me suis répondu : « Oui, absolument sûr. » c'est-à-dire : je vais me brûler la cervelle, je me tuerai sûrement cette nuit. — Mais combien de temps allais-je rester ainsi devant ma table à attendre le dernier moment ? C'est ce que je ne savais pas.

Et certes, je me serais tué immédiatement sans cette petite fille.

II

Tout m'était égal, c'est convenu. Mais voyez-vous, malgré mon indifférence, je n'étais pas insensible. Je pouvais sentir la douleur, une blessure m'aurait fait souffrir de même au moral : j'étais aussi accessible à la pitié qu'au temps où tout ne m'était pas encore égal. Quelle pitié n'avais-je pas ressentie, un instant auparavant ! Quelle joie j'aurais eue à secourir cette enfant. Et pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pour une certaine « idée ». Pendant que la fillette me tirait par la manche, je me dis que, si j'étais réellement décidé à en finir cette nuit, tout devait m'être plus que jamais égal. Pourquoi donc ai-je alors compris que, décidément, tout ne m'était pas égal ? Car j'avais pitié, *très pitié* de la fillette, jusqu'à en souffrir étrangement, ce qui n'était guère convenable dans ma situation. Cette souffrance me poursuivait jusque chez moi, j'en souffrais au moment même où je mis le pistolet sur la table, et cela m'irritait !... Il y avait longtemps que je n'avais été irrité à ce point. Les raisonnements, dans mon esprit, s'enchaînaient, s'enchaînaient !... Je me représentais clairement que si j'étais un homme, je n'étais pas encore un zéro, que n'étant pas

encore un zéro, je vivais, et que par conséquent, je pouvais souffrir, m'irriter, sentir la honte de mes actions.

— Soit, mais si je me tue dans deux heures, qu'importe la petite fille? qu'importe la honte? qu'importe le monde entier? Je me transforme en un zéro, un zéro absolu, et cette conscience de n'exister plus dans un moment ne pourrait insensibiliser ni la pitié ni la honte!

C'est cette pensée de révolte qui m'avait fait frapper des pieds et crier d'une voix sauvage contre la fillette, et cela voulait dire :

— N'ai-je pas seulement le droit de n'avoir pas de pitié, mais même celui d'accomplir n'importe quelle action d'une violence inhumaine puisque dans deux heures tout aura disparu?

— Croyez-vous franchement que ce soit pour cela que j'aie crié et juré? Oui, j'en suis presque sûr. Je me représentais nettement que la vie et le monde dépendaient en ce moment de moi. On peut même dire que le monde n'est fait, en ce moment, que pour moi seul : je me tue et l'univers est détruit (du moins pour moi). Sans compter que *peut-être* rien n'existera *en effet* après moi pour personne; que l'univers entier, dès que ma conscience s'éteindra, s'évanouira comme un fantôme, n'étant qu'une dépendance de ma

conscience : car le monde et les gens, n'est-ce pas l'illusion de mes sens ?

Brusquement, je retournai la question dans un sens opposé et je me dis : si avant de vivre sur la terre, j'avais vécu dans Mars ou dans la lune ; si j'y avais accompli la plus vile et la plus honteuse des actions, de celles dont on peut à peine s'imaginer l'horreur dans un cauchemar, et si mon action avait été connue et que toute sa honte m'eût éclaboussé ; que je fusse ensuite venu sur la terre tout en gardant un souvenir conscient de l'action commise sur l'autre planète et que j'eusse néanmoins eu l'assurance de n'y retourner jamais, que penserais-je en regardant la lune ? CELA me serait-il ÉGAL ? Aurais-je honte, ou non ?

Vaines questions puisque le revolver était là et que, de tout mon être, je croyais que *la chose* allait être faite. Pourtant, j'étais hors de moi, le problème m'intéressait, et je n'aurais pu maintenant, me semblait-il, mourir avant de l'avoir résolu. — En un mot, la petite fille m'avait sauvé.

Cependant, chez le capitaine, tout commençait à se calmer. Le jeu était fini, ils allaient se coucher et en attendant grognaient et se disputaient nonchalamment.

C'est alors que, tout à coup, je me suis endormi, ce qui ne m'arrivait jamais à cette heure. Et je m'endormais sans m'en douter...

Étranges choses que les rêves ! Tantôt la

vision se présente avec une netteté terrifiante, avec une minutie de travail de joaillier ; tantôt, comme il arrive pour l'espace et le temps, les notions contradictoires se mêlent en de vagues apparences. Il me semble que les rêves surexcitent non pas l'intelligence, mais le désir, non pas la tête, mais le cœur. Et pourtant quelles imaginations subtiles produit quelquefois mon cerveau pendant mes rêves ! Mais il faut faire la part des complications incompréhensibles. Ainsi, il y a cinq ans que mon frère est mort : je le revois quelquefois, il s'intéresse à mes affaires, c'est à qui de nous deux y sera le plus intéressé. Or, je sais très bien (et pendant toute la durée de mon rêve je le sais et je me le rappelle) que mon frère est mort et enterré. Comment donc ne suis-je pas étonné que ce mort soit vivant et s'agite autour de moi ? Pourquoi mon intelligence accepte-t-elle sans hésitation l'impossible ?

Mais voici le rêve que je fis cette nuit-là, mon rêve du 3 novembre ! Les gens se plaisent à m'exaspérer en me répétant que *ce n'est qu'un rêve*. Quelle différence veut-on voir entre le rêve et la réalité si nous lisons plus clairement la vérité dans le rêve ? Écoute : si tu as une fois connu la Vérité, si tu l'as vue, tu n'as pu te méprendre sur elle, car tu sais qu'elle est unique, et qu'il importe que tu l'aies vue dans le rêve ou dans la vie ?

Eh bien, soit, un rêve ! « Ce n'est qu'un rêve ! » Mais cette vie que vous vantez, j'allais l'éteindre par le suicide, et mon rêve, mon RÊVE, oh ! lui, il m'a ouvert une nouvelle et intense vie !

Écoutez.

III

J'ai dit que je m'étais endormi sans m'en douter. Je continuai même, tout en m'endormant, à raisonner sur les mêmes matières. Tout à coup, je rêve que je prends le revolver et que, restant assis, je le dirige au cœur (au cœur et non pas à la tête, quoique j'eusse décidé auparavant de me brûler la cervelle par la tempe droite). J'attends une seconde ou deux, immobile ; ma bougie, la table et le mur devant moi se mettent à vaciller, à chanceler... Je me hâte de tirer.

Il arrive parfois dans les rêves qu'on tombe d'une grande hauteur, ou qu'on se blesse, ou qu'on est frappé, mais on ne ressent jamais de douleur, sauf quand on s'est, par hasard, fait réellement mal dans son lit, et alors, presque toujours, la douleur vous réveille. Pour moi, je ne sentis aucune douleur, mais le coup de feu me donna une commotion violente et aussitôt tout s'éteignit autour de moi, tout devint terriblement noir. J'étais comme aveugle et muet... Puis je me retrouve

couché sur quelque chose de dur, étendu sur le dos, incapable de faire le moindre mouvement. Autour de moi, on marche, on parle, le capitaine fait entendre sa voix profonde, la logeuse glapit. Une nouvelle pause. Voilà qu'on m'emporte dans un cercueil. Je le sens cahoter au pas des porteurs et, pour la première fois, l'idée me vient que je suis mort, tout à fait mort. Je le sais, je n'en doute pas, je ne me révolte pas : et pourtant, je sens, je raisonne, je vis donc... mais je suis mort. Comme d'ordinaire dans les rêves, j'accepte le fait sans le discuter.

On m'enterre. On s'éloigne. Je suis seul, abandonné. Je ne bouge pas. — Quand je me représentais, tout éveillé, que je serais enterré dans une fosse, l'idée de fosse ne me suggérait qu'une sensation de froid et d'humidité. De même dans mon rêve. J'ai très froid, surtout aux orteils, et c'est tout.

Chose étrangement simple, je n'attendais rien, admettant comme un axiome qu'un mort n'a plus rien à attendre. Mais quelle humidité ! Je ne sais combien de temps se passa, un jour, ou bien des jours, tout à coup, sur mon œil gauche fermé, tomba une goutte d'eau qui suintait du couvercle de mon cercueil. Un moment après, une autre, puis une troisième, *et ainsi de suite, ainsi de suite, de moment en moment.* Une intense colère s'alluma dans mon cœur, et j'y

sentis une douleur physique : « C'est ma blessure, pensai-je, c'est le coup de revolver, la balle est là... » Et la goutte suintait toujours, à chaque instant, et juste sur mon œil fermé. Je criai tout à coup, non pas en paroles mais en pensée, vers le Maître de la vie et de la mort.

— Qui que tu sois si tu es, et s'il existe au-dessus des forces naturelles dont je suis maintenant le jouet, une Providence, laisse-la s'exercer ici. Mais si tu te venges de moi à cause de mon stupide suicide, sache que jamais aucune torture, quelle qu'elle soit, ne saurait égaler le mépris silencieux que je te voue, et qui durera, fût-ce des millions d'années, aussi longtemps que ton métier de bourreau !...

Je me tus. Il y eut une longue minute de silence, sans autre bruit que celui de la goutte d'eau. Mais je savais, je savais d'un savoir imperturbable et surhumain que tout à l'heure, à coup sûr, tout allait être changé. Et voilà que tout à coup ma tombe s'ouvrit. C'est-à-dire... En somme, s'était-elle ouverte ? Du moins, j'étais déterré, et à peine déterré, je fus saisi par un être inconnu et sombre qui m'emporta à travers l'immensité. Je devins *voyant*.

Or, la nuit était profonde. Jamais, jamais la nuit n'avait été si profonde. Déjà loin de la terre, nous voguions dans l'espace et je

n'interrogeais point celui qui m'emportait. J'attendais, insoumis. J'avais la certitude d'être sans frayeur et ce sentiment m'exaltait. Combien de temps dura notre voyage? Je ne puis l'évaluer. Tout se passait comme tout se passe dans les rêves, où l'on ne fait cas ni de l'espace ni du temps, ni des lois vitales, ni d'aucune logique et où l'on ne s'arrête qu'au point seul qui intéresse notre cœur... Je vis soudain dans la nuit luire une étoile.

— Est-ce Syrius? demandai-je. (Je n'avais pu retenir cette question et pourtant je m'étais bien promis de garder le silence.)

— Non, c'est l'étoile que tu as vue entre les nuages en rentrant chez toi, me répondit l'être qui m'emportait.

Je savais que mon guide avait un visage humain. Chose étrange, je ne l'aimais pas, je ressentais même pour lui un profond dégoût. Quoi? Je désirais l'ataraxie. Je m'étais tué pour l'obtenir et voilà que j'étais dans les mains d'un être inconnu, que j'étais *vivant* encore entre les mains d'un être *vivant*! Ah! ah! il y a donc une vie d'outre-tombe! pensai-je dans mon rêve avec une étrange étourderie. Mais tout mon ancien cœur persistait en moi. « Pourtant, s'il faut *être* encore, songeai-je, s'il faut, selon une inévitable volonté, continuer d'avoir lieu, je ne veux plus être vaincu et humilié. »

— Tu sais que je te crains et tu me mé-

prises pour cela, dis-je inopinément à mon compagnon.

Et ces paroles humiliantes, où se résumait l'aveu de ma faiblesse, je n'avais pu les retenir et j'en sentais, aiguë comme une piqûre d'épingle, la honte dans mon cœur.

Il ne me répondit pas, mais je devinai qu'il ne me méprisait pas, qu'il ne se moquait pas de moi, qu'il n'avait même pas pitié de moi, et que notre route avait un but mystérieux et inconnu qui m'intéressait seul. La terreur m'envahit. La contagion du silence terrible de mon muet compagnon paralysait mon esprit.

Et nous voguions toujours. J'avais déjà cessé de voir les constellations connues. Peut-être dépassions-nous ces espaces vertigineux où brillent les étoiles mystérieuses dont les rayons ne parviennent à la terre que des millions et des millions d'années après avoir lui, quand une soudaine commotion intérieure m'ébranla tout entier : *notre soleil!* je voyais notre soleil! je savais fort bien que cela ne pouvait pas être *notre* véritable soleil, le soleil de notre terre et que nous étions bien plus loin que lui dans l'infini. Mais du moins tout mon être m'affirmait que ce soleil et le nôtre étaient deux astres identiques et l'un la répétition de l'autre.

Une sorte de sentiment filial m'agita doucement. La force familière de la lumière, de

cette même lumière qui m'a fait naître m'étreignait, et pour la première fois depuis que j'étais mort, je sentis sourdre en moi la vie de naguère, la vie !

— Mais si c'est le soleil, ou plutôt si ce soleil est identique au nôtre, où donc est la terre ?

Et mon compagnon m'indiqua une petite étoile qui répandait dans la nuit une lueur d'émeraude. Nous cinglions droit vers elle.

— Se peut-il donc que l'univers se compose de telles répétitions ? Est-ce la loi universelle ? Si c'est là une *Terre*, est-ce une terre semblable à la nôtre ? Une Terre tout à fait pareille, aussi malheureuse, aussi pauvre, mais éternellement aimée et qui engendre aussi parmi ses enfants les plus ingrats un amour douloureux pour elle ?... m'écriai-je, bouleversé par une irrésistible passion pour la terre maternelle que j'avais quittée.

Et l'image de la pauvre petite fille offensée traversa ma pensée.

— Tu sauras tout, — me dit mon compagnon d'une voix qui semblait triste.

Nous approchions rapidement de la planète. Elle grandissait à vue d'œil, je distinguais un océan, le contour d'une Europe... Mais une sorte de jalousie grandiose et sainte s'allumait en moi.

« Comment peut-il exister une pareille répétition et pourquoi ? J'aime la Terre où

j'ai laissé l'éclaboussure de mon sang, et je n'aime qu'elle, et jamais, jamais, je n'ai cessé de l'aimer : même cette nuit, en l'abandonnant, je l'aimais plus désespérément que jamais. Sur cette autre terre, souffre-t-on ? Sur la nôtre *on n'aime que dans la douleur et par la douleur*, nous ne connaissons pas d'autre amour ; je veux souffrir pour aimer. Et que je serais heureux de baigner maintenant de larmes et de baisers la terre quittée ! Non ! je ne veux pas la vie sur une autre terre ! je refuse la vie !... »

Mais mon compagnon m'avait déjà abandonné. Sans que je m'en sois aperçu, j'ai déjà abordé sur cette autre terre ! La lumière du soleil est à la fois intense et douce, l'air est léger, charmant, comme l'air d'un paradis. Je crois que je suis dans une des îles qui composent l'Archipel grec, ou quelque part sur le rivage du continent qui avoisine cet Archipel. Tout était matériellement comme chez nous, mais tout resplendissait comme une fête, comme un jour de solennité sainte. La mer d'émeraude caressante clapotait doucement contre la rive et la baisait avec un amour visible, presque conscient. Les arbres, grands et beaux, étaient dans toute leur luxuriance, et, du haut du ciel, d'innombrables hirondelles m'accueillaient par leurs cris vifs et tendres et semblaient articuler des mots affectueux. L'herbe aromatique brillait de

couleurs éclatantes. Les petits oiseaux, par bandes, voltigeaient çà et là sans frayeur, venaient se percher sur mes épaules, sur mes mains et joyeusement me frappaient de leurs petites ailes mignonnes et frémissantes.

Enfin j'aperçus les habitants de cette heureuse terre. D'eux-mêmes, ils vinrent à moi, m'entourèrent, m'embrassèrent. Enfants du soleil ! Oh ! ces enfants de ce soleil, qu'ils étaient beaux ! Jamais, sur notre terre, je n'ai vu la beauté humaine atteindre à ce degré de perfection. Chez nos enfants seulement, et dans l'âge le plus tendre, peut-être trouverait-on quelques faibles souvenirs de cette beauté. Les yeux de ces heureux étincelaient d'un éclat serein. Ces yeux disaient l'intelligence, la paix et la gaieté. Leurs paroles étaient doucement puérides.

Oh ! dès le premier regard, j'ai tout compris, tout ! C'était la terre avant le péché ! Ces âmes innocentes vivaient dans le paradis que la légende universelle attribue à nos premiers parents : seulement ici, toute la terre n'était qu'un seul paradis.

Et tous ces hommes avec de joyeux rires se pressaient autour de moi et me caressaient. Ils m'emmenèrent chez eux et chacun d'eux s'efforçait de me tranquilliser. Ils ne me questionnaient pas. Ils semblaient tout savoir. Ils ne voulaient rien de moi avant d'avoir effacé de mon visage toute trace de souffrance.

IV

Eh ! oui, gens obstinés, soit, ce n'est qu'un rêve !... Pourtant l'amour de ces hommes innocents et beaux m'accompagnera dans l'éternité. A présent encore, je sens que leur amour sature mon atmosphère. C'est que je les ai vus, je les ai aimés, vraiment, *malgré tout* et quand *cela* arriva, oh ! que j'en souffris !

Oui, je les compris aussitôt ; je compris même qu'en bien des points, ils me resteraient incompréhensibles ; car, en misérable pétersbourgeois, en vulgaire progressiste russe contemporain que je suis, je ne pouvais comprendre, par exemple, que sachant tout, ils ignorassent nos sciences. Mais je ne fus pas très long à deviner que leur savoir se nourrissait d'intuitions, que leurs aspirations n'étaient pas du tout celles de notre terre. Ils étaient sans désirs, ils ne souhaitaient pas comme nous la science de la vie, leur vie étant complète. Et leurs connaissances étaient ainsi bien plus profonde et plus élevées que les nôtres ; car notre science cherche à expliquer la vie, à obtenir une conscience rationnelle de la vie pour apprendre aux autres à vivre, tandis qu'ils n'avaient que

faire de cette science puisqu'ils savaient comment il faut vivre et puisqu'ils le savaient sans raisonnement.

Ils me montraient leurs arbres et je restais étonné de l'amour qu'ils leur témoignaient : ils semblaient s'adresser à des égaux, et, savez-vous, je ne me tromperai peut-être pas en disant qu'ils conversaient avec eux, qu'ils avaient trouvé le langage des arbres. Ils avaient pour toute la nature le même regard fraternel, et ils étaient aimés des animaux les plus féroces qu'ils avaient vaincus par leur amour. Ils me parlaient des étoiles et je ne comprenais pas toujours leur langage, mais je suis convaincu qu'ils avaient avec elles des rapports autrement que par la pensée, par quelque voie vivante.

O merveilleux êtres, ils ne cherchaient même pas à se faire comprendre de moi, m'aimant sans cela. Je savais d'ailleurs qu'ils ne me comprenaient pas eux-mêmes. J'évitais de leur parler de notre terre. Je ne me lassais pas de baiser devant eux la terre où ils vivaient, et eux-mêmes, je les adorais. Ils le voyaient et se laissaient adorer sans fausse honte, car ils m'aimaient. Et je pouvais sans qu'ils en souffrissent baiser leurs pieds, vous dis-je, *car ils m'aimaient!* Parfois je me demandais comment ils pouvaient éviter d'offenser un être comme moi. Et souvent, je me demandais aussi, comment je pouvais, moi,

vantard et menteur, ne pas leur parler de ma science dont ils n'avaient, certes, aucune idée, ne pas chercher à les étonner ou même, *par amour pour eux*, à les instruire.

Ils étaient joyeux et remuants comme des enfants. Ils erraient à travers leurs magnifiques forêts en chantant de belles chansons. Ils ne se nourrissaient que d'aliments légers, fruits, miel et laitage, ne s'imposant ainsi pour préparer leur repas que fort peu de travail. Leurs vêtements aussi nécessitaient peu de peine. — Ils connaissaient l'amour et avaient des enfants, mais je n'ai jamais remarqué chez eux les élans horribles de cette bestialité qui tous et toutes nous tyrannise sur notre terre, et qui est *la source presque unique de tous nos péchés*. Ils se réjouissaient des naissances et faisaient fête aux enfants comme à de nouveaux associés à leur bonheur. Point de querelles, point de jalousie ; oh ! pas même un mouvement de jalousie ! Les enfants étaient à tout le monde, car ils ne formaient tous qu'une seule famille. Presque pas de maladies. Ils connaissaient pourtant la mort, mais les vieillards mouraient doucement comme on s'endort, entourés d'amis qui leur disaient adieu et les bénissaient, accompagnés de sourires. Car ils ne pleuraient pas devant la mort : elle n'était que la fin tranquille de leurs tranquilles amours.

J'ai toujours pensé qu'ils restaient en communication avec leurs morts. Ils ne comprenaient presque pas quand je leur parlais de la vie éternelle : c'est qu'ils en étaient convaincu et que cela ne faisait pas une question pour eux. Ils n'avaient pas de temple, mais ils professaient une sorte d'immense religion naturelle à laquelle ils conviaient Tout l'Univers. Pas de culte, mais cette conviction bien établie : quand leurs développements auraient atteint les limites de la nature, alors s'accomplirait pour les vivants et pour les morts une totale et absolue union de Tout l'Univers. Et ils attendaient ce moment avec joie, mais sans impatience, le possédant déjà par le pressentiment.

Le soir, avant le sommeil, ils aimaient à former des chœurs harmonieux où ils exprimaient les douceurs de l'amour, les beautés de la nature, la terre, la mer, la forêt, naïves chansons qui partaient du cœur et touchaient le cœur. Et toute leur vie ils ne cessaient de se contempler les uns les autres dans un mutuel et perpétuel amour. Il m'était impossible de saisir tout le sens de leurs chansons, elles restaient inaccessibles à mon esprit, mais mon cœur s'en imprégnait de plus en plus.

Et il m'arriva de leur dire que dès longtemps j'avais pressenti leur bonheur, que déjà sur la terre, je me l'étais *rappelé* avec une tristesse qui atteignait parfois l'intensité

d'une insupportable douleur, que souvent alors je ne pouvais regarder le soleil couchant sans pleurs, que ma haine contre mes semblables n'allait pas sans chagrin, et que je songeais : pourquoi ne puis-je les haïr sans les aimer? Et pourquoi ne puis-je leur pardonner? Pourquoi tant de tristesse dans tant d'amour? Pourquoi tant d'amour dans tant de haine?

Ils m'écoutaient et je voyais bien qu'ils ne pouvaient me comprendre. Du moins ils comprenaient combien il m'était douloureux d'avoir quitté mes frères. Et moi-même devant leurs regards pleins d'amour, en sentant mon cœur devenir innocent et juste comme le leur, je ne regrettais plus de ne pas les comprendre. La plénitude de leur vie me délectait et je restais en extase devant eux...

Ah! ah!... On me rit au nez, on m'assure que jamais dans un rêve on ne perçoit ainsi le détail psychologique, que, ce détail je l'ai inventé et que le rêve n'a pu me fournir que des sensations confuses. Et quels rires si j'affirme que pourtant les choses se sont passées comme je le dis! Dieu! quelle joie je procure aux gens! — Eh! oui, certes, je n'étais impressionné que par les sensations dans mon rêve, elles seules sont restées comme un souvenir aigu dans mon cœur blessé. Oui, les images et les formes étaient si harmonieuses, si belles et si vraies qu'il était impossible, en effet, qu'en m'éveillant

j'eusse la force de les exprimer par de faibles paroles ; tout devait donc s'effacer dans mon esprit et peut-être ai-je inconsciemment inventé les détails, les défigurant certainement, surtout avec ce désir passionné de donner le plus vite possible au moins le sens général de tout cela. Mais au fond pourquoi ne veut-on pas croire que tout cela soit réellement arrivé? C'était peut-être mille fois mieux, mais *c'était*. Savez-vous, ce n'était peut-être pas du tout du rêve, car ici se place un événement d'une vérité si épouvantable que cela dépasse les limites d'un rêve. Si c'était un rêve, il serait engendré par mon cœur. Mais mon cœur tout seul était-il de force à produire la terrible vérité qui s'est dressée devant moi? Oh! mon cœur mesquin, même uni à mon intelligence précaire, aurait-il jamais pu s'élever à cet éblouissement de vérité? Jugez vous-mêmes. J'ai caché cela jusqu'à présent, mais, enfin, il faut dire toute la vérité! Écoutez donc!

JE LES AI TOUS PERVERTIS.

V

Eh! oui, j'ai fini par les débaucher tous.
Je me rappelle très bien comment, quoique je ne puisse m'expliquer pourquoi. Mon rêve

dura dix siècles. Mais il ne m'a laissé qu'une seule sensation très nette. Je fus l'unique source de leur corruption. Toute cette terre heureuse et innocente avant moi, il a suffi de moi pour la contaminer toute, comme un vivant atome de peste contamine des pays entiers. C'est en m'écoutant qu'ils apprirent à mentir, à aimer le mensonge, à en comprendre la beauté.

Cela commença comme un puéril amusement, par coquetterie, par jeu d'amour. Mais ce miasme de mensonge se plut dans ces cœurs naïfs et leur plut. Aussitôt — oh ! avec quelle hâte ! — naquit la Sensualité, qui engendra la Jalousie, qui engendra la Cruauté... Je ne sais plus quand, mais bientôt après pour la première fois du sang fut versé. Épouvantés, les hommes commencèrent à se fuir, à s'isoler. Ils firent des alliances les uns contre les autres. Ils connurent la honte et lui donnèrent un titre glorieux : l'honneur. Alors chaque nation eut un étendard. Puis les hommes déclarèrent la guerre aux animaux qui s'enfuirent dans les forêts et devinrent les ennemis de l'homme. Et commença la lutte des individualités pour le tien et le mien. On inventa les langues. On inventa la Douleur et on s'éprit d'elle. Tous ces hommes étaient altérés de douleur et disaient que par la douleur seule on atteint à la vérité. Ce fut l'origine de la science.

Dès qu'ils furent devenus méchants, ils se mirent à pérorer sur la fraternité, sur l'humanité, et comprirent ces idées. Dès qu'ils furent criminels, ils parlèrent de justice, créèrent des codes pour la conserver et des échafauds pour la défendre. Ils se rappelaient à peine ce qu'ils avaient perdu, ne voulaient pas croire à leur innocence et à leur bonheur passés, riant même de ce bonheur et le traitant de fable, ne pouvant plus se l'imaginer sous des formes sensibles. Mais quoiqu'ils eussent perdu toute foi en leur ancienne béatitude, ils gardaient un si intense désir de redevenir innocents et heureux qu'ils se perdirent comme des enfants dans leur désir ; ils divinèrent leur désir, lui construisirent des temples, s'agenouillèrent devant leur propre idée, devant l'idole de leur Désir, et, convaincus qu'il était irréalisable, ils l'adorèrent avec des larmes et des génuflexions. Mais si quelqu'un avait retrouvé leur ancien bonheur, le leur avait montré, puis demandé : Voulez-vous y revenir ? ils auraient répondu : Non.

Ils me disaient : « Soit, nous sommes menteurs, méchants, injustes, nous le savons et le déplorons. Nous nous en punissons plus sévèrement peut-être que ne fera le Juge miséricordieux dont nous ignorons le nom. Mais avec la science, et par elle, nous retrouverons la vérité et cette fois nous en aurons conscience. La science est supérieure à la sensation. La

conscience de la vie vaut mieux que la vie. La science nous donnera la sagesse qui nous révélera les lois du bonheur et la conscience des lois du bonheur vaut mieux que le bonheur.»

Voilà ce qu'ils me disaient, et chacun d'eux se pénétrait davantage d'amour pour soi, et chacun d'eux devenait si jaloux de sa propre personnalité qu'il s'efforçait de rabaisser celle des autres, y consacrant toute sa vie. L'esclavage apparut alors, même l'esclavage volontaire. Les faibles se soumirent de leur plein gré aux forts, afin que ceux-ci les aidassent à opprimer de plus faibles encore. Des hommes justes apparurent : ils reprochaient aux humains leur orgueil, leur injustice, leur impudeur. On rit d'eux, ou on les lapida. Le sang sacré se répandit au seuil des temples...

En revanche, d'autres hommes se mirent à rechercher comment on pourrait réorganiser la société de telle sorte que chacun, sans cesser d'aimer soi-même plus que les autres, ne fût cependant plus un obstacle pour les autres. On inventa des théories de communautés solidaires, et cette idée souleva des peuples entiers. D'ailleurs, tous les bons esprits étaient persuadés que la science, la sagesse et le sentiment de la conservation finiraient par forcer les hommes à se réunir dans une société rationnelle. Pour hâter l'évé-

nement, les plus « sages » s'empressèrent de faire disparaître tous ceux qui n'étaient pas « sages », qui ne comprenaient pas l'Idée ou qui en retardaient le triomphe. Mais le sentiment de la conservation s'affaiblit tout à coup. Vinrent des orgueilleux et des sensuels qui demandèrent franchement tout ou rien. Pour obtenir tout, ils avaient recours au crime, et, pour obtenir *rien* (quand ils avaient manqué *tout*) au suicide. On fonda des cultes du néant avec l'idéal de « la paix éternelle dans le non-être ». Enfin, ces hommes se lassèrent de ce travail stérile et sur leurs visages apparut la souffrance qu'ils appelèrent beauté, car « il n'y a de génie que dans la souffrance ». Et des poètes glorifièrent la souffrance.

Et moi, j'errais parmi eux en me tordant les mains, pleurant sur leur erreur et les aimant peut-être plus encore qu'en leurs jours d'innocence et de beauté. Et j'aimais aussi leur terre corrompue plus encore que leur ancien paradis. Hélas ! c'est mon sort d'aimer le chagrin et la douleur toujours, mais pour moi seul, car eux je les plaignais. Et je m'accusais désespérément, me maudissais et me méprisais. Et je leur criais que j'étais le seul coupable, que je leur avais donné la contagion du mensonge. Je les suppliais de me crucifier, je leur apprenais à faire une croix. Je n'avais pas la force de me donner moi-même

la mort, mais je voulais la recevoir de leurs mains, j'avais soif de tortures, soif de verser mon sang jusqu'à la dernière goutte... Ils se moquèrent de moi et finirent par me traiter de fou. Ils disaient que je n'avais fait qu'accomplir leurs secrets désirs et que ce qui était maintenant ne pouvait pas ne pas être. Enfin, ils me déclarèrent que je devenais dangereux pour eux et qu'ils me mettraient dans une maison de fous si je ne me taisais pas.

Alors je devins si triste, si triste, que mon cœur se serra, se serra... Je me sentis mourir, et alors...

Eh bien ! alors, je me suis réveillé.

Le jour allait venir, il était six heures environ. Je me retrouvais dans mon voltaire. Ma bougie était éteinte. Tout dormait, j'étais environné de silence. Mon premier mouvement fut de me lever vivement, dans un étonnement profond. Jamais rien de tel ne m'était arrivé. Jamais même je ne m'étais endormi dans mon fauteuil. Tout à coup, j'aperçus le revolver, prêt, chargé : mais en un clin d'œil je le jetai loin de moi. Oh ! maintenant, de la vie ! de la vie ! J'élevai mes mains et j'invoquai la Vérité Éternelle... c'est-à-dire, non, je n'ai rien évoqué, je me suis mis à pleurer. Un transport infini soulevait tout mon être. Oui, de la vie pour pouvoir prêcher la vérité

aux hommes ! Je décidai cela en un instant et, certes, pour toute la vie. J'irai prêcher ! j'irai ! j'irai prêcher la Vérité ! Car je l'ai vue, je l'ai vue de mes propres yeux, dans toute sa gloire !

Et depuis, je prêche. J'aime mieux ceux qui se moquent de moi, je les aime plus que les autres. Pourquoi ? Je ne sais, mais je désire que cela reste ainsi. Je me trompe souvent, je ne sais si l'expérience me profitera, et sans doute je déraisonnerai bien des fois encore avant de trouver comme il faut prêcher, c'est-à-dire quelles paroles et quelles actions sont les meilleures pour convaincre — car c'est très difficile, je le sais clairement. Mais qui ne déraisonne pas ? Pourtant, tous marchent au même but, le sage comme le scélérat, mais par des voies différentes. C'est une vieille vérité.

Mais voici du nouveau : je ne puis me tromper beaucoup, car j'ai vu la vérité, et je sais que les hommes peuvent être beaux et heureux sans perdre la faculté de vivre sur la terre. Je ne veux et ne puis croire que la perversité soit la condition normale des hommes. On peut rire de ma croyance, mais je la garde : j'ai vu la Vérité ! je ne l'ai pas inventée ! je l'ai vue ! je l'ai vue ! et *son image vivante* possède mon âme pour l'éternité. Je l'ai vue si totale que je ne puis croire que les hommes ne puissent la connaître. Comment

dès lors pourrais-je faire des fautes irréparables? Je ne puis m'égarer. Peut-être même serai-je d'abord obligé d'emprunter mes paroles, mais pas longtemps, pas longtemps! L'image vivante sera toujours dressée devant moi et me guidera toujours. J'ai la force et je parlerai, et je vivrai mille ans!

Savez-vous, je voulais d'abord cacher que *je les ai pervertis* : c'était une faute, la première faute. Mais la Vérité m'a dit : ne mens pas! — Et j'ai parlé.

Et comment fonder ce paradis? Je ne sais. Ici, toutes paroles me trahiraient. Avec mon rêve, j'ai perdu les impressions et les expressions principales, les plus nécessaires. Voilà précisément ce que les railleurs ne peuvent comprendre et ils disent : « Rêve, hallucination, délire... » Eh! qu'est-ce qu'un rêve? Et est-ce autre chose qu'un rêve, notre vie? Et même, soit, la paradis ne sera pas (cela, je ne le crois déjà que trop), mais je prêcherai tout de même!

Et pourtant, c'est si simple! En un jour, *en une heure*, tout pourrait s'accomplir! AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES; voilà tout! Une antique vérité, pourtant, vieille de quelques siècles! — Le mal, c'est : « La conscience de la vie vaut mieux que la vie; la conscience des lois du bonheur vaut mieux que le bonheur. » Voilà ce qu'il faut combattre.

Et je combattrai, moi !

Oh ! si tout le monde voulait vouloir, ce serait déjà fait !...

Et cette petite fille, je l'ai retrouvée !...

Et j'irai, j'irai prêcher !...

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

I

L'UNE DES ERREURS MODERNES (1)

Certains de nos critiques ont fait la remarque que j'ai utilisé, dans mon roman *les Possédés*, les données de la fameuse affaire Netchaïev ; mais ils ont aussitôt ajouté qu'à vrai dire, il n'y avait pas là une peinture servile des acteurs du procès Netchaïev, que j'avais essayé seulement d'expliquer la possibilité de ce phénomène dans notre société en tant que fait social, et non pas narrer un cas particulier.

C'est parfaitement juste. Je ne décris pas la personnalité de Netchaïev et de sa victime Ivanov dans mon roman. La figure de *mon* Netchaïev ne ressemble certes qu'en ses traits typiques à celle du vrai Netchaïev. Mon but était de poser la question et d'y répondre le plus nettement, sous forme de roman : comment devient possible l'éclosion, dans notre étonnante société transitoire, non pas d'un Netchaïev, mais *des* Netchaïev, et com-

(1) Numéro 50 du *Gradjanine* (Citoyen) de 1873.

ment ces *Netchaïev* ont pu, à leur tour, recruter des « netchaïeviens ».

Et voici que j'ai lu récemment dans le *Roussky Mir* (1) ces lignes curieuses : « Il nous semble que l'affaire Netchaïev est de nature à montrer que la jeunesse *studieuse* ne saurait être mêlée à de pareilles folies. Un fanatique stupide dans le genre de Netchaïev a pu recruter des prosélytes uniquement parmi la jeunesse oisive, peu cultivée ou tout à fait ignare. »

Et plus loin :

« D'ailleurs, ces jours derniers encore, le ministre de l'Instruction publique a déclaré (à Kiev) qu'après son inspection des établissements de sept circonscriptions scolaires, il pouvait affirmer qu'en ces dernières années, la jeunesse envisage avec bien plus de sérieux ses études et qu'elle travaille avec bien plus de régularité. »

En soi, ces lignes sont assez insignifiantes (l'auteur m'excusera, j'espère) ; mais elles contiennent un subterfuge et un vieux mensonge devenu banal. Dans son expression complète, l'idée de l'auteur est que les Netchaïevs, qui sont rares d'ailleurs, sont tous immanquablement ou des idiots, ou des fanatiques, et que, s'ils réussissent à trouver des partisans, ils les découvrent « *seulement* parmi

(1) *Le Monde russe*, journal libéral de Saint-Petersbourg.

la jeunesse oisive, peu cultivée ou tout à fait ignare ». Je ne sais ce que voulait au juste démontrer l'auteur par ce subterfuge : voulait-il flatter la jeunesse studieuse ? Voulait-il, au contraire, par cette manœuvre insidieuse, la tromper quelque peu, dans un but honnête, naturellement, c'est-à-dire pour le profit d'elle-même, et employer à cette fin le procédé connu des gouvernantes et des bonnes d'enfants disant à ceux-ci : « Voyez, chers enfants, quels mauvais garnements sont ces turbulents qui se battent et crient ; on va certainement les fustiger pour avoir été si inconvenants ; tandis que vous, mes petits chéris, vous vous tenez droits à table, vous n'agitez pas vos pieds sous la table, et vous aurez pour cela un beau cadeau » ? Ou bien, enfin, l'auteur a-t-il voulu simplement prendre la défense de la jeunesse studieuse aux yeux du gouvernement et recouru, par suite, à un procédé qu'il juge sans doute très fin et insidieux ?

Je le dirai franchement : bien que je me sois posé toutes ces questions, le but personnel que poursuit l'auteur de l'article du *Roussky Mir* ne suscite en moi la moindre curiosité. Et même, pour en finir une bonne fois, j'ajouterai que le mensonge et le bien vieux subterfuge du *Roussky Mir* sont considérés par moi comme inconscients ; autrement dit, je crois que l'auteur lui-même est complètement con-

vaincu de ce qu'il dit et voit la vérité avec cette candeur supérieure qui est si louable et serait touchante en toute autre circonstance. Mais, outre le fait qu'un mensonge pris pour une vérité prend le caractère le plus dangereux, jamais encore il n'a paru aussi dénudé et aussi simple que dans cet article. C'est pourquoi il convient de suivre ce mensonge et de le mettre en lumière dans toute la mesure possible.

Il est de très ancienne tradition, dans notre presse pseudo-libérale, de « prendre la défense de la jeunesse ». Contre qui? contre quoi? Cela reste voilé de ténèbres, et prend, par suite, un aspect comique, surtout en regard des attaques d'autres organes de presse, nous disant : « Nous sommes bien plus libéraux, tandis que vous êtes des rétrogrades puisque vous attaquez la jeunesse. » Je remarquerai, entre parenthèses, que le même article du *Rousski Mir* contient une accusation directe contre le *Grajdanine*, lui imputant des attaques systématiques contre notre jeunesse studieuse de Pétersbourg, de Moscou et de Kharkov. Sans parler du fait que l'auteur de l'article sait parfaitement que de pareilles attaques n'ont jamais figuré dans notre journal, je demanderai simplement à notre accusateur de nous expliquer ce que veut dire : accuser en bloc la jeunesse? Je ne le comprends pas du tout; à moins que

cela signifie ne pas aimer toute la jeunesse, sans trop savoir pourquoi, et pas même la jeunesse, mais spécialement nos jeunes gens d'un certain âge. Quelle stupidité ! Qui pourrait croire à une pareille accusation ? Il est clair que l'accusation et la défense sont soutenues sans la moindre réflexion, car seul l'ennemi le plus avéré de notre jeunesse pourrait la défendre de cette façon et choisir à ces fins un subterfuge aussi étonnant que celui auquel a recours l'auteur candide de l'article du *Roussky Mir*.

Ce qui est plus grave, c'est que ce procédé ne constitue pas un monopole du seul *Roussky Mir* ; il est commun à beaucoup d'organes de notre presse pseudo-libérale, et chez eux on ne s'en sert pas avec autant de candeur. Le procédé consiste tout d'abord dans la louange systématique de la jeunesse, en tout, dans n'importe quel cas, puis dans des attaques grossières contre tous ceux qui se permettent, à l'occasion, de critiquer même la jeunesse. Ce procédé repose sur la ridicule conviction que la jeunesse est encore si peu développée et aime tant les flatteries qu'elle ne sait pas les distinguer et les prend au sérieux.

Mais il y a un autre procédé « de prendre la défense de notre jeunesse devant la société et devant le gouvernement » : c'est simplement de nier le fait, parfois d'une façon

des plus grossières. Par cette négation, on peut arriver aux plus surprenants résultats. Voyons, messieurs, que prouverez-vous en affirmant que la jeunesse « ayant l'enthousiasme facile » doit nécessairement se composer des seuls oisifs et de ceux qui négligent leurs études, en un mot, des paresseux affligés de plus vilains penchants. En délimitant ainsi le cercle de la jeunesse studieuse, vous vous en détournez définitivement comme si vous lui disiez : « C'est bien votre faute, paresseux que vous êtes, et qui ne savez pas vous conduire convenablement à table. »

Mais voici qu'il arrive que ce ne sont nullement des arriérés, des paresseux ou des enfants qui ne savent pas se tenir à table qui sont mêlés à une *affaire*, mais, au contraire, de jeunes gens qui s'adonnent régulièrement aux études et qui ont le cœur chaud, mais dont les aspirations sont mal dirigées. Dès lors, en appliquant votre théorie, ces nouveaux « malheureux » seront triplement coupables : ils avaient les moyens, ils ont été instruits, appliqués dans leur travail, et ils méritent trois fois moins de miséricorde que les paresseux et les oisifs.

Permettez, messieurs (je m'adresse à vous tous et non pas seulement au collaborateur du *Roussky Mir*) ; vous affirmez, en recourant à une assertion négative, que les Netchaïev doivent être nécessairement des idiots, des

idiots fanatiques. Est-ce bien juste? J'écarte ici Netchaïev même, je parle *des* Netchaïev, au pluriel. Oui, il peut y avoir parmi les Netchaïev de sombres brutes, des êtres lamentables et dévoyés, ayant la soif d'intrigues compliquées, de domination, un besoin morbide de mettre au premier plan sa personnalité; mais pourquoi seraient-ils des idiots? Au contraire, même les vrais monstres parmi eux peuvent être des hommes à l'esprit très développé et pourvus d'une large instruction. Pensez-vous donc que l'enseignement scolaire (même à l'Université) forme définitivement le moral du jeune homme, que — aussitôt pourvu du diplôme — il reçoive un talisman pour reconnaître sans hésiter la vérité, éviter les tentations et les vices? A vous entendre, tous ces jeunes gens se transforment, dès la fin de leurs études, en une multitude de petits papes doués d'infailibilité.

Et pourquoi estimez-vous que les Netchaïev doivent nécessairement être des fanatiques? Bien souvent ce sont simplement des escrocs. « Je suis un escroc, et non pas un socialiste », dit un Netchaïev, dans mon roman *les Possédés*, il est vrai; mais je vous assure qu'il aurait pu parfaitement le dire dans la réalité. Ces escrocs sont très rusés, ayant bien étudié les facultés généreuses de l'âme humaine, le plus souvent des âmes jeunes, pour pouvoir en jouer comme d'un

instrument de musique. Pensez-vous donc réellement que les prosélytes qu'un Netchaïev quelconque a pu séduire doivent être nécessairement des propres à rien? Jamais, pas tous. Je suis moi-même un vieux « netchaïevien »; moi aussi j'étais monté sur l'échafaud, condamné à mort, et je vous affirme que j'y figurais en compagnie de gens fort instruits. Presque toute cette compagnie a fait ses études dans les plus hautes écoles. Certains parmi eux, dont le passé est effacé, se sont révélés depuis de grand savoir et ont publié des œuvres remarquées. Non, les netchaïeviens ne sont pas composés uniquement de paresseux ou d'ignares.

Oui, vous m'objecterez sans doute que je ne suis pas du tout un netchaïevien, mais seulement un « petraschevien ». Soit : je suis un petraschevien (1). (Bien que ce surnom ne soit pas exact, car un nombre incomparablement plus grand que celui des condamnés qui sont montés sur l'échafaud ne fut nulle-

(1) On sait que Dostoïevsky fut condamné, dans sa jeunesse, à quatre ans de travaux forcés, en Sibérie, pour avoir participé à un complot connu sous le nom d'« affaire Petraschevsky ». Quelques jeunes gens se réunissaient chez Petraschevsky pour discuter des changements à introduire dans l'état social : idées inspirées des théories de Fourier, mais où Nicolas I^{er} et son entourage voulurent voir une conspiration politique.

Petraschevsky et ses amis, parmi lesquels Dostoïevsky, furent condamnés à mort, et dont la peine ne fut commuée qu'au moment où ils étaient déjà montés sur l'échafaud.

ment inquiété, bien que tous fussent petrascheviens au même degré que nous. Certes, ils n'ont même jamais connu Petrashevsky, mais il ne s'agissait pas du tout de lui dans cette très ancienne histoire. Voilà ce que je voulais dire.)

N'importe, soit : je suis un petraschevien. Mais pourquoi croyez-vous que les petrascheviens n'auraient pu devenir par la suite des netchaïeviens, c'est-à-dire, pourquoi n'auraient-ils pu s'engager sur la voie « netschaïevienne » si le cours des événements s'y fût prêté? Naturellement, on n'aurait pas pu imaginer alors que les événements prendraient cette tournure. Notre époque était tout autre. Je ne puis dire qu'une chose en ce qui me concerne : je n'aurais certainement jamais pu devenir un Netchaïev. Mais je ne suis pas certain de n'avoir pas pu devenir un netchaïevien au jour de ma jeunesse.

Je parle un peu de moi pour avoir droit de parler des autres. Cependant, je continuerai à ne parler que de moi, tandis que je ferai allusion aux autres impersonnellement, pour ainsi dire, comme si je parlais d'entités. Quant à « l'affaire Petrashevsky », elle est si vieille, elle appartient à une si antique histoire que, sans doute, il n'y aura aucun mal à s'en souvenir, surtout sous une forme aussi abstraite.

Il n'y avait pas parmi nous, petrascheviens,

ni « monstre » ni « escroc », aussi bien parmi ceux qui sont montés sur l'échafaud que parmi ceux qui ne furent aucunement inquiétés. Je doute que personne puisse démentir cette affirmation. On ne me contredira pas davantage quand je répéterai qu'il y avait parmi nous des gens très instruits. Cependant, peu d'hommes parmi nous étaient capables de lutter contre certaines idées, certaines notions, si fortement enracinées dans notre jeune société. Nous étions contaminés par l'idéologie du socialisme théorique. Le socialisme politique n'existait pas encore alors en Europe, et les meneurs européens des socialistes le rejetaient même.

Les membres de l'Assemblée nationale, spécialement les députés de la droite, eurent vraiment tort de gifler Louis Blanc et de le traîner par les cheveux (justement de longs et épais cheveux noirs) quand l'astronome Arago l'arracha de leurs mains, en cette malheureuse matinée du mois de mai 1848, et que la foule des ouvriers affamés envahit la Chambre. Le pauvre Louis Blanc, membre du gouvernement provisoire pendant un certain temps, ne les indignait nullement : il s'était borné à leur faire des conférences au palais du Luxembourg, à ces pauvres gens affamés, et qui ont du coup, grâce à la révolution, perdu tout travail ; c'est dans ces conditions qu'il leur faisait des conférences sur le « droit au tra-

vail »! Et comme il était quand même membre du gouvernement, ces conférences devaient sembler fort inopportunes et comiques.

D'autre part, le journal de *Considérant*, de même que les brochures et les articles de Proudhon, propageaient parmi les mêmes ouvriers, affamés et dénués de tout, un dégoût profond pour le droit d'héritage. C'est de cette impatience des gens affamés, excités par des théories de bonheur futur, qu'est sorti, par la suite, le socialisme politique, qui consiste, en réalité et malgré les buts annoncés, dans le simple désir de pillage universel de tous les possédants par les non-possédants; après quoi, arrive que pourra. Car, à vrai dire, rien n'est encore décidé concernant la société future; on est d'accord seulement sur la nécessité de l'écroulement de la société présente; voilà pour l'instant toute la formule du socialisme politique.

Mais à l'époque dont je parle, l'affaire se présentait encore sous son aspect tout rose. Il est parfaitement vrai que le socialisme naissant était comparé alors, même par certains de ses meneurs, au christianisme, et était considéré comme un amendement, une amélioration de ce dernier, correspondant à notre époque et à notre civilisation. Toutes ces idées nouvelles nous plaisaient beaucoup, à Pétersbourg, nous semblaient

comme sacrées et morales ; et, surtout, nous leur attribuions une vertu universelle, devant régler les rapports de l'humanité entière.

Bien avant la révolution de 1848, nous étions sous le charme de ces idées. Déjà en 1846, je fus initié à la *vérité* de cette future « rénovation » et à la *sainteté* de la future cité communiste ; je le fus par Belinsky (1). Toutes ces idées sur l'immoralité des principes fondamentaux (chrétiens) de la société moderne, sur l'immoralité de la religion, de la famille, du droit à la propriété, sur la suppression des nationalités, au nom du principe de la fraternité universelle, sur le mépris pour la patrie, en tant qu'entrave au développement de l'humanité, etc., etc., avaient sur nous une telle action que nous nous montrions incapables de réagir contre elles ; elles emplissaient nos cœurs et subjuguèrent notre raison. Le thème nous paraissait grandiose, bien au-dessus du niveau des conceptions qui dominaient alors, et c'est ce qui nous séduisait.

Ceux d'entre nous, c'est-à-dire non pas seulement nous, les petrascheviens, mais en général tous ceux qui étaient *contaminés* en ce temps, et qui plus tard ont rejeté tous ces rêves nuisibles, toutes ces horreurs qu'on

(1) Le premier en date et le plus grand critique littéraire de la Russie. C'est lui qui attira l'attention du public russe sur *les Pauvres Gens*, la première œuvre de Dostoïevsky.

ménageait à l'humanité en guise de résurrection, ceux-là ne connaissaient pas encore la cause de leur mal et ne pouvaient pas, par suite, lutter contre lui. De sorte que je ne vois pas pourquoi un meurtre à la manière de Netchaïev nous aurait arrêtés en ce temps-là, sinon tous, du moins quelques-uns d'entre nous, alors que l'Europe était bouleversée par de grands événements et par le bouillonnement de doctrines que nous suivions avec une attention fiévreuse, en oubliant entièrement notre propre patrie?

Le monstrueux, le répugnant assassinat d'Ivanov avait été sans doute présenté par l'assassin Netchaïev à ses victimes, les netchaïeviens, comme un acte politique utile à « la grande œuvre commune de l'avenir ». On ne saurait comprendre autrement comment un certain nombre de jeunes gens (quels qu'ils soient) auraient pu se résoudre à l'accomplissement d'un aussi horrible crime. Dans mon roman *les Possédés*, je cherchais à pénétrer les raisons diverses qui peuvent entraîner à des actes de scélératesse aussi odieuse, même des hommes au cœur pur. L'horreur est précisément dans le fait que des actes pareils puissent s'accomplir sans que leur auteur soit nécessairement un misérable. Et il en est ainsi non seulement chez nous, mais dans le monde entier, depuis les temps immémoriaux, à toutes les époques

de transition, de troubles sociaux, de doute, de négation et d'instabilité de pensée. Mais chez nous, ces faits sont possibles plus que partout ailleurs, et précisément à notre époque ; c'est bien la caractéristique du mal profond dont souffre notre actuelle société. La possibilité de ne pas se croire un scélérat, et parfois ne pas l'être en effet, tout en commettant une scélératesse évidente, tel est le vrai malheur de nos jours !

Quelle est donc la sauvegarde de notre jeunesse, comparée aux autres âges, pour que vous, messieurs ses défenseurs, puissiez exiger d'elle une telle fermeté et une telle conviction mûrie, alors qu'elles manquaient à ses pères et qu'elles leur manquent aujourd'hui plus que jamais. Les jeunes gens de nos classes intellectuelles, éduqués au sein de familles parmi lesquelles on rencontre le plus souvent le mécontentement, l'impatience, une ignorance crasse (malgré la prétendue intellectualité de ces familles), où la véritable instruction est remplacée par une négation effrontée, où les tendances matérielles prédominent, où les enfants sont élevés sans aucune base de vérité naturelle, dans l'irrespect ou dans l'indifférence pour la patrie, dans le mépris pour le peuple, si répandu en ces derniers temps. Est-ce à cette source que nos jeunes gens pourraient puiser la vérité et la sûre orientation de leurs premiers pas dans la vie ?

Voilà où est l'origine du mal : dans la tradition, dans l'héritage des idées, dans l'étouffement séculaire de toute indépendance de pensée, dans une représentation fautive de la dignité d'Européen, avec une condition absolue de mésestime pour soi-même en tant que Russe.

Mais je crains que vous n'ajoutiez pas grande foi à ces indications trop générales. « Instruction », « application », « songe-creux », « oisifs », répétez-vous. Notez, messieurs, que tous les grands maîtres européens, notre lumière et notre espoir, tous ces Stuart Mill, Darwin et Strauss (1), envisagent parfois d'une façon fort étonnante les devoirs moraux de l'homme moderne. Pourtant, ce ne sont pas là des paresseux qui n'ont rien appris, ni des garnements agitant leurs pieds sous la table.

Vous vous esclaferez et demanderez : Quelle idée d'avoir cité précisément ces noms-là ? Je les cite parce qu'il est difficile de s'imaginer, en parlant de notre jeunesse, si ardente et si studieuse, que ces noms, entre autres, ne s'imposent pas à elle aux premiers pas de sa vie. Un jeune Russe peut-il rester indifférent à l'influence de ces maîtres de la pensée progressiste en Europe et à celle de leurs pa-

(1) Philosophe allemand et auteur d'une fameuse *Vie de Jésus*.

reils, surtout si nous envisageons l'aspect russe de leurs doctrines? Qu'on me pardonne ces termes comiques sur « l'aspect russe de leurs doctrines »; qu'on me les pardonne pour cette simple raison que cet aspect russe de leurs doctrines existe en réalité. Il consiste dans les conclusions qu'on déduit de ces doctrines en Russie seulement et sous forme d'axiomes indiscutables; en Europe, par contre, la possibilité de pareilles déductions n'est même pas soupçonnée.

On me dira sans doute que ces messieurs n'enseignent nullement le crime. Si, par exemple, le même Strauss hait le Christ et se pose pour but la ridiculisation du christianisme, il professe quand même le culte pour l'humanité dans son ensemble, et sa doctrine est haute et noble au suprême degré. Il est fort possible que cela soit ainsi en effet et que le but de tous les maîtres de la pensée européenne moderne soit humanitaire et magnifique. En revanche, voilà ce qui me semble absolument certain : donnez à tous ces grands maîtres modernes de la pensée la faculté de détruire la vieille société et de la reconstruire à nouveau, il en résultera un tel chaos, quelque chose de tellement grossier, d'aveugle et d'inhumain, que toute la construction s'effondrera sous les malédictions de l'humanité, avant quelle soit achevée. Dès que le Christ est renié, l'esprit humain peut

parvenir à des résultats surprenants. C'est un axiome. L'Europe renie le Christ, sinon toute, du moins les plus hauts représentants de sa pensée; quant à nous, nous devons, paraît-il, imiter l'Europe.

Il est des moments historiques dans la vie des hommes quand le crime le plus flagrant, le plus effronté, le plus grossier, peut être considéré comme une manifestation de grandeur d'âme, une noble hardiesse de l'homme qui brise ses chaînes. Faut-il citer des exemples? On en compte, non pas des milliers, des dizaines de milliers, mais bien des centaines de milliers. Ce thème est compliqué, immense, et il serait malaisé de le traiter entièrement dans un article de journal; mais on admettra quand même, je pense, ma conjecture, à savoir qu'un gamin, même honnête et naïf, même appliqué dans ses études, peut parfois se transformer en « netchaïevien », s'il rencontre un Netchaïev, naturellement.

Quand nous, les petrascheviens, étions sur l'échafaud, nous écoutions notre sentence sans aucun repentir. Sans doute, je ne puis témoigner du sentiment de tous; mais je ne crois pas me tromper en disant qu'à ce moment la grande majorité parmi nous, sinon tous, aurait considéré comme infâmant de renier ses convictions. C'est l'histoire d'un lointain passé et une question pourrait se poser: cette obstination dans le non-repentir

aurait-elle été uniquement un effet de mauvaise nature, de « songe-creux », de révoltés? Non, nous n'étions pas des émeutiers, pas même de jeunes dévoyés. La sentence de la peine capitale par la fusillade nous a été lue sans nul simulacre, presque tous les condamnés étaient convaincus qu'ils seraient exécutés et ont enduré dix terribles minutes, pour le moins, une attente de la mort infiniment atroce. En ces derniers instants, quelques-uns parmi nous (je le sais positivement), en s'absorbant en leur for intérieur et en contrôlant instantanément toute leur vie, si jeune encore, se repentaient peut-être de certains de leurs actes pénibles (de ceux qui pèsent toute la vie sur la conscience de chacun de nous); mais l'œuvre pour laquelle on nous avait condamnés, les pensées qui dominaient notre esprit nous apparaissaient non seulement comme n'exigeant nul remords, mais bien plutôt comme nous purifiant, comme faisant de nous des martyrs auxquels maintes défaillances seront pardonnées. Et ce sentiment ne quitta plus nos cœurs. Ce ne sont pas les années de bagne, ce ne sont pas les souffrances qui nous ont brisés. Au contraire. Nos convictions soutenaient notre moral par la conscience du devoir accompli.

Non, quelque chose de tout autre a modifié nos vues, nos convictions et nos cœurs. (II

va sans dire que je me permets de parler de ceux parmi nous dont le changement de convictions est connu et qui en ont témoigné eux-mêmes.) Quelque chose d'autre nous a transformés : le contact direct avec le peuple, une communion fraternelle avec lui dans le malheur commun, notre conscience d'être devenus comme lui, égaux à lui, et même d'être descendus au plus bas de ses échelons.

Cette évolution n'a pas été rapide ; un long laps de temps s'est écoulé depuis. Ce n'est point l'orgueil ou l'amour-propre qui nous ont empêché d'en convenir. J'ai été l'un de ceux (je ne parle encore que de moi) auxquels il était plus facile de revenir aux racines populaires, de pénétrer dans l'âme russe, de reconnaître l'esprit national. J'étais né dans une famille pieuse ; depuis que j'ai conscience, je garde dans ma mémoire l'amour de mes parents pour moi. On connaissait bien l'Évangile dans notre famille. J'avais dix ans seulement que j'avais déjà appris les principaux épisodes de l'histoire russe de Karamzine, que mon père nous lisait le soir. La visite du Kremlin et des cathédrales de Moscou était pour moi chaque fois comme une cérémonie solennelle. D'autres n'ont pas eu de pareils souvenirs. Aussi, je me demande souvent quelle impression ont emporté de leur enfance la plupart des jeunes gens d'au-

jourd'hui? Et, si moi, je n'avais pas su éviter le milieu fatal où le malheur nous a fait tomber, s'il m'était si difficile de voir le mensonge en ce que je considérais, dans ma famille, comme la lumière et la vérité, que dire des autres dont la séparation d'avec le peuple était plus profonde encore et qui est de tradition chez eux depuis plusieurs générations?

Il m'est fort difficile de conter l'histoire de changements de mes convictions, d'autant plus que cela n'est peut-être pas très intéressant ni le moment bien choisi à cette fin.

.

Messieurs les défenseurs de notre jeunesse, prenez enfin en considération le milieu, la société où elle vit, et demandez-vous : « Peut-il y avoir de notre temps qui soit aussi peu garanti qu'un jeune homme russe contre *certaines influences?* »

Posez d'abord la question : « Si les pères mêmes de ces adolescents ne sont ni plus solides, ni plus sains dans leurs convictions ; si ces enfants n'ont, depuis leur jeune âge, rencontré dans leurs familles que du cynisme, que de la négation hautaine et indifférente ; si le mot « patrie » se prononce devant eux avec une grimace railleuse ; si la cause de la Russie est traitée par les éducateurs avec mépris ou indifférence ; si les plus généreux

de leurs pères ou de leurs éducateurs ne leur parlent que « d'universalité » ; si leurs bonnes sont chassées parce qu'elles récitent devant leurs berceaux « la Vierge Mère », que pourrait-on demander à ces enfants, et est-il généreux de se contenter d'une négation pour prendre leur défense? »

Je trouvai récemment dans les journaux l'entrefilet suivant :

« La *Gazette de la Kama et de la Volga* rapporte que deux lycéens de Kazan, de troisième année, sont poursuivis pour avoir commis quelque crime en liaison avec leur projet de fuite en Amérique. »

Il y a vingt ans, une nouvelle relative à des lycéens de troisième année, s'enfuyant en Amérique, aurait semblé une absurdité. Le seul fait que *maintenant* cela ne semble plus absurde, mais une chose que *je comprends*, au contraire, est déjà une justification pour ces jeunes gens.

Justification! Dieu de Dieu, est-il possible de le dire!

Mais je sais qu'ils ne sont pas les premiers lycéens qui s'enfuient, qu'avant eux d'autres s'enfuyaient, et ceux-ci le faisaient parce que leurs frères aînés et leurs pères l'avaient fait. Vous rappelez-vous l'histoire du pauvre petit officier qui s'était enfui, à pied, par Tornéo et Stockholm, pour aller trouver Herzen, à Londres, et où l'autre l'a fait entrer comme

compositeur dans sa petite imprimerie? Vous rappelez-vous le récit de Herzen lui-même sur le jeune *cadet* qui s'en alla, je crois, jusqu'aux îles Philippines, pour y fonder une commune et a laissé à Herzen vingt mille francs pour les futurs émigrés? C'est de la vieille histoire, pourtant. Depuis ont fui en Amérique, pour goûter au « libre travail », dans un « libre pays », des vieillards, des pères, des frères, des filles, des officiers de la garde; seuls peut-être les séminaristes manquaient.

Peut-on accuser des petits enfants, ces trois lycéens, si leurs faibles petites têtes furent vaincues par les *grandes idées* de « libre travail dans un libre pays », de « société communiste » et « d'hommes paneuropéens »? Peut-on leur en vouloir de ce que tout ce galimatias leur apparaît comme une religion, tandis que la trahison envers la patrie, comme une vertu?...

II

Vlass (1)

Vous rappelez-vous Vlass?... Il me vient à l'esprit, à propos et sans propos :

En armiak (2), le col ouvert,
La tête à découvert,
Avance lentement par la ville,
Oncle Vlass, vieillard tout blanc.
Une icone d'airain, sur la poitrine,
Il quête pour un temple de Dieu (3)...

Chez ce Vlass, « il n'y eut pas », comme on sait, « d'abord de Dieu ».

...en frappant dru,
Il avait meurtri sa femme jusqu'à la faire mourir,
Il avait caché chez lui des brigands,
Donné asile à des voleurs de chevaux.

Même à des voleurs de chevaux, nous intimide le poète, en tombant dans le ton d'une vieille bigote. Mon Dieu, quel péché, en effet ! Aussi le tonnerre gronda. Vlass tomba ma-

(1) Numéro 4 du *Grajdanine* (Citoyen) de 1873.

(2) Justaucorps.

(3) Maints hommes du peuple se font ainsi, par piété, quêteurs pour la construction d'églises.

lade et eut une vision, après laquelle il fit vœu de s'en aller par le monde recueillir des oboles pour la construction d'une église. Il vit l'enfer, oui, ni plus ni moins :

Il vit le dernier jugement,
Il vit les pécheurs dans l'enfer,
Tourmentés par des diables prestes,
Piqués par des sorcières lestes.

.
Les uns embrochés sur un long fer,
Les autres léchant un plancher ardent...

Bref des horreurs inimaginables. « Mais on ne saurait tout décrire », continue le poète :

Les pèlerines, femmes de grand sens,
Le conteraient mieux que moi.

O poète ! (Notre vrai poète, malheureusement (1).) Si vous ne parliez pas au peuple avec vos transports dont

Les pèlerines, femmes de grand sens,
Parleraient mieux que moi,

vous ne nous auriez pas offensés de votre conclusion, signifiant en somme que c'est de pareilles balivernes de vieilles femmes que

Surgissent des temples de Dieu
Sur la face de la terre natale.

(1) N. A. Nekrassov, qui avait fait connaître Dostoïevsky en publiant sa première œuvre : *les Pauvres Gens*, dans le *Recueil de Saint-Petersbourg* de 1846.

Bien que ce soit par « niaiserie » que Vlass chemine avec son sac au dos, mais vous avez quand même compris la gravité du sacrifice. Vous avez été quand même frappé par la majesté de son image. (Vous êtes poète, tout de même !)

Toute la grande force de son âme
A l'œuvre de Dieu se dépensa,

dites-vous, magnifiquement.

Je veux pourtant croire que vous y avez glissé votre ironie malgré vous, par crainte de ne pas être assez libéral ; car cette effroyable force d'humiliation de Vlass, cette soif de salut, cette ardeur pour la souffrance, a frappé même vous, « l'homme de l'univers et gentilhomme russe », et cette majestueuse figure populaire a enthousiasmé même vous, inspiré du respect à votre âme hautement libérale !

Distribua Vlass tout son avoir,
Resta corps nu, pieds nus,
Et s'en alla quêter
Pour l'édification d'une église.
Depuis lors le moujik erre,
Voici *trente* ans, bientôt,
Ne vivant que d'aumône,
Observant ferme son vœu.

.
Plein d'affliction inconsolable,
Il avance grand et droit.
Il avance d'un pas mesuré
Par les villes et les villages.
.

Il porte une icône et un livre,
 Il se parle à lui-même,
 Et sur sa poitrine meurtrie
 Chante le fer des lourdes chaînes (1).

C'est merveilleux, c'est merveilleusement dit ! C'est tellement magnifique qu'on croirait que ce n'est pas de vous, que ce n'est pas vous, mais un autre qui grimaçait par la suite *Sur la Volga* (2), en vers également magnifiques, exaltant les chants des haleurs. Au fond, non, vous n'avez pas grimacé non plus *Sur la Volga*; *Sur la Volga* aussi, vous aimiez l'homme universel dans le haleur, et vous ressentiez une vraie douleur à propos du sort fait aux haleurs, ou, plus exactement, celui fait à l'omni-haleur. Mais, voyez-vous, aimer l'homme universel, c'est certainement mépriser et même haïr l'homme qui est dans notre voisinage.

J'ai souligné à dessein les vers infiniment beaux, dans votre poésie, bouffonne dans son ensemble, pardonnez-moi de le dire. Cette poésie sur Vlass m'est venue à l'esprit, parce que j'ai entendu ces jours-ci un récit fantastique dont le héros est un autre Vlass, même deux autres Vlass, mais extraordinai-

(1) Pour se retremper dans la douleur, les pénitents portent des lourdes chaînes à même la peau.

(2) Le fameux chant des haleurs de la Volga, de Nekrassov, qui a inspiré au peintre Répine un tableau non moins célèbre.

rement particuliers, voire inconnus jusqu'ici. C'est une histoire vraie et remarquable par le fait même qu'elle est inouïe.

On raconte que, de nos jours encore, il existe dans les monastères russes de saints ermites, des moines confesseurs et donneurs de conseils. Que ce soit bien ou que ce soit mal, qu'ils soient nécessaires ou qu'ils soient inutiles, je ne veux pas, pour l'instant, le discuter et ce n'est pas à cette fin que j'ai pris la plume ; mais la réalité étant ainsi, il nous est impossible d'écarter de notre récit même un moine, s'il est à la base du récit. Il paraît que ces moines-conseillers sont parfois d'une grande intelligence et d'une haute culture. On le dit du moins ; moi je n'en sais rien. On dit encore qu'il s'en rencontre qui sont doués du don extraordinaire de lire dans l'âme humaine et de la soumettre à leur direction. Quelques-uns parmi eux seraient connus dans toute la Russie, en somme, de ceux qui en ont besoin.

Un de ces staretses (1) réside par exemple dans le gouvernement de Kherson et on vient lui demander conseil — il en est qui viennent à pied — de Pétersbourg, d'Arkangel, du Caucase, de la Sibérie, etc., etc. Ces pénitents y viennent l'âme écrasée de désespoir, une âme

(1) Tel décrit dans *les Frères Karamazov* sous le nom de Zossima.

qui ne s'attend plus à aucun remède, ou bien avec un tel effroyable poids sur le cœur que le pécheur n'ose plus parler à son confesseur habituel, non pas par crainte ou méfiance, mais parce que désespérant entièrement du salut. Et quand il entend soudain parler de l'un de ces moines-conseillers, il va vers lui.

Donc, l'un de ces staretses raconta un jour, restant seul avec un ami : « Voici bien vingt ans que j'écoute nombre de gens qui viennent me voir, tant de pauvres créatures dont les âmes sont atteintes de maux bien compliqués ! Même après vingt ans de mon ermitage, je tremble d'indignation en écoutant certains aveux. Le calme d'esprit nécessaire me manque pour donner la consolation et j'ai besoin de me maîtriser pour ne pas trahir mon bouleversement. »

C'est alors qu'il raconta cette étonnante histoire dont j'ai parlé.

« Un jour je vois un moujik qui rampe vers ma maison, à genoux. Je voyais encore de la fenêtre comment il rampait. Dès qu'il me vit, il s'écria :

« — Plus de salut pour moi ! Plus de salut ! Je suis maudit ! Et quoi que tu dises, n'importe, je suis maudit !

« Je parvins à le calmer quelque peu. Je vois bien que c'est pour avoir la souffrance que cet homme a rampé, de bien loin.

« — Nous étions quelques gars réunis au

village, commença-t-il. Nous nous mêmes à discuter qui de nous ferait l'acte le plus effronté. Par orgueil, je dis que ce serait moi. L'un des gars me conduisit à part et me dit les yeux dans les yeux :

« — Pour rien au monde tu ne feras ce à quoi tu t'es engagé. Tu te vantes.

« Alors, moi, j'ai juré que je le ferais.

« — Non, attends, me dit-il. Jure sur ton salut dans l'autre monde que tu feras tout ce que je t'indiquerai.

« J'ai juré.

« — Bientôt ce sera le carême, dit-il. Prépare toi à la communion. Quand tu iras pour recevoir l'hostie, reçois-la, mais ne l'avale pas. Quand tu t'éloigneras, retire-la de ta bouche, garde-la. Je te dirai ce qu'il faudra faire alors.

« Je fis comme il avait dit. Il me conduisit de l'église droit au potager. Il prit une perche, la fixa dans la terre et dit :

« — Mets-la dessus.

« Je posai l'hostie sur la perche.

« — Maintenant, dit-il, apporte ton fusil.

« Je l'apportai.

« — Charge-le.

« Je le chargeai.

« — Lève-toi et tire.

« Je levai le bras et je visai. Et il ne me restait plus qu'à tirer, quand tout à coup m'apparut une croix et, sur la croix, le Cru-

cifié. Alors je suis tombé à la renverse avec le fusil, sans connaissance. »

Ceci s'était passé plusieurs années avant le pèlerinage du moujik chez le staretse. Qui était ce Vlass? d'où venait-il? quel était son vrai nom? Le staretse ne le révéla pas naturellement, de même qu'il tut la pénitence qu'il avait imposée. Sans doute, chargea-t-il cette âme d'une œuvre terriblement lourde, peut-être même au-dessus des forces humaines en se disant : « Plus lourd sera le poids, mieux cela vaudra... » Le pénitent n'était-il pas venu de lui-même pour chercher la souffrance?

Ne trouvez-vous pas que le fait soit assez caractéristique, suscitant de la réflexion, au point qu'il vaudrait peut-être deux ou trois minutes d'examen?

Je demeure toujours d'avis que la dernière parole sera dite par ces « Vlass » divers, repentants ou non repentants. C'est eux qui nous indiqueront le nouveau chemin et la nouvelle issue de toutes nos difficultés qui semblent infranchissables. Ce n'est pas Pétersbourg, par exemple, qui montrera la solution de la destinée russe. C'est pourquoi le moindre trait *nouveau* caractérisant ces « hommes nouveaux » est digne de notre attention, me semble-t-il.

Tout d'abord, j'ai été surpris par l'origine même de cette affaire, savoir, par la possibi-

lité d'un tel débat et d'un tel défi au village : « Qui agira avec le plus d'effronterie? » C'est un fait qui fait réfléchir et auquel je ne m'attendais nullement. Cependant, j'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup d'hommes du peuple et parmi les plus typiques. Je ferais remarquer à ce propos que la rareté apparente de ce fait témoigne par cela même de son authenticité : quand on invente un mensonge, on invente généralement quelque chose de plus ordinaire, de plus commun, afin de faire croire à sa réalité.

Ce qu'il y a de remarquable ensuite, c'est le côté pour ainsi dire pathologique du fait. Une hallucination est le plus souvent d'origine malade et c'est un mal assez rare. Donc la possibilité d'une hallucination soudaine est plutôt un cas inouï chez un homme sain de corps et d'esprit, même étant tout ému. Mais passons ; ce sont des considérations médicales, et je m'y connais peu.

Autre chose est le côté psychologique du cas. Nous sommes en présence de deux caractères d'hommes, éminemment représentatifs du peuple russe dans son ensemble. C'est d'abord l'oubli de toute mesure en toutes circonstances (oubli temporaire, cependant, comme sous l'action d'un envoûtement), le besoin de fortes sensations, de vertige au-dessus de l'abîme ; le désir de s'y pencher jusqu'à mi-corps et, dans quelques cas, assez

rares, de s'y précipiter. C'est le besoin de négation chez un homme, parfois de sens le plus positif, d'une négation totale de ce qu'il y a de plus sacré dans son cœur, du plus haut idéal, de celui qu'un moment auparavant il adorait et qui soudain lui devient d'un poids insupportable.

Ce qui frappe surtout chez le Russe, c'est la fougue, l'élan avec lequel il s'empresse parfois de se manifester dans le bien ou dans le mal, à certains moments significatifs de sa vie individuelle ou de la vie nationale. Bien souvent, il se manifeste sans aucune retenue. Que ce soit amour, vin, orgies, amour-propre, jalousie, il est des Russes qui s'y jettent à corps perdu, prêts à tout briser, à tout renier : famille, coutumes, Dieu. Parfois, le meilleur des hommes se transforme instantanément en chenapan répugnant, en criminel ; il lui suffit d'être pris et entraîné par le torrent fatal d'auto-négation et d'auto-destruction, si naturelles au caractère russe, torrent qui se déchaîne avec une soudaineté fulgurante à certaines époques de l'existence du peuple. En revanche, avec la même force, le même élan, le même instinct de conservation, le Russe gagne de lui-même son salut, à l'instant dernier où il touche à la limite dernière qui le sépare de sa perte. Et ce qui est particulièrement caractéristique, c'est le fait que le recul de retraite vers le salut est

bien souvent plus sérieux chez lui que la course à l'auto-destruction et à l'auto-négation. Autrement dit, son premier mouvement est toujours déterminé par une défaillance, tandis qu'il se donne au redressement avec l'extrême tension de toutes ses forces et considère le précédent élan de négation avec un profond mépris pour lui-même.

Je crois que le besoin foncier de l'âme russe est la soif de la souffrance, une soif constante, en tout et depuis toujours. Elle l'altère le long de toute son histoire ; non pas uniquement en raison des malheurs et des misères qui l'avaient accablée de l'extérieur, mais, surtout, parce qu'elle habite le cœur même du peuple. Le bonheur n'est pas complet pour le Russe s'il n'y entre pas une part de souffrance ; même aux jours les plus solennels de son histoire, il ne dresse pas un visage de fierté et de triomphe : il manifeste un attendrissement qui va jusqu'à la douleur ; il pousse des soupirs et attribue sa gloire à la miséricorde divine ; il semble s'extasier de sa souffrance.

Ce qui marque le peuple dans l'ensemble, distingue les individus. Examinez, par exemple, les types divers du vaurien russe. Il n'y a pas chez lui seulement le débordement qui étonne parfois par l'effronterie illimitée et la bassesse de la chute ; ce vaurien est avant tout son propre souffre-douleur ; vous ne trouverez

pas chez lui, même quand il est soûl, un contentement gravement naïf. Prenez un ivrogne russe et, mettons, un ivrogne allemand : le Russe est plus crapuleux que l'Allemand, mais l'ivrogne allemand est certainement plus bête et plus ridicule que l'ivrogne russe. Le peuple allemand est généralement suffisant et fier de lui, et chez l'ivrogne allemand ces traits nationaux s'accroissent dans la proportion de la quantité de la bière bue. L'ivrogne allemand est certainement un homme heureux et il ne pleure jamais ; il entonne des chants à sa gloire et est fier de lui ; il rentre chez lui archi-plein, mais fier de lui. L'ivrogne russe aime boire par chagrin et pleurer. S'il fait le courageux, il ne le fait pas en triomphateur, mais avec esclandre. Il se souvient toujours de quelque offense et la reproche à l'offenseur, qu'il soit présent ou pas. Il démontre avec aplomb qu'il est presque « un général », lance avec amertume des jurons si on ne le croit pas et, pour convaincre, finit par appeler la police. Mais c'est précisément parce qu'il a conscience de son abjection qu'il appelle la police, parce qu'il est convaincu, au fond de son âme d'ivrogne, qu'il n'est nullement « un général », mais un bas ivrogne et qu'il est tombé plus bas que n'importe quelle bête.

Les caractères de ces cas quotidiens se rencontrent également dans les cas excep-

tionnels. Un chenapan de haute volée, même beau par son audace, par ses vices raffinés, au point qu'il est imité par des sots, sent parfois dans le fin fond de son âme méprisable qu'il n'est en réalité qu'un gredin. Il est mécontent de lui ; de l'amertume gonfle son cœur et il s'en venge sur l'entourage ; il s'agite, s'attaque à tout le monde et touche au comble en luttant contre la douleur qui poigne son cœur et en se délectant en même temps de sa souffrance. Et lorsque le Russe se montre capable de se relever de sa chute, il s'en venge terriblement sur lui-même, bien plus qu'il ne s'en était vengé sur les autres, aux jours de l'obscurcissement abject de sa conscience.

Qui a incité les deux jeunes gars à se jeter le défi de commettre la plus grande effronterie, et quelle est l'origine de la possibilité d'une pareille lutte ? On ne le sait pas ; le certain est que tous deux souffraient, l'un en acceptant le défi, l'autre en le lançant. Il est probable que quelque motif l'avait provoqué : quelque haine ancienne et qui s'est manifestée tout à coup au moment de la discussion. Il est probable qu'ils étaient amis jusqu'à ce moment et vivaient dans un bon accord qui, plus il durait, plus il devenait insupportable ; mais au moment du défi, l'intensité de leur haine mutuelle et de la jalousie de la victime pour son Méphistophélès était arrivée à son plus haut degré.

— Je n'aurai peur de rien, je ferai tout ce que tu diras; que soit damnée mon âme, mais je te couvrirai de honte!

— Vantardise! Tu te sauveras comme une souris dans son trou; je te couvrirai de honte, sois damnée mon âme!

Ils auraient pu choisir pour la joute un défi plus insolent : brigandage, assassinat, meurtre à découvert d'un homme puissant. Le moujik n'a pas juré en vain de tout accomplir et le tentateur savait que, cette fois, il tiendrait certainement parole.

Eh bien! non. Les plus terribles « audaces » paraissent au tentateur trop communes. Il invente une audace inouïe, inconcevable, et c'est dans ce choix que se manifeste toute la mentalité du peuple russe.

Inconcevable? Et cependant, le fait seul que le tentateur avait pu s'arrêter à ce choix indique qu'il y avait déjà pensé, sans doute; peut-être y avait-il pensé depuis son enfance, peut-être ce rêve s'était-il insinué dans son âme, l'avait-il remplie de terreur et en même temps d'une jouissance cuisante. Par le fait qu'il avait imaginé depuis longtemps déjà les détails de l'acte et l'avait seulement tenu en grand secret, sa véracité ne souffre aucun doute. Il l'avait imaginé, naturellement, non pas pour l'accomplir lui-même : il n'aurait jamais osé le faire seul. Cette vision l'avait simplement séduit, le fascinait par moment,

il s'y abandonnait timidement, puis reculait, frissonnant d'horreur. Vivre un seul instant une pareille audace inouïe, et après, adviene que pourra ! Et certes, il ne doutait pas du châtement éternel qui s'ensuivrait ; mais : « j'ai atteint tout de même un pareil sommet » !

On peut ne pas avoir conscience de bien des choses, les sentir pourtant. On peut connaître bien des choses, et cela inconsciemment. Toutefois, ne trouvez-vous pas que nous sommes en présence d'un cas curieux, surtout dans un pareil milieu ? Il ne serait pas inutile non plus de savoir si le moujik tentateur se considérait comme plus coupable que sa victime ou non ? A en juger d'après le degré de son développement apparent, on peut supposer qu'il se considérait comme plus coupable ou tout au moins aussi coupable ; on peut en conclure qu'en défiant la victime, il se défiait lui-même.

On dit que le peuple russe connaît mal l'Évangile, ignore les règles fondamentales de la foi. Sans doute ; mais il connaît le Christ et il le porte dans son cœur depuis toujours. C'est absolument certain. Est-il possible de connaître le vrai Christ sans connaître sa doctrine ? C'est une autre question. Mais la connaissance du Christ par le cœur est patente chez le peuple. Cette connaissance se transmet de génération en génération et elle imprègne le cœur des hommes. Peut-être

l'unique amour du peuple russe est le Christ et il aime son image à sa manière, jusqu'à la souffrance. Il est fier de sa croyance d'orthodoxe, c'est-à-dire d'être celui qui professe le Christ avec le plus de vérité, d'orthodoxie. Je répète, on peut connaître bien des choses inconsciemment.

Voilà pourquoi le Méphistophélès russe n'a pu imaginer rien de plus audacieux que de souiller un objet aussi sacré pour le peuple, de briser avec tout ce qui est terrestre, de s'abolir soi-même pour l'éternité, et cela afin de gagner un seul instant de triomphe suprême par la négation et l'orgueilleuse audace.

La possibilité d'une telle tension passionnelle, celle de sensations aussi compliquées et ténébreuses chez un homme du peuple est prodigieuse, et, notez-le bien, tout cela s'est élevé presque jusqu'à une idée consciente.

La victime pourtant ne cède pas, ne s'effraie pas ; du moins, elle fait semblant de ne rien craindre. Le gars accepte le défi. Deux journées passent, mais il s'ancre dans sa volonté. Arrive le moment de l'action : il fréquente chaque jour l'église, entend les paroles du Christ et ne recule pas. Il y a d'horribles assassins qui ne se troublent pas même en présence de leur victime. Un de ces assassins, pris sur le fait, n'avoua pas jusqu'au bout et continua à mentir devant le juge d'instruction. Quand celui-ci se leva et or-

donna de ramener le coupable à la prison, l'assassin demanda d'une mine attendrie la permission de dire adieu à la jeune femme, sa maîtresse, qu'il avait tuée par jalousie. Il se baissa, l'embrassa avec attendrissement, pleura, et, toujours à genoux, répéta encore au-dessus d'elle qu'il n'était pas coupable. Je veux montrer simplement par ce cas le degré d'insensibilité auquel peut descendre l'homme.

Mais, dans le cas des deux moujiks, il ne s'agit pas seulement d'insensibilité. Il y eut quelque chose de tout particulier : une horreur mystique, force qui pèse le plus sur l'âme humaine. Elle s'y manifesta certainement à en juger d'après le dénouement. Mais Vlass sut lutter quand même contre cette horreur. Il n'empêche qu'elle entretint la lutte et concourut certainement au dénouement, parce qu'elle éloignait du cœur du pécheur toute sensibilité.

La sensation d'horreur est cruelle, elle endurecit le cœur et en chasse tout noble sentiment. Voilà pourquoi le criminel n'a pas faibli devant le saint-ciboire, tout en étant pétrifié de peur sans doute.

Je pense que la haine mutuelle entre la victime et son tortionnaire a dû s'effacer à ce moment. Tous deux sentaient leur solidarité pour l'accomplissement de l'œuvre commencée. Elle n'aurait pas pu d'ailleurs briser

leur alliance, car, dans ce cas, leur haine mutuelle aurait revécu, aurait décuplé et tout se serait terminé par un meurtre : la victime aurait tué son tortionnaire.

En réalité, il y avait au fond de l'âme de l'un et de l'autre un sentiment de jouissance infernale de sa propre perte, un besoin de se pencher sur l'abîme et d'y jeter un regard, un transport frénétique devant sa propre audace. Sans ces excitations passionnelles, l'acte n'aurait pu être accompli jusqu'au bout.

.

Portons notre attention sur le fait que le chargement d'un fusil est en tout cas une opération qui exige une certaine concentration de l'esprit. La chose la plus difficile à un pareil moment est, à mon sens, le pouvoir de s'arracher à l'horreur de l'idée qui vous oppresse. D'ordinaire, ceux qui sont frappés d'horreur à un tel degré sont incapables de se détacher de l'idée ou de l'objet qui les avaient frappés : ils sont soumis à l'horreur comme des envoûtés. Cependant, Vlass a chargé le fusil avec l'attention voulue. Il s'en souvenait bien ; il se souvenait de tous les détails de l'acte qu'il allait accomplir jusqu'au dernier moment. Il se peut que le geste qui a accompagné le chargement du fusil ait été comme un allègement à son âme souffrante et qu'il ait été heureux de pouvoir se distraire du geste définitif, ne fût-ce que

pour un moment. De pareils faits s'observent parfois sur la guillotine. La Dubarry a crié au bourreau : « Encore un moment, monsieur le bourreau, encore un moment ! » Elle aurait souffert bien plus intensément pendant cette minute de grâce si on la lui avait accordée, mais elle criait et suppliait quand même.

Mais, en supposant que le chargement du fusil était pour le criminel le « encore un moment » de la Dubarry, il n'aurait certes pu revenir après à son horreur et continuer à préparer son acte, dont il s'était déjà détaché. Sa main aurait simplement refusé de servir et le fusil serait tombé, même s'il avait gardé sa conscience et sa volonté.

Et voici que, au moment ultime, tous les mensonges, toute l'abjection de l'acte, toute la faiblesse prise pour une force, toute la honte de la chute, s'échappent soudain de son cœur et se dressent devant lui en dénonciateurs. L'extraordinaire vision lui apparaît ! Tout est fini !

Le jugement a certainement retenti dans son cœur. Pourquoi a-t-il surgi inconsciemment ? Pourquoi n'a-t-il pas été le fait de la raison ? Pourquoi a-t-il apparu sous forme d'image, comme n'émanant pas de sa volonté ? Là est l'immense énigme psychologique et l'œuvre de Dieu. En tout cas, pour le criminel, c'était sans nul doute l'œuvre de

Dieu. Vlass s'en alla par monts et par vaux, assoiffé de souffrance.

Et l'autre Vlass, celui qui resta, le tentateur? La légende ne dit pas s'il s'est traîné à genoux pour recevoir la pénitence; elle n'en parle pas du tout. Peut-être se traîna-t-il aussi, peut-être resta-t-il dans son village, y vit-il encore, boit-il encore pendant les fêtes : ce n'est pas à lui qu'apparut la vision. Mais est-ce bien ainsi? On souhaiterait connaître son histoire, pour l'examiner aussi.

Ce serait à souhaiter pour cette raison encore : si par hasard c'était un véritable nihiliste de village, un négateur du terroir, un penseur incroyant qui choisit avec une raillerie hautaine l'objet du défi, qui n'a pas souffert, frissonné avec sa victime, contrairement à ce que nous avons supposé, qui suivit avec une curiosité froide les convulsions de la victime, et cela par besoin d'assister à la souffrance, à l'humiliation humaine. Si on peut rencontrer de pareils caractères jusque chez les gens du peuple (et on peut tout supposer de nos jours), ce serait une vraie révélation, assez inattendue, à la vérité. De pareils cas ne se produisaient pas dans l'ancien temps.

Certes, l'intérêt de l'histoire est uniquement dans le fait qu'elle est vraie. Mais il n'est pas inutile non plus de se pencher parfois sur l'âme du Vlass moderne. Le Vlass moderne change rapidement. Là-bas, dans

les couches profondes, tout bouillonne autant que chez nous à la surface, depuis le 19 février (1) ; l'Hercule s'est réveillé et il s'étire ; peut-être voudra-t-il faire des « orgies ». On dit qu'il a déjà commencé. On dit et on imprime des horreurs : ivrognerie, brigandage, femmes et enfants qui boivent, cynisme, misère, malhonnêteté, incroyance. Certains gens sérieux, mais pressés, avancent que si pareilles « orgies » duraient encore dix ans seulement, on ne saurait imaginer leurs conséquences, ne fût-ce qu'au point de vue économique.

Mais songeons à « Vlass » et calmons-nous : au dernier moment, tout le mensonge, si mensonge il y a, fuira le cœur populaire et se dressera devant lui avec une force incommensurable de dénonciation. Il reviendra à lui, Vlass, et se mettra à l'œuvre de Dieu. En tout cas, il obtiendra son propre salut, si réellement le malheur venait. Il sauvera, lui et nous, car, je le répète, le salut viendra d'en bas.

Le certain est que notre faillite en tant que « aiglons du nid de Pierre » (2) est indiscutable en ce moment. Au fait, le 19 février est le terme de la période petroviennne de l'histoire russe et nous sommes depuis longtemps entrés en plein inconnu.

(1) De l'année 1861, jour de l'affranchissement des serfs.

(2) C'est-à-dire Pétersbourg, fondée par Pierre le Grand, fondation qui a inauguré une nouvelle période de l'histoire russe.

III

COMME QUOI NOUS SOMMES TOUS D'EXCELLENTES GENS (1)

Le premier numéro du *Journal d'un écrivain* fut accueilli avec bienveillance ; presque personne ne me gronda, dans la presse bien entendu ; pour le reste, je l'ignore. Si même quelque expression de mauvaise humeur se manifesta dans les journaux, elle passa inaperçue. La *Gazette de Pétersbourg* s'empressa de rappeler à son public que je n'aimais pas les enfants, les adolescents et les jeunes gens, et, dans le rez-de-chaussée du même numéro, elle reproduisit quand même un conte entier de mon *Journal* : « Un gamin à l'arbre de Noël du Christ », qui témoigne, tout au moins, que je ne hais pas les enfants.

Au reste, tout cela n'a pas grande impor-

(1) Février 1876. Après avoir commencé à rédiger, en 1873, son « *Journal d'un écrivain* » dans la revue *Grajdanine* (dirigée par lui en commun avec le prince Mestchersky), Dostoïevsky édita, à partir de janvier 1876, sa propre revue, entièrement composée de ses écrits et portant le titre de *Journal d'un écrivain*.

tance ; la seule question est de savoir : est-ce bien ou mal d'avoir satisfait tout le monde ? Est-ce bon ou mauvais signe ? N'est-ce pas plutôt un mauvais ? Mais, soit. Il vaut mieux que ce soit un bon signe et non pas un mauvais, et je m'y tiens.

Voyons, en effet : nous sommes bien tous d'excellentes gens, n'est-ce pas ? Sauf les mauvaises, naturellement. Mais on me permettra de faire remarquer en passant : il est fort possible que nous n'ayons pas parmi nous de mauvaises gens, mais seulement des propres à rien. Nous n'avons pas encore suffisamment progressé pour posséder de mauvaises gens. Ne riez pas, mais songez : manquant de mauvaises gens (tout en ayant en abondance toutes sortes de propres à rien), nous étions tout disposés à faire grand cas de petits mauvais hommes que nos auteurs créaient dans les romans, en les empruntant, d'ailleurs, à la littérature étrangère pour la plupart. Non seulement nous les apprécions, cherchions à les imiter servilement en fait, mais nous le faisons encore avec grand zèle. Souvenez-vous-en : y en avait-il chez nous des Petchorine (1) qui ont, en effet, commis pas mal de vilénies après avoir lu le *Héros de notre temps* ! Le prototype de ces petits mau-

(1) Principal personnage du roman de LERMONTOV, *Un héros de notre temps*.

vais hommes était chez nous Sylvio, le héros de la nouvelle *Un coup de feu*, emprunté par le débonnaire et magnifique Pouschkine à Byron. D'ailleurs, Petchorine lui-même a tué Grouschnitsky, uniquement parce qu'il n'impressionnait pas suffisamment par son uniforme le beau sexe au bal. Si donc nous apprécions et respectons jadis ces méchants petits bonshommes, c'était uniquement parce qu'ils nous apparaissaient comme des hommes de haine *solide*, contrairement à nous, les Russes, qui, comme on sait, ne savons pas bien haïr, trait que nous avons toujours méprisé en nous.

Les Russes ne savent pas haïr longuement et profondément ; non seulement ils ne savent pas haïr leurs semblables, mais même haïr le vice, l'obscurantisme, le despotisme, en un mot, toutes choses « rétrogrades ». Nous sommes vite prêts à nous réconcilier, à la première occasion, n'est-ce pas ? En effet, pourquoi nous haïrions-nous ? Pour nos mauvaises actions ? C'est un thème fort glissant, fort délicat et fertile en arrêts injustes ; en un mot, c'est une arme à double tranchant. Reste la haine suscitée par la différence de convictions ; mais c'est ici que je crois le moins au sérieux de nos haines.

Il y avait, par exemple, chez nous, jadis, des Slavophiles et des Occidentaux qui bataillaient fort entre eux. Mais à cette heure,

après l'abolition du servage, la période des grandes réformes de Pierre I^{er} est terminée et nous sommes en présence du « sauve qui peut » général. Et voici que les slavophiles et les Occidentaux se rencontrent dans la même idée de tout attendre du peuple qui s'est levé, qui est en marche et qui seul dira chez nous la parole décisive. Il semblerait que les slavophiles et les Occidentaux devraient se concilier en cette idée ; c'est le contraire qui se produit.

Les slavophiles ont foi dans le peuple parce qu'ils admettent chez lui l'existence de principes bien à lui ; les Occidentaux consentent à avoir foi dans le peuple sous la condition expresse qu'il ne possédât pas ses propres principes. Alors la bataille continue. Mais, vous pouvez me croire ou non, je ne prends nullement au sérieux cette bataille : le coup de poing n'empêche pas l'amour ; pourquoi, en effet, ceux qui se battent ne s'aimeraient-ils pas en même temps ? Au contraire, cela arrive même bien souvent chez nous, quand des gens particulièrement excellents se battent.

Nous nous battons principalement parce que le temps est arrivé où il ne s'agit plus de théorie, mais de pratique. Tant de choses sollicitent à la fois notre activité pratique et exigent toutes une solution immédiate ! Mais, étant donnée notre déshabitude deux

fois séculaires de l'esprit d'entreprise (1), il était naturel, n'est-ce pas? de nous prendre tous aux cheveux, au point que plus quelqu'un se sentait incapable, plus il faisait marcher ses poings. Qu'y a-t-il de répréhensible, je vous le demande? C'est simplement touchant, et rien de plus.

Voyez les enfants : ils se battent au moment précis quand ils sont encore incapables d'exprimer leurs pensées ; eh bien ! nous de même. Et il n'y a pas de quoi désespérer ; au contraire, cela prouve notre fraîcheur et notre primitivité, pour ainsi dire. Certes, dans notre presse, par exemple, par suite de manque d'idées, on se jette à la tête toutes les variétés de jurons en même temps ; c'est là un procédé impossible et qu'on remarque chez les peuplades primitives seulement ; mais, ma parole, même dans ce cas, il y a quelque chose de touchant : de l'inexpérience, de la malhabileté enfantine d'injurier d'une façon adroite. Je ne le dis nullement pour rire, en guise de raillerie ; il règne partout chez nous une attente honnête du bien, le désir de s'employer à la cause commune, au bonheur commun, penchant des plus naïfs, tout de foi, et qui n'a rien de l'esprit de caste ; même si cet esprit se manifeste parfois, il est méprisé de tous.

(1) L'auteur fait allusion à la période de l'histoire russe naugurée par les réformes de Pierre le Grand.

Il semblerait donc que cela nous suffirait amplement. Quel besoin aurions-nous encore d'une « haine solide » ? L'honnêteté, la sincérité de notre société, non seulement ne souffre aucun doute, mais saute aux yeux. Regardez et vous apercevrez d'abord la foi en l'idéal ; quant aux biens terrestres, ils ne viennent qu'après. Oh ! certes, la mauvaise petite gent sait brasser ses affaires et même mieux que jamais ; mais, en revanche, elle n'a jamais chez nous une action sur l'opinion publique ; au contraire, même montée au faite des honneurs, cette gent fut plus d'une fois tenue de se mettre au ton des hommes d'idéal, des jeunes, pauvres et, par suite, ridicules à ses yeux.

A cet égard, notre société ressemble à notre peuple qui ajoute plus de prix, lui aussi, à sa foi, à son idéal qu'à ses intérêts quotidiens, et là est précisément son point de lien avec le peuple. Si nous perdions cet idéalisme, nous ne saurions l'acheter de nul argent. Notre peuple, tout en croupissant dans la débauche, aujourd'hui même plus que jamais, avait toujours reconnu les bienfaits de l'autorité et jamais aucun homme du peuple, si bas qu'il soit tombé, ne disait : « Fais comme je le fais » ; au contraire, il était toujours conscient de sa mauvaise action et de l'existence d'une œuvre plus noble que la sienne. Car le peuple garde son idéal, et c'est l'essentiel ; les conditions changeront, la

situation s'améliorera et la corruption disparaîtra, tandis que les nobles principes demeureront en lui et plus sanctifiés que jamais.

Nos jeunes gens d'aujourd'hui, qui sont jugés si contradictoirement, adorent bien souvent un paradoxe évident et lui sacrifient tout au monde, leur vie même, uniquement parce qu'ils considèrent leur paradoxe comme une vérité. Ce n'est que le manque de culture. La lumière apparaîtra, et de nouvelles idées surgiront d'elles-mêmes, les paradoxes disparaîtront, mais ce qui demeurera chez eux, c'est la pureté du cœur, la soif du sacrifice et d'exploits qui en émane, et tout est là.

Autre chose, naturellement, est de savoir en quoi nous voyons le bien commun. Il faut avouer qu'en ce sens, nous sommes loin d'être d'accord, et cela au point que notre société moderne ressemble, sous ce rapport, au maréchal de Mac-Mahon. Pendant l'une de ses tournées à travers la province française, l'honorable maréchal déclara, dans une réponse à un maire : « Les Français sont si amateurs de discours solennels que, à son avis, toute la politique réside dans ces seuls mots : « L'amour de la patrie. » Cette opinion fut exprimée au moment où toute la France était dans l'attente de ce qu'il allait dire. Cette opinion est louable, certes, mais étonnamment vague, car le même maire aurait pu

répondre à Son Excellence qu'il est des amours qui peuvent noyer la patrie. Mais le maire ne répliqua rien, sans doute de crainte d'entendre : « J'y suis, j'y reste ! » Phrase que l'honorable maréchal n'a jamais dépassée. N'importe ! Il est tout de même à l'image de notre société : tous nous nous unissons dans l'amour, sinon de la patrie, du moins de la cause commune (le mot ne signifie rien) ; mais en quoi voyons-nous les moyens de servir la cause commune, et même, en quoi voyons-nous la cause commune ? Nous sommes, à cet égard, aussi peu fixés que le maréchal de Mac-Mahon. Aussi, bien que j'aie donné satisfaction à la plupart des gens, ce que j'apprécie, je pressens quand même de grands malentendus dans la suite ; vous conviendrez, en effet, que, si conciliant que je sois, il me sera difficile de l'être toujours et avec tout le monde.

IV

DE L'AMOUR POUR LE PEUPLE. NÉCESSITÉ D'UN CONTRAT AVEC LE PEUPLE

Voici que, par exemple, j'ai écrit, dans le numéro de janvier de mon *Journal*, que notre peuple est grossier et illettré, qu'il erre dans les ténèbres et s'adonne à la débauche : « un barbare attendant la lumière. » Et voici que je viens de lire, dans le recueil *Aide fraternelle*, édité par le Comité slave, au profit des combattants pour la liberté des Slaves, l'article du cher et regretté Constantin Axakov (1), que le peuple russe est depuis longtemps cultivé et même « instruit ». Croyez-vous que j'aie ressenti de la confusion devant mon désaccord avec l'opinion de Constantin Axakov ? En aucune façon ; je partage entièrement cette opinion et je m'y associe en toute sympathie, chaudement, depuis longtemps.

Comment puis-je concilier une pareille contradiction ? Eh bien, le fond est précisément dans ce fait que cette conciliation

(1) Écrivain bien connu et un des chefs des slavophiles.

est des plus faciles à mon sens, tandis que selon les autres les deux thèses sont absolument inconciliables, à ma grande surprise. C'est qu'il faut distinguer, chez l'homme du peuple russe, sa beauté intérieure de sa barbarie empruntée au dehors. Par les circonstances de presque toute l'histoire du peuple russe, celui-ci est à tel point perverti, induit en tant de tentations et si constamment éprouvé, qu'il est surprenant de le voir garder non seulement son aspect de bonté, mais encore sa beauté. Oui, il garde aussi sa beauté.

Quiconque est un véritable ami de l'humanité, qui sent, ne fût-ce qu'une fois, battre son cœur à la souffrance du peuple, comprendra et excusera toute la boue apportée du dehors et couvrant notre peuple, et il saura découvrir des diamants dans cette boue. Encore un coup, jugez le peuple russe, non d'après les infamies qu'il commet trop souvent, mais d'après le saint idéal auquel il aspire sans cesse, jusque dans son abjection.

Au reste, tous ne sont pas des misérables ; il y en a qui sont des saints, à la lettre ; ils rayonnent eux-mêmes et éclairent notre voie. Je suis aveuglément persuadé qu'il n'y a pas dans le peuple russe de canaille, si crapuleuse qu'elle soit, qui ne sache qu'elle est crapuleuse et vile. Chez les autres peuples il arrive, par contre, que la canaille commet

une infamie et s'en fait gloire, l'élève en principe, affirmant que c'est là précisément « l'ordre » et la civilisation, et le malheureux finit par le croire lui-même, sincèrement, voire honnêtement.

Il faut juger notre peuple, non par ce qu'il est, mais parce qu'il voudrait être. Car ses idéaux sont fermes, marqués de sainteté, et ce sont ces idéaux qui l'ont sauvé durant des siècles de souffrances ; ils se sont fondus avec son âme depuis une éternité et l'ont gratifiée à jamais de sincérité, d'honnêteté et de largeur d'esprit. Et si, malgré tout, il croupit dans la boue, le Russe en est lui-même désespéré le plus et il est persuadé que ces sédiments de limon ne sont apportés que temporairement, que les ténèbres vont se dissiper et que la lumière va apparaître inmanquablement un jour ou l'autre.

Je ne rappellerai pas ces idéaux historiques, incarnés en les Serge, les Théodore Petchersky, en Tikhon Zadonsky (1). Et à ce propos je demanderai : y en a-t-il beaucoup parmi nous qui connaissent Zadonsky ? Pourquoi ne le connaît-on pas et s'est-on donné le mot de ne pas le lire ? Le temps nous manque ? Croyez bien, messieurs, que, à votre grand étonnement, vous y auriez appris de bien belles choses.

(1) Saints de l'Église orthodoxe.

Mais je préfère me tourner vers notre littérature. Tout ce qu'il y a de vraiment beau est emprunté au peuple, en commençant par le type doux et débonnaire de Belkine, création de Pouschkine. Tout, d'ailleurs, nous vient de Pouschkine. Le fait qu'il a puisé son inspiration chez le peuple dès son jeune âge est si inouï, si merveilleux, présente pour son temps une telle nouveauté, qu'on pourrait l'expliquer, sinon par un effet miraculeux, du moins par l'ampleur extraordinaire de son génie que nous n'avons pas encore pu apprécier jusqu'ici, soit dit en passant. Il serait trop long d'énumérer les types littéraires révélés de notre temps ; mais rappelez-vous Oblomov, rappelez-vous *la Nichée de gentilshommes* de Tourguéniéff (1). Il ne s'agit certes pas du peuple, dans ces romans ; mais tout ce qu'il y a de typique dans ces personnages de Gontcharov et de Tourguéniéff, c'est-à-dire de beau et de permanent, vient de ce qu'ils étaient en contact avec le peuple ; ce contact leur a donné une force extraordinaire. Ils ont emprunté au peuple sa pureté, sa bonhomie, sa douceur, sa largeur d'esprit, par opposition à tout ce qu'il y a chez lui de faux, de corrompu et de servilement emprunté.

(1) *Oblomov* est le principal personnage du roman de Gontcharov portant le même titre.

Ne soyez pas surpris de me voir parler soudainement de la littérature russe ; notre littérature a précisément le mérite de s'être inclinée devant la vérité du peuple, d'avoir reconnu l'idéal du peuple pour supérieur. Au reste, elle était forcée de le prendre pour exemple. Il y avait, à vrai dire, de l'obéissance au sentiment artistique plus que de la bonne volonté expresse. Mais assez parler de littérature ; je n'y ai d'ailleurs touché qu'en raison de son rôle d'interprète de l'idéal populaire.

La façon de comprendre le peuple est aujourd'hui à l'ordre du jour, parce que c'est une question dont dépend tout notre avenir. Et cependant, le peuple continue à demeurer une énigme pour nous tous. Nous tous, ses observateurs, nous l'étudions en théorie, et il semble bien que nul parmi nous ne l'aime tel qu'il est en réalité, mais tel que chacun de nous se le représente. C'est au point que s'il apparaissait à chacun de nous autrement que nous ne nous le représentons, nous nous détournerions de lui sans pitié, malgré tout l'amour que nous professons pour lui. Je parle de tous, sans en excepté les slavophiles ; peut-être même ceux-ci seraient-ils les plus fortement désillusionnés. Quant à moi, je ne célerai pas mes convictions et définirai exactement la tendance que suivra mon *Journal*, afin que chacun sache d'avance s'il

peut ou non me tendre sa main littéraire.

Voici ce que je pense : il est douteux que nous soyons si beaux et si bons pour nous poser en modèles au peuple et exiger de lui de se modeler sur nous. Ne vous étonnez pas de la position de la question sous cet angle absurde. Mais jamais cette question ne fut posée chez nous autrement : « Qui est meilleur : nous ou le peuple? — Est-ce le peuple qui doit nous suivre, ou est-ce nous qui devons suivre le peuple? » Voilà ce que tout le monde formule aujourd'hui, ceux, s'entend, qui ont quelque pensée dans la tête et quelque souci de la cause commune dans le cœur. C'est pourquoi je répons très sincèrement : c'est nous qui devons nous incliner devant le peuple et attendre de lui pensées et images ; c'est nous qui devons nous incliner devant la vérité populaire, la reconnaître pour la vérité, même alors, fait horrible, qu'elle se manifeste en partie par la *Tchetia-Mineïa* (1). Bref, nous devons nous incliner comme des enfants prodiges qui avaient abandonné la maison paternelle durant deux cents ans, mais qui sont revenus Russes quand même, ce en quoi est notre grand mérite (2).

(1) Martyrologe des Saints, rédigé en langue slavonne, servant de lecture de piété aux gens du peuple.

(2) Se rapporter aux remarques précédentes : l'auteur fait toujours allusion à la période écoulée depuis les réformes de Pierre le Grand.

Mais nous devons nous incliner sous cette condition absolue : le peuple devra à son tour nous emprunter bien des choses que nous avons apportées avec nous. Nous ne pouvons, en effet, nous annihiler complètement devant lui ; ce qui est acquis par nous doit demeurer à nous, et nous ne l'abandonnerons pour rien au monde, même si nous devons sacrifier le bonheur de nous unir au peuple. Sinon, que nous courions à notre perte chacun de notre côté !

Mais ce cas contraire ne se produira jamais, et je suis fermement convaincu que *ce quelque chose* que nous apportons avec nous existe en réalité ; ce n'est point un mirage, mais possède une forme et un poids. Il n'empêche que bien des énigmes se dressent devant nous, au point que l'attente de la solution nous fait peur. On prévoit, par exemple, que la civilisation pervertira le peuple. On croit que ce progrès amènera avec lui non seulement la lumière, mais encore tant de fausseté, tant d'inquiétudes et de mauvais usages que ce n'est qu'après plusieurs générations, peut-être après une nouvelle période de deux cents ans, que la bonne semence pourra lever ; mais en attendant, des choses terribles nous sont réservées, à nous-mêmes et à nos enfants. Sera-ce vraiment ainsi, messieurs ? Notre peuple devra-t-il traverser une nouvelle phase de corruption et de mensonges,

comme nous l'avons éprouvé pendant notre phase d'initiation à la civilisation? (Je pense que nul ne contredirait que nous ayons commencé notre civilisation directement par la perversion.) Je voudrais qu'on me fasse entendre à ce sujet une parole consolante. Je suis fort porté à croire que notre peuple est une telle immensité, que tous les nouveaux courants troubles, s'il s'en produit, s'y aboliront d'eux-mêmes. A cette œuvre, je demande à travailler avec vous ; travaillons ensemble, afin que chacun de nos actes les plus infimes concoure à cette cause de relèvement.

Certes, nous sommes encore peu habiles, nous sommes seulement capables « d'aimer la patrie », nous serons fort en désaccord sur les moyens et nous nous disputerons bien des fois ; mais puisqu'il est décidé que nous sommes tous d'excellentes gens, il faudra bien que nos efforts finissent par aboutir. Telle est ma foi. Je répète : il s'agit de notre déshabitude deux fois séculaire de tout effort personnel et de rien de plus. C'est par notre déshabitude, par notre incompréhension totale des uns des autres, que nous avons achevé notre « période de culture ». Je ne parle, naturellement, que de ceux qui sont sérieux et sincères : eux seulement ne se comprennent pas ; les spéculateurs, ceux-là, se comprennent parfaitement et se sont toujours compris...

V

LE MOUJIK MAREY

Mais toutes ces professions de foi doivent bien ennuyer le lecteur, je présume ; aussi préfère-je raconter une anecdote, qui n'est du reste point une anecdote, mais une lointaine réminiscence, que je voudrais beaucoup raconter précisément ici et en ce moment, pour terminer notre traité sur la valeur du peuple.

J'avais alors neuf ans seulement... Pardon, je préfère commencer par le moment où j'avais vingt ans (1).

C'était le deuxième jour de Pâques. L'air était chaud, le ciel bleu, le soleil haut et radieux, mais dans mon âme il faisait sombre. J'errais derrière la caserne (2). Je regardais, en les comptant, les barrières qui fermaient

(1) Le récit qui suit a été pour la première fois traduit par nous, avec d'autres récits de Dostoïevsky, et publié en 1888 (chez Plon-Nourrit et C^e) dans un recueil intitulé *la Femme d'un autre*. Ce volume est aujourd'hui épuisé. Les deux chapitres qui précèdent sont demeurés inédits jusqu'ici.

(2) Au baignoir de Sibérie.

le préau. Depuis deux jours la prison était en fête, les forçats ne travaillaient pas. La plupart d'entre eux étaient ivres. Les chambres retentissaient d'injures, de querelles et de chansons ordurières. On jouait aux cartes sur les lits de planches. Plusieurs hommes, battus jusqu'à la mort par leurs propres camarades pour avoir fait trop de tumulte, gisaient sur leurs lits. On les avait recouverts de leurs manteaux en attendant qu'ils reprissent connaissance. Plusieurs fois déjà les couteaux avaient été tirés.

Et cela durait depuis deux jours ! J'en étais malade. D'ailleurs, je n'ai jamais pu voir sans dégoût une foule ivre, surtout dans un tel lieu !

Pendant ces deux jours, l'autorité n'avait pas paru à la prison ; les perquisitions avaient été interrompues, on n'examinait plus si des bouteilles de vodka n'étaient pas cachées sous les lits. Nos chefs comprenaient qu'il faut laisser « s'amuser » au moins une fois par an, même des forçats, que c'est le seul moyen d'éviter de pires excès.

Mais moi, la colère me prenait...

Je rencontrai le Polonais M...sky, un prisonnier politique. Il me jeta un regard désespéré ; ses yeux luisaient ; ses lèvres frémissaient.

« Je hais ces brigands ! » me dit-il à demi-voix en serrant les dents ; et il passa.

Je ne sais pourquoi je rentrai aussitôt à la caserne, quoique je m'en fusse échappé comme un fou un quart d'heure auparavant, quand six hommes, six forts moujiks, s'étaient jetés tous à la fois sur un Tatare nommé Gazine pour le maintenir et le frapper. Ils l'avaient battu comme plâtre ; de tels coups pourraient tuer un chameau. Mais le Tatare était un hercule, et on le frappait sans crainte. En rentrant, je l'aperçus dans un coin, étendu sur son lit, presque mort.

On l'avait couvert d'un touloupe (1), et les forçats, en passant auprès de lui, faisaient silence et évitaient de le toucher. On était pourtant sûr que le lendemain matin il reviendrait à lui, « mais de tels coups, qui sait ? Un homme peut en mourir !... »

Je me faufilai à ma place, en face d'une fenêtre grillagée ; je m'étendis sur le dos, mis mes mains sous ma tête et fermai les yeux. J'aimais cette position ; un homme qui semble dormir est généralement respecté, et l'on peut ainsi rêver et méditer.

Mais je n'étais pas tranquille. Mon cœur battait à coups précipités et j'avais encore dans les oreilles le mot de M...sky : « Je hais ces brigands ! »

D'ailleurs, pourquoi décrirais-je mes impressions ? Maintenant encore, j'en rêve par-

(1) Manteau en peau de mouton.

fois, et je n'ai pas de plus terribles cauchemars. Peut-être aura-t-on observé que, jusqu'à ce jour, je n'ai presque jamais parlé de ma vie au baignoir. Il y a dix ans (1) que j'ai écrit *la Maison des morts*, sous le nom d'un personnage fictif : un condamné qui a tué sa femme. Et j'ajouterai à ce sujet que bien des personnes pensent et affirment encore que j'ai été exilé pour avoir assassiné ma femme.

Peu à peu, pourtant, je me calmai, et insensiblement je plongeai dans mes souvenirs. Pendant mes quatre ans de baignoir, je n'ai cessé de songer à tout mon passé, et il me semble que j'y ai revécu, par le souvenir, toute ma vie morte. Les souvenirs se dressaient d'eux-mêmes devant moi. Je les évoquai rarement par un effort de volonté. Cela commençait d'un point quelconque, d'un *petit trait* à peine perceptible, et peu à peu cela prenait les proportions d'un grand tableau, et l'impression se fortifiait et se complétait. Et moi-même je m'y intéressais, ajoutant de nouveaux traits à des événements depuis longtemps accomplis, les corrigeant et les arrangeant sans cesse. C'était mon seul plaisir.

Cette fois-ci, ce fut un insignifiant incident de ma première enfance qui me revint à la mémoire, du temps lointain où j'avais

(1) Dostoïevsky écrivait ceci en 1876.

neuf ans. Je croyais bien l'avoir oublié. Mais à cette époque, c'étaient surtout les souvenirs de ma première enfance que j'aimais à me rappeler.

Notre village, un mois d'août. Un jour sec et clair, un peu froid ; du vent. L'été touchait à sa fin, et nous devions bientôt partir pour Moscou ; il allait bientôt falloir, durant tout un hiver, s'ennuyer à étudier le français.

Que je regrettais de quitter la campagne !

Je m'en rendis derrière la grange, je descendis dans le fossé et je montai au *Losk*. (On appelait ainsi chez nous une épaisse futaie située de l'autre côté du fossé, jusqu'à la lisière d'un petit bois.)

Et voilà que j'entre au plus épais des arbustes, et j'entends à quelque distance de là, à une trentaine de pas peut-être, dans le champ, un moujik qui laboure la terre.

Je sais qu'il laboure sur le penchant d'une colline et que le cheval doit avoir bien de la peine. De temps en temps, j'entends le cri : Hue ! Hue ! Je connais presque tous nos moujiks, mais je ne sais pas lequel laboure en ce moment, et, d'ailleurs, ça m'est égal. Je suis absorbé par mon occupation ; moi aussi, je travaille !

Je me taille une cravache en bois de noyer pour battre les grenouilles. Les baguettes de noyer sont si jolies et si flexibles ! C'est

bien autre chose que les baguettes de pin ! Les scarabées et les hannetons m'intéressent aussi : j'en fais collection et j'en ai de « très bien habillés ». J'aime aussi les petits lézards, si vifs, d'un si beau rouge jaunâtre, avec de petites taches. Mais j'ai peur des petits serpents. Heureusement que les serpents sont plus rares que les lézards. Il y a peu de champignons dans la futaie ; c'est sous les pins qu'ils foisonnent. Aussi, je vais y aller... Je n'aime rien tant au monde que la forêt avec ses champignons, ses fruits sauvages, ses scarabées, ses petits oiseaux, ses écureuils et cette douce odeur mouillée des feuilles pourries !

Encore à cette heure où j'écris, je sens cette odeur de notre pin de la campagne. Ces impressions durent toute la vie.

Tout à coup, au milieu du plus profond silence, j'entends distinctement et clairement ce cri :

« Au loup ! Au loup ! »

Je pousse un cri de terreur ; hors de moi, épouvanté, et, toujours criant, je cours droit vers le moujik en train de labourer.

C'était notre moujik Marey. Ce nom existe-t-il ? Du moins tout le monde l'appelait ainsi ; un moujik d'une cinquantaine d'années, fort, haut de taille, avec beaucoup de poils blancs dans sa grande barbe d'un blond sombre. Je le connaissais bien, mais

jusqu'alors, il ne m'était guère arrivé de lui parler.

Il arrêta son petit cheval en m'entendant crier. Je fus bientôt auprès de lui et m'accrochai d'une main à sa manche et de l'autre à la charrue. Il remarqua ma terreur.

— Le loup ! m'écriai-je tout suffoquant.

Il leva vivement la tête et regarda instinctivement autour de lui, me croyant réellement poursuivi.

— Où donc ?

— On a crié... Quelqu'un vient de crier : Au loup ! balbutiai-je.

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu ? Quel loup ? Tu t'es trompé ! Oh ! mais... Quel loup peut-il y avoir ici ? dit-il en adoucissant sa voix pour me rassurer.

Mais je tremblais toujours et m'accrochais plus fortement à son cafetan. Je devais être très pâle. Il me regardait avec sollicitude et paraissait inquiet de me voir dans cet état.

— Ah ! comme il a peur ! Ah ! aïe ! dit-il en hochant la tête. Allons, mon enfant ! Allons, petit !

Il me caressa la joue.

— Calme-toi donc ! Le Christ ne t'abandonne pas. Fais le signe de la Croix.

Mais je ne pouvais faire le signe de la Croix. Les coins de mes lèvres tremblaient, et c'était ce qui paraissait l'intriguer le plus.

Il étendit doucement son doigt épais tout

terreux, avec un ongle tout noir, et toucha légèrement mes lèvres.

— Vois-tu!... Ah! aïe!

Il eut un long sourire presque maternel.

— Mon Dieu! Mais qu'est-ce que c'est? Vois-tu!

Je compris enfin qu'il n'y avait pas de loup, et que le cri que j'avais entendu était une illusion de l'ouïe. (J'avais déjà plus d'une fois entendue des cris analogues. Plus tard, ces hallucinations passèrent avec l'enfance.)

— Eh bien! Je m'en vais, dis-je, en le regardant avec un air interrogatif et timide.

— Oui, va. Je te regarderai partir. Je ne te laisserai pas prendre par le loup, ajouta-t-il avec son étrange sourire maternel. Que le Christ soit avec toi! Va.

Il fit un signe de la Croix sur moi et se signa lui-même.

Je partis, en me retournant tous les dix pas, et tant que je marchai, Marey resta immobile auprès de son cheval, me regardant comme il l'avait dit et me faisant signe de la tête quand je me retournais.

J'avais un peu honte de ma peur, je l'avoue. Pourtant, elle n'était pas tout à fait passée. Elle ne cessa complètement qu'au moment où j'atteignis l'autre versant du fossé, tout près du premier bâtiment. Là, notre chien

de garde Voltchok (1) vint en courant vers moi. Avec Voltchok, j'étais tout à fait rassuré. Alors, je me retournai pour la dernière fois vers Marey. Je ne pouvais plus distinguer son visage, mais je devinais qu'il continuait à me sourire tendrement tout en hochant la tête. Je lui fis un signe de la main, il me répondit de même et fouetta son cheval.

J'entendis encore dans le lointain : Hue ! hue ! et le petit cheval se remit à tirer la charrue...

D'où m'était venu ce souvenir ? Qui le sait ? Les détails avaient une étonnante précision. Je me dressai sur mon lit de planches, et je me rappelle avoir longtemps gardé sur mon visage le sourire des doux souvenirs. Et un moment encore, je voulus poursuivre cette trace laissée dans ma mémoire par cette heure de mon enfance.

En quittant Marey, je me gardai bien de raconter à personne mon « aventure ». Et quelle aventure ! D'ailleurs, j'oubliai bientôt Marey. Souvent par la suite, je le rencontrai, mais sans essayer de lui parler ni du loup, ni de rien du tout...

Et tout à coup, maintenant, vingt ans après, en Sibérie, je me rappelai cette rencontre avec une singulière netteté, jusqu'au dernier trait.

(1) Petit loup.

C'est, sans doute, qu'elle s'était gravée d'elle-même dans mon âme, et si je me la suis rappelée à cette heure, c'est qu'il le fallait à cette heure... Et je revoyais ce sourire tendre et maternel d'un pauvre moujik serf, ses signes de croix, son hochement de tête, son « comme il a eu peur, le petit » ! Et surtout ce doigt épais, terreux, dont il avait avec une timide tendresse et si doucement touché mes lèvres tremblantes ! Certes, tout le monde est disposé à rassurer un enfant. Mais là, dans cette rencontre isolée, il était arrivé quelque chose de bien différent. J'aurais été son propre fils, qu'il n'aurait pu me regarder d'un air meilleur et plus affectueux. Et qui l'y obligeait ? Il était notre serf, et moi, — tout de même, — j'étais son petit maître. Personne ne pouvait savoir combien il avait été bon pour moi ! Il n'y avait pas là de quoi le récompenser. Peut-être aimait-il les petits enfants : c'est possible. En tout cas, la rencontre était isolée, dans un champ vide, et Dieu seul a pu voir d'en haut de quel profond sentiment de tendresse humaine, de quelle fine et presque féminine tendresse était rempli le cœur d'un moujik russe asservi, grossier et sauvage, et qui ne prévoyait pas alors qu'il serait bientôt libéré. Dites, n'est-ce pas à cela que Constantin Axakov a fait allusion en parlant de la haute culture de notre peuple ?

En me levant de mon lit de planches, je jetai un coup d'œil autour de moi, et je sentis tout à coup que je pouvais maintenant regarder ces malheureux tout autrement que je l'avais fait quelques minutes auparavant ; par une sorte de miracle, la haine et la colère avaient complètement disparu de mon cœur. Je fis quelques pas en examinant les visages que je rencontrai. Celui-ci, pensai-je, ce moujik tout rasé, ce paria ivre qui gueule sa chanson d'une voix enrouée, peut-être est-ce Marey ! Et si je pouvais fouiller dans son cœur...

Dans la soirée, je rencontrai encore M...sky et je le plaignis.

Il n'avait aucun Marey dans ses souvenirs, et sa pensée était toute naturelle : « Je hais ces brigands ! »

Et puis, ces Polonais avaient souffert bien plus que nous.

VI

POUSCHKINE

Poète éminemment Russe et universel.

Pendant les fêtes de l'inauguration du monument de Pouschkine à Moscou, Dostoïevsky a prononcé, en juin 1880, un discours qui fut unanimement qualifié de grand événement dans les annales russes. Ce fut, en effet, plus qu'un panégyrique littéraire; l'orateur y définissait le génie russe dans son essence et le caractère du grand poète qui l'incarnait, selon l'orateur, au plus haut degré. En parlant du rôle joué par Pouschkine, Dostoïevsky était amené à parler du rôle qui est échu au peuple russe dans la société des autres peuples, et ce qu'il en dit demeure aussi significatif, sinon davantage, aujourd'hui.

Ce discours trouverait donc sa place dans le présent recueil, s'il ne l'avait déjà prise dans le volume du Journal d'un Écrivain dont la traduction a été publiée chez E. Fasquelle, il y a une vingtaine d'années. En revanche, d'autres pages du Journal, où Dos-

toïevsky répond aux critiques de son discours, sont demeurées inédites, bien qu'étant d'intérêt aussi certain. Nous en reproduisons par suite celles qui sont essentielles pour notre recueil, en les faisant précéder de notre traduction de quelques extraits de la préface du discours et du discours même, pour la clarté de ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas le texte déjà paru.

E. H.-K.

Extraits de la préface du discours (1).

Dostoïevsky marque dans la préface de son discours la portée de l'œuvre de Pouschkin pour la Russie : le poète a été le premier à découvrir le mal dont souffrent les intellectuels russes déracinés et qui se sont élevés au-dessus du peuple. Il a été de même le premier à décrire les types nobles enfantés par la terre natale, tels, par exemple, Tatiana, l'héroïne d'*Eugène Onéguine*, ou le moine et les autres personnages de *Boris Godounov*, ceux de *la Fille du capitaine*, etc. Enfin voici le troisième point du mérite de Pouschkine :

« Le troisième point sur lequel je voulais

(1) *Le Journal d'un Écrivain* d'août 1880.

attirer l'attention est cette faculté particulière du génie de Pouschkine qui ne se rencontre chez nul autre que lui : la faculté de s'imprégner du génie des autres nations. J'ai dit, dans mon discours, que l'Europe possède les plus grands génies universels : les Shakespeare, les Cervantès, les Schiller, mais qu'aucun d'eux n'a cette faculté comme nous la voyons chez Pouschkine, et c'est en cela surtout qu'il se distingue de tous les autres. »

Dostoïevsky poursuit plus loin :

« J'insiste dans mon discours que mon intention n'est nullement de placer le peuple russe au même niveau que les peuples de l'Occident, dans le domaine économique ou scientifique. Je dis simplement que l'âme russe, que le génie russe est peut-être le mieux capable de contenir en lui l'idée de l'union universelle, de l'amour fraternel, du pardon à l'ennemi et sachant concilier les contradictions qui se manifestent ailleurs. Ce n'est point là une qualité d'ordre économique, mais seulement d'ordre *moral*; et qui peut nier qu'elle soit propre au peuple russe? Qui peut dire que le peuple russe n'est qu'une masse inerte, vouée à servir *économiquement* au bien-être et au développement de nos intellectuels de formation européenne, masse dont on ne peut espérer aucune action profitable pour elle-même? »

Extraits du discours sur Pouschkine.

Parlant du poème de Pouschkine, *les Tsiganes*, et de son héros, Alleko, homme cultivé qui s'est réfugié parmi les nomades pour y chercher le bonheur qu'il n'a pas trouvé dans son milieu, Dostoïevsky juge ce poème comme génial parce que le « maudit problème » y est résolu selon la foi et la vérité populaires :

« Maîtrise-toi, homme orgueilleux, et brise avant tout ton orgueil ! Maîtrise-toi, homme oisif, et peine d'abord sur ta terre natale ! » Voilà la solution qui répond à la conscience et à la raison populaire. « Ce n'est pas en dehors de toi qu'est la vérité, elle est en toi-même ; trouve-la en toi, maîtrise-toi, et tu apercevras la vérité... Si tu triomphes de toi, tu deviendras plus libre que jamais, comme tu n'aurais même pu te l'imaginer. Alors tu commenceras la grande œuvre de libération et tu apercevras le bonheur, et tu comprendras enfin ton peuple, sa sainte vérité. »

Rappelant ensuite les réformes de Pierre le Grand et quel accueil leur a été fait par le peuple russe, Dostoïevsky termine ainsi son discours :

« Nous avons bien couru vers l'union universelle ! Ce n'est pas avec « hostilité »,

comme cela a dû se produire, semble-t-il, mais avec amitié, avec un plein amour que nous avons accueilli dans notre âme le génie des nations étrangères, de leur ensemble, sans faire de distinctions de races, sachant par instinct concilier leurs contradictions, excuser les différences, et par là nous avons manifesté notre penchant vers l'union avec toutes les familles de la grande race aryenne.

« Oui, la mission de l'homme russe est incontestablement européenne et mondiale. Être et devenir un vrai Russe signifie peut-être, en dernière analyse, être et devenir le frère de tous les hommes, un *omnihomme*, si vous voulez. Toutes ces écoles slavophiles ou occidentales ne sont au fond qu'un grand malentendu, bien qu'il fût nécessaire historiquement. Pour le vrai Russe, les destinées de l'Europe et de toute la grande race aryenne sont aussi précieuses que celles de la Russie même, car notre destin est précisément de tendre à l'universalité.

« Si vous voulez comprendre notre histoire depuis les réformes de Pierre le Grand, vous trouverez la justification de ma pensée, de mon rêve, si vous préférez, dans le caractère de notre communion avec les nations européennes, voire dans notre politique extérieure. Qu'avait fait la Russie durant ces deux siècles, en effet, sinon servir l'Europe

et peut-être même plus que soi-même? Je ne pense pas que ce fait provient de la malhabileté de nos politiciens. Or, les peuples de l'Europe ne se doutent même pas combien ils nous sont chers! Je crois que, plus tard, les générations qui nous succéderont comprendront entièrement que devenir un vrai Russe veut dire être l'instrument de la conciliation de toutes les divergences européennes, accueillir dans son âme avec un amour fraternel tous ses frères et finalement prononcer peut-être le Verbe définitif de l'harmonie universelle, de la concorde décisive de toutes les races selon la loi du Christ. Je sais, je ne sais que trop, que mes paroles sembleront d'un enthousiasme outré, fantastique. N'importe, je ne regrette pas de les avoir dites. Cela devait être dit, surtout au moment de la célébration de notre grand génie qui a mis précisément cette idée dans ses créations d'art...

« Certes, notre pays est pauvre ; mais cette terre des pauvres, « le Christ l'avait parcourue en esclave et l'avait bénie ». Pourquoi ne pourrions-nous pas annoncer sa dernière parole? N'est-il pas né lui-même dans une crèche? Nous pouvons tout de même montrer Pouchkine, l'universalité de son génie. Il a bien pu absorber en son âme les génies étrangers comme s'ils étaient les siens. Dans l'art, du moins, il a manifesté ce pen-

chant à l'universalité de l'esprit russe, et c'est déjà un grand signe. Si notre pensée est une fantaisie, du moins peut-elle, grâce à Pouschkine, avoir quelque fondement. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait peut-être créé des formes immortelles de l'âme russe et qui seraient comprises aussi de nos frères européens ; il les aurait attirés à nous davantage, peut-être aurait-il pu expliquer nos aspirations, et ils nous auraient mieux compris qu'aujourd'hui, auraient cessé de nous regarder avec méfiance et hauteur. Si Pouschkine avait vécu plus longtemps, peut-être y aurait-il eu aussi moins de discussions et de malentendus entre nous. Mais la Providence en a jugé autrement. Pouschkine est mort en pleine maturité de ses forces et a certainement emporté avec lui quelque grand mystère. Et voici que nous nous efforçons de pénétrer le mystère sans lui. »

Réponse au professeur A. Gradovsky (1).

Permettez-moi de relever tout d'abord l'un de vos mots caractéristiques, dit avec une légèreté qui frise l'espièglerie. Vous dites :

(1) Le professeur Gradovsky a été l'un des chefs écoutés du parti « occidental ». Dostoïevsky cite lui-même l'essentiel des critiques de son contradicteur visant le discours sur Pouschkine.

« D'une façon ou d'une autre, voici déjà deux siècles que nous nous trouvons sous l'influence de la culture européenne agissant fortement sur nous, grâce au « penchant à l'universalité » du Russe, reconnu par M. Dostoïevsky comme notre trait national. Nous ne connaissons pas de région où nous pourrions nous réfugier pour fuir cette culture, et cette évasion serait d'ailleurs sans raison. C'est un fait contre lequel nous ne pouvons rien, pour ce simple motif que tout Russe, voulant devenir cultivé, recevra inmanquablement la culture de source occidentale, par suite de l'absence totale de sources russes. »

Cela est dit, certes, en guise de badinage ; mais vous avez prononcé cependant une parole grave : « Culture. » Permettez-moi donc de vous demander ce que vous entendez par ce terme : les sciences de l'Occident ? Est-ce l'instruction scientifique, ou la culture morale ? Les sciences et les métiers ne devront pas en effet nous échapper et nous ne devons pas les fuir. Je conviens également que nous ne pouvons les recevoir d'autre source que de celle de l'Occident ; aussi, que l'Europe en soit louangée et veuille bien accepter notre gratitude éternelle. Mais ce que j'entends sous le terme « culture » (et je pense que nul autre ne pourrait l'entendre autrement), c'est l'idée qui est mise dans le

mot même « culture » (1), celle de lumière spirituelle qui illumine l'âme, instruit le cœur, dirige la raison et montre le chemin de la vie. S'il en est ainsi, laissez-moi vous faire remarquer que cette culture-là, nous n'avons aucun besoin de la puiser de source occidentale, par suite de la présence certaine (et non pas de l'absence) d'une source russe. Cela vous surprend? Voyez-vous, j'aime en tout débat commencer par le fond de la question, partir aussitôt du point controversé.

Je certifie que notre peuple est cultivé depuis longtemps, depuis qu'il s'est assimilé l'essence de la doctrine chrétienne. On m'objectera : il ne connaît pas la doctrine chrétienne et il n'en entend aucun prêche. Mais c'est une objection vide de sens : il sait tout, tout ce qu'il lui faut savoir, bien qu'il puisse échouer à un examen de catéchisme. Il s'est instruit dans les églises où durant des siècles il a entendu les prières, les hymnes, qui valent mieux que les sermons. Il a répété, chanté lui-même ces prières quand il errait dans les forêts, fuyant ses ennemis pendant l'invasion des hordes de Baty, il a chanté la prière : « Seigneur Dieu, sois avec nous ! » Car rien ne lui était resté, sauf le Christ, et dans ce seul hymne gît toute la vérité du Christ.

(1) En russe, ce mot veut dire littéralement *illumination* ou *éclaircissement*.

Certes, on prononce peu de sermons devant le peuple, et les diacres marmottent peu distinctement ; mais il suffit au pape de lire : « Seigneur, maître de ma vie », pour que cette prière enseigne *tout le fond du christianisme* ; or, le peuple connaît cette prière par cœur. Il connaît aussi bien nombre de vies de saints, les raconte et les écoute avec attendrissement.

Mais la vraie école du christianisme par laquelle il a passé sont les siècles de souffrances infinies qu'il a subies durant son histoire, quand, abandonné de tous, œuvrant pour tous, il est demeuré avec le Christ, son unique consolateur qu'il a reçu dans son âme pour toujours, et qui l'a sauvé du désespoir.

Au fait, pourquoi vous parler de tout cela ? Pensez-vous que je veux vous convaincre ? Mes paroles vous paraîtront enfantines, presque inconvenantes. Mais ce n'est pas pour vous que j'écris. Le thème est, au surplus, trop important pour pouvoir tout dire ici, et j'en aurai à parler aussi longtemps que je pourrai tenir la plume ; pour l'instant, je ne dirai que l'essentiel de ma pensée. Si notre peuple est éclairé depuis longtemps par le fait de s'être imprégné de la doctrine du Christ, il est, avec Lui, véritablement cultivé. Grâce à une pareille réserve de culture, les sciences de l'Occident seront pour le peuple

un bienfait certain. Le Christ n'en sera pas obscurci chez nous comme il l'a été à l'Occident, où, à vrai dire, il ne fut pas voilé par les sciences, comme l'affirment nos libéraux, mais par le fait que l'Église de l'Occident a elle-même déformé l'image du Christ en se transformant en État romain, jusqu'à prendre enfin la forme de la papauté. Oui, le catholicisme n'est plus le christianisme et passe à l'idolâtrie, tandis que le protestantisme avance à pas de géants vers l'athéisme, vers une morale inconsistante.

...Oui, notre peuple est grossier ; non pas tout le peuple cependant, je vous le certifie en témoin oculaire ; car j'ai vu notre peuple, je le connais, j'ai vécu avec lui d'assez longues années, mangé avec lui, dormi avec lui, et j'étais moi-même rangé parmi les « criminels ». J'ai travaillé auprès de lui avec des mains calleuses, pendant que les autres, « qui lavaient leurs mains dans le sang », faisant les libéraux et se moquant du peuple, décidaient dans leurs universités et leurs journaux que notre peuple est « à l'image du fauve ». Ne me dites donc pas que je ne connais pas le peuple. Je le connais pour lui avoir de nouveau pris le Christ, Celui que j'avais appris à connaître dans ma famille, encore enfant, et que j'avais perdu quand je m'étais transformé à mon tour en « libéral d'Europe »...

Soit, notre peuple est grossier, barbare, plein de péchés ; mais il possède encore ceci de certain : c'est que, dans son ensemble, non pas idéalement, mais en fait, il n'accepte et n'acceptera jamais de prendre le mal pour le bien. Il péchera, mais, plus tôt ou plus tard, il dira : j'ai commis un péché. Si le pécheur ne le dit pas, un autre le dira pour lui, et la vérité sera rétablie. Le péché est une chose éphémère, tandis que le Christ est éternel. Or, l'idéal du peuple c'est le Christ. Et par le Christ lui vient aussi la culture ; et à des moments de haute tension, de pénibles épreuves, notre peuple a toujours accompli l'œuvre nationale selon l'idée chrétienne.

Dostoïevsky cite encore ce passage de l'article de Gradovsky :

« L'amélioration de l'état des hommes au point de vue *social* ne saurait être obtenue uniquement par « l'amendement de soi » et « la maîtrise de soi ». S'amender, maîtriser ses passions est possible aussi bien dans le désert ou sur une île inhabitée. Mais en tant que créatures vivant en société, les hommes se développent et s'améliorent par le travail commun, *l'un auprès de l'autre, l'un pour l'autre et l'un avec l'autre*. Voilà pourquoi le perfectionnement social des hommes dépend au plus haut degré du perfectionnement des *institutions sociales* qui cultivent chez

l'homme, sinon des vertus chrétiennes, du moins des vertus civiques. »

Eh bien ! (reprend Dostoïevsky) sachez, savant professeur, que des idéaux sociaux n'existent pas quand ils ne sont point organiquement liés aux idéaux moraux ; il n'en existe pas et il ne peut en exister, et l'on ne peut les transplanter sous forme d'institutions détachées. Au reste, qu'est-ce qu'un idéal social ? Comment comprendre ce mot ? Son sens exact, n'est-ce pas ? est dans la tendance des hommes de trouver une formule d'organisation sociale qui ne serait pas erronée et qui pourrait satisfaire tout le monde. Mais les hommes n'en connaissent pas de semblable ; ils la cherchent depuis six mille ans de leur existence historique et ne peuvent la trouver. La fourmi connaît la formule de sa fourmilière, l'abeille de sa ruche. Elles ne la connaissent pas à la façon des hommes, mais connaissent bien la leur, et c'est tout ce qu'il leur faut. L'homme, lui, ne connaît pas sa formule. S'il en est ainsi, d'où lui vient l'idéal de son organisation sociale ?

Examinez la question le long de notre évolution historique, et vous apercevrez aussitôt d'où il lui vient. Vous vous rendez compte qu'il est uniquement le résultat du perfectionnement moral des individus ; c'est par lui que tout commence ; il en était toujours ainsi

et il en sera ainsi jusqu'à la fin des âges. Au début de la formation de toute nation, l'idée morale précédait toujours la naissance même de la nationalité, car c'est elle qui la créait. Or, l'idée morale sortait toujours de l'idée mystique, de la conviction que l'homme est éternel, qu'il n'est pas une simple créature terrestre, mais est lié à d'autres mondes et avec l'éternité. Cette conviction se transformait toujours et partout en religion, en croyance à une nouvelle idée, et toujours, dès que se fondait une nouvelle religion, se créait une nouvelle société nationale. Voyez les juifs, voyez les musulmans : la nationalité juive ne se constitua qu'après la loi de Moïse, bien qu'elle eût commencé encore sous la loi d'Abraham ; les nationalités musulmanes n'apparurent qu'après le Koran.

Afin de conserver leur précieuse trouvaille spirituelle, les hommes ne manquent pas à se lier les uns aux autres, et c'est alors seulement que, avec zèle et anxiété, « par le travail commun, *l'un auprès de l'autre, l'un pour l'autre et l'un avec l'autre* », comme vous dites éloquemment, alors seulement les hommes commencent à chercher l'organisation qui leur permettrait de conserver la précieuse trouvaille et, en même temps, de découvrir la formule de vie commune qui les aiderait à mettre en pleine lumière et gloire le trésor moral qu'ils avaient acquis.

Notez aussi : dès que, après des siècles et des siècles, l'idéal spirituel d'une certaine nationalité commençait à faiblir, commençait également à décliner la nationalité même et, avec elle, tout son statut civique qui s'était formé durant ce temps. C'est ainsi que naissait et se développait l'organisation sociale de chaque nation. Il s'ensuit que les principes des sociétés sont toujours organiquement liés aux principes moraux et sont la suite immanquable de ceux-ci. Il s'ensuit encore que le « perfectionnement » religieux de l'individu est la base de toute vie nationale, car ce perfectionnement est précisément dans la profession d'une religion, et les principes civiques n'ont jamais pu naître sans cette aspiration au perfectionnement... Elle seule fait progresser et conserver le corps national... Lorsque se perd ce besoin de perfectionnement individuel et dans l'esprit qui l'a fait naître, toutes les « organisations sociales » disparaissent graduellement, car il ne reste plus rien à conserver. Aussi ne peut-on en aucune façon avancer ce que vous dites dans votre phrase :

« Voilà pourquoi le perfectionnement social des hommes dépend au plus haut degré du perfectionnement des *institutions sociales* qui cultivent chez l'homme, sinon des vertus chrétiennes, du moins des vertus civiques. »

« Sinon des vertus chrétiennes, du moins des vertus civiques ! » Ne voit-on pas là le

couteau du savant qui divise l'indivisible, qui coupe en deux moitiés inertes, morale et sociale, un organisme vivant? Vous direz : autant les organisations sociales que la dignité du « citoyen » peuvent enfermer les plus hautes idées morales, que « l'idée sociale » remplace toujours chez des nations de haute civilisation l'idée religieuse primitive et à laquelle elle succède par droit d'héritage. En effet, nombreux sont ceux qui l'affirment, mais nous n'avons pas encore assisté à la réalisation de cette fantaisie. Lorsque l'idée religieuse est abandonnée par une nationalité, aussitôt se produit un lâche, un craintif besoin d'union dans le seul but de sauver le ventre ; dans ce cas, l'union sociale n'a pas d'autre but.

Voici que, précisément, la bourgeoisie française s'unit, dans ce but de sauver le ventre, au prolétariat qui frappe à sa porte. Mais le « salut du ventre » est la plus impuissante des idées d'union. C'est le commencement de la fin. Que peuvent sauver leurs « institutions » considérées en elles-mêmes? Quand il n'y a point de frères, aucune institution ne suscitera la fraternité. A quoi sert de mettre sur l'institution : Liberté, Égalité, Fraternité? On n'en obtiendra rien par l'institution seule et il faudra immanquablement ajouter aux trois petits mots du fronton le quatrième : « ou la mort », « fraternité ou

la mort ». Et les frères se mettront en devoir de couper les têtes aux frères pour se procurer la fraternité par cette « institution sociale ».

Ce n'est qu'un exemple, mais un bon. Vous cherchez, monsieur Gradovsky, le salut dans les phénomènes extérieurs : « Que nous ayons en Russie quantité de sots et d'escrocs, c'est certain ; mais il nous suffirait de transplanter chez nous certaines institutions européennes et tout serait sauvé. » Le transport mécanique de formes de sociétés européennes (qui d'ailleurs peuvent crouler demain) chez nous, le transport de formes étrangères à l'esprit et à la volonté de notre peuple, voilà le dernier mot de l'euro péisme russe...

Vous demanderez sans doute : quels principes sociaux peut-il donc y avoir chez nous en dehors de ceux de l'Europe ? Eh bien, ne vous en déplaise, nous en avons qui sont de bien meilleurs, plus solides que les principes européens, plus solides même, horreur ! que vos principes à vous, messieurs les libéraux ! Ils sont plus libéraux parce qu'ils émanent du corps même de notre peuple, et non de la transplantation servile et impersonnelle de l'Occident.

Je ne saurais m'étendre ici sur ce sujet, ne fût-ce que pour cette raison que mon article a dépassé ses proportions ordinaires. Mais rappelez-vous à ce propos ce qu'est et

ce que voulait être l'antique Église chrétienne. Elle avait commencé à se former aussitôt après le Christ, elle s'était mise à la recherche d'une « formule sociale », devant reposer tout entière sur l'aspiration spirituelle et le principe du perfectionnement individuel. Des communes chrétiennes se fondèrent, c'est-à-dire des Églises ; puis une nouvelle collectivité, sans précédent jusqu'alors, commença à se créer, universelle, unifraternelle, sous forme d'une Église mondiale, catholique. Mais elle fut persécutée, son idéal s'édifia sous terre, et au-dessus d'elle, sur terre, s'éleva également un immense édifice, une gigantesque fourmilière ; l'empire romain apparut également comme l'idéal et l'issue des aspirations morales du monde entier. Apparut l'homme-dieu : l'empire incarna lui-même l'idée religieuse, donnant une issue aux aspirations morales du monde entier.

Mais la fourmilière n'acheva pas sa construction : elle fut minée par l'Église. Il se produisit un choc entre deux idées les plus contradictoires qui aient jamais existé sur terre : l'homme-dieu se heurta à Dieu-Homme, Apollon au Christ. Un compromis s'ensuivit : l'empire accepta le christianisme ; à son tour, l'Église accepta le droit romain, l'État romain. Une petite portion de l'Église se retira dans le désert et poursuivit son œuvre : des communautés chrétiennes, puis

des couvents se créèrent par leurs efforts isolés, efforts qui se poursuivent jusqu'à nos jours. La plus grande partie de l'Église se divisa par la suite en deux branches. A l'Occident, l'État finit par vaincre complètement l'Église. L'Église disparut et se transmua en État : ce fut la papauté, prolongement de l'antique empire romain sous une forme nouvelle. A l'Orient, l'État fut vaincu et détruit par le glaive de Mahomet, et il ne resta plus que le Christ, mais séparé de l'État. L'État qui accueillit le Christ et le replaça au sommet subit de telles souffrances séculaires de la part des Mongols, de l'Europe et de l'euro-péisme, puis par sa propre désorganisation, il en subit tant jusqu'à nos jours, qu'il ne peut encore trouver une véritable formule sociale dans le sens de l'amour du prochain et du perfectionnement chrétien. Mais ce n'est pas à vous de le lui reprocher, monsieur Gradovsky. Aussi longtemps que notre peuple demeure porteur du Christ, et même n'est que cela, nous n'avons à espérer qu'en Lui. Le moujik s'est qualifié « Krestianine » (1), c'est-à-dire chrétien, et ce n'est point là un vocable seulement, c'est une idée pour tout son avenir...

De grâce, monsieur Gradovsky, l'espoir seul que nous, les Russes, pouvons aussi signifier

(1) Paysan en russe.

quelque chose dans l'humanité et avoir le mérite de la servir un jour fraternellement, ce seul espoir a déjà suscité les transports et les larmes enthousiastes dans la masse de mes auditeurs (1). Ce n'est pas pour me vanter, ce n'est pas par orgueil que je le rappelle, je marque seulement la gravité du moment. Il n'y a été donné de ma part qu'un espoir rayonnant de la possibilité d'être nous aussi utiles à l'humanité, ne fût-ce que de pouvoir nous montrer en frères aux autres hommes; et voici qu'en effet une simple allusion, mais chaleureuse, nous a unis tous en une unique pensée et en un unique sentiment. Des gens qui ne se connaissaient pas s'étreignirent et se jurèrent de devenir meilleurs à l'avenir. Deux vieillards s'approchèrent de moi et me dirent : « Nous étions ennemis depuis vingt ans et nous nous sommes mutuellement nui, et voici qu'à votre parole nous nous sommes réconciliés. »

Dieu m'est témoin, ce n'est pas pour ma louange que je le dis, mais parce que ce moment avait une grande portée et je ne puis le passer sous silence. Sa portée est dans le fait que de nouveaux hommes se sont manifestés dans notre société, ceux qui ont soif de hauts faits, de pensées consolatrices; c'est qu'évidemment la société ne veut plus se

(1) Ceux de son discours sur Poushkin.

satisfaire de votre ricanement libéral rabais-
sant la Russie, c'est que leur répugne enfin
votre doctrine sur l'impuissance de la Russie.
Il a suffi de faire entendre un mot d'espoir, et
les cœurs se sont allumés de la sainte flamme
d'œuvre universelle, d'œuvre unifraternelle
et de hauts faits.

LA VIE
D'UN GRAND PÉCHEUR
PROJET D'UN ROMAN DE DOSTOÏEVSKY

LA VIE D'UN GRAND PÉCHEUR

Nous avons succinctement caractérisé, dans notre introduction, le projet, ou « plan », suivant les termes de Dostoïevsky, de son roman « ultime ». Présentant ici le plan même, nous ne saurions songer à en donner la traduction intégrale, l'auteur y ayant noté ses pensées à son usage personnel, en formules brèves, souvent inachevées, ou en allusions obscures, déchiffrables pour lui seul. Si bien que le commentateur officiel du document, M. Nicolas Brodsky, dut consacrer à ses éclaircissements autant de pages que contient le plan même, sans qu'il eût cherché, cependant, à en extraire un scénario méthodique, ou, tout au moins, à établir les lignes essentielles de la trame.

Nous allons tenter cette besogne, assez malaisée de fait, en puisant dans les notes de Dostoïevsky celles qui présentent une netteté suffisante, mais qui, disséminées en désordre à travers les feuillets d'un fort cahier, demandent à être rapprochées et coordonnées. Nous avons consulté, d'autre part, les missives privées de Dostoïevsky, puis les renseignements nouveaux fournis par le commentateur du « Centro-Archive »,

M. Brodsky, ou les avons empruntés à d'autres sources. Ils ne seront pas de trop pour en obtenir le ciment approprié au scellement des pièces en une mosaïque accordée.

Les extraits de la lettre de Dostoïevsky à Maïkov, que nous avons cités dans notre introduction, contiennent, entre autre, cette caractéristique du héros du roman projeté : « Il est, durant sa vie, tantôt athée, tantôt croyant, tantôt sectaire fanatique, pour re-devenir athée. » Et plus loin : « Un gamin de treize ans, ayant participé à un crime de droit commun, esprit cultivé et débauché, est le futur héros de tous les cinq romans », dont devait se composer l'œuvre totale, sous le titre général de *la Vie d'un grand Pécheur*. « Il est enfermé au monastère par ses parents (qui sont de notre milieu intellectuel) pour y recevoir de l'instruction. Louveteau et nihiliste, le gamin se lie avec Tikhon dont vous connaissez le caractère. Ce sont mes deux principaux personnages. »

Nous avons signalé, au bas de la page xx, les traits principaux du vrai évêque Tikhon, surnommé Zadonsky, qui devait servir de modèle au Tikhon du roman et que Dostoïevsky avait reçu « depuis longtemps dans son cœur ». Ceux qui ont lu la vie du saint ne se tromperont pas sur l'origine de la sympathie particulière de l'auteur pour lui. Elle est certainement dans la mansuétude infinie

de Tikhon Zadonsky pour les péchés des autres et dans sa rudesse envers lui-même.

Durant les quatre ans et demi de sa gestion de l'évêché de Voronège, il ne cessa de recommander à son clergé de se montrer au confessionnal pitoyable aux fidèles désespérant de la miséricorde divine et de ne pas se borner aux paroles de consolation, mais d'amener le pécheur au repentir durable par la bonté agissante. Chef suprême du tribunal ecclésiastique, — nous sommes en 1763, — l'évêque de Voronège faisait moins acte de juge châtiant les crimes, que de pasteur d'âmes prenant souci de redressement.

Retiré au couvent Zadonsky, il y vit dans les privations, en consacrant vingt heures, sur les vingt-quatre, moins à la prière qu'à de durs travaux manuels, à de pieux entretiens avec les gens du peuple, qu'il aille les reconforter chez eux, ou qu'il reçoive ceux qui affluent vers lui des quatre coins du vaste empire ; il les accueille avec une telle humilité, un tel aveu de ses propres faiblesses qu'il impressionne les plus endurcis dans le vice. Se trouvant un jour dans une maison amie et engagé dans une conversation avec un Russe d'esprit « voltairien », il s'évertue à le convertir avec douceur, mais aussi avec fermeté. L'autre, caractère violent et irascible, s'emporte en allant jusqu'à souffleter l'évêque. Alors, celui-ci, bien que cœur ardent lui aussi,

tombe aux pieds de l'offenseur et le supplie de lui pardonner ; on se doute de l'effet décisif que produisit sur le contradicteur brutal ce geste du saint homme : le mécréant se montra depuis le plus pieux des fidèles du Christ.

Tel fut Tikhon Zadonsky sur lequel Dostoïevsky comptait modeler « une majestueuse, une sainte figure » et qui, suivant son terme, incarnerait le type « positif » de la société russe. Il le note dans une lettre (du 6 avril 1870) à son ami Maïkov et ajoute : « Qu'en savons-nous ? Peut-être est-ce précisément Tikhon qui est notre type russe positif, celui que cherche notre littérature, et non pas Lavretsky, ni Tchitchikov, ni Rakhmatov et les autres (1). »

Ce qui n'est pas douteux, c'est la permanence dans la société russe de ces hommes de toute condition et de toute tendance, Tikhon ou Vlass, Nekhlioudov (de *Résurrection*), ou Zossima et Aliocha (des *Frères Karamazov*), Dostoïevsky lui-même comme Tolstoï, la pure révolutionnaire Perovskaïa, la « grand-mère de la révolution », Breschko-Breschkovskaïa, tous également d'un haut sentiment religieux, bien que sans chapelle, ceux et celles que vise la formule de l'insigne observateur latin de l'âme russe qu'était

(1) Héros respectifs de la *Nichée des Gentilshommes* de TOURGUÉNEFF, des *Ames mortes* de GOGOL, et de *Que faire ?* de TCHERNISCHEVSKY.

E. Melchior de Vogüé : « Si vous saviez jusqu'où elle peut monter ! »

Mais il en est d'autres dans la société russe, bien plus nombreux aux époques des grandes crises, à qui la nature raciale impose une chute d'autant plus profonde que le but de leur montée est plus haut placé. C'est la voie d'épreuves suivie par Raskolnikov (de *Crime et Châtiment*) par Dmitri Karamazov, ce devait être celle de Stavroguine, ce sera celle du « Grand Pécheur » qui, lui, deviendra d'autant plus « grand homme ».

Dans ses lettres au critique philosophe Nicolas Strakhov, que, avec Maïkov, il prenait de préférence pour confident littéraire, Dostoïevsky confesse que, pendant toute l'année de 1870 de sa composition des *Possédés*, il avait modifié dix fois au moins le plan de ce roman et déchiré à mesure les pages déjà écrites. Et, comme à Maïkov, il annonce par la même occasion à Strakhov (le 2 décembre 1870) son futur roman : *la Vie d'un grand Pécheur* qui le « tourmente depuis plus de trois ans », mais qu'il veut écrire « comme écrivent les Tolstoï, les Tourguénéff, les Gontcharov », c'est-à-dire aux jours de leur inspiration, en auteurs dotés de rentes et non dans un délai imposé par les éditeurs lui ayant versé des « avances ». C'est donc l'œuvre qui le hante depuis trois ans qui entrave sa rédaction des *Possédés*. Il

écrit, en effet, à Strakhov, le 9 octobre 1870, à propos de ce dernier roman :

« On dit que le ton et la manière du récit sont des qualités spontanées de l'artiste. C'est juste, mais parfois on dévie et l'on cherche. Bref, jamais je n'ai eu tant à peiner sur mon travail. Au début, à la fin de l'année dernière encore, j'avais jugé ce roman comme une chose péniblement imaginée et pour laquelle j'éprouvais du dédain. Puis l'inspiration vraie me visita, je me pris d'amour pour mon œuvre et me mis à barrer tout ce que j'avais écrit. Pendant l'été, nouveau changement : un nouveau personnage apparut, prétendant au rôle de *vrai héros du roman*; de sorte que l'ancien héros (personnage curieux, mais ne méritant réellement pas une place de héros) fut reculé au second plan. Le nouveau héros me séduisit au point que je dus une fois encore fortement retoucher le manuscrit. »

Les lecteurs des *Possédés* découvriront sans peine Stavroguine dans le « nouveau héros » et le révolutionnaire Verkhovensky dans « l'ancien ». On s'expliquera dès lors la tentative d'inclure dans *les Possédés* l'épisode de la « Confession » de Stavroguine, descendant en « bords désordonnés » la pente du « grand pécheur », mais culbutant avant la montée. Car, ajoute Dostoïevsky dans la même lettre, « maintenant que j'ai déjà en-

voyé le commencement du roman, j'ai peur : peur d'avoir pris un thème au-dessus de mes forces d'exécution. Crainte sérieuse, lancinante ! Pourtant, je n'avais pas introduit le nouveau héros tout de go. J'ai d'abord *noté* tout son rôle dans le programme du roman [programme étendu sur plusieurs feuilles d'impression (1)], et c'est écrit en scènes, c'est-à-dire en action, non en réflexions. Aussi je pense qu'on se trouvera en présence d'un vrai héros, peut-être même tout *nouveau*; je l'espère, mais je crains. »

Nous savons que, finalement, Dostoïevsky dut remettre l'achèvement de la création d'un « héros nouveau » aux jours de grâce lui permettant de travailler à la Tolstoï et à la Tourguénéff. Il réserva à cette fin les pages comme celles de la *Confession de Stavroguine*, mettant « en action » les années d'infamie et de souffrance d'un « pécheur ». Et c'est afin de suppléer à l'obscurité du « plan » de « la vie du grand pécheur », que nous avons cherché à scruter les intentions de Dostoïevsky et à établir par cette voie la similitude entre la carrière extravagante de Stavroguine et la première période de celle du « héros nouveau ».

Abordons le plan même. Nous ne suivrons pas l'ordre, plus exactement le désordre, de

(1) Comprenant 16 pages chacune.

la notation de Dostoïevsky : nous avons pris souci de coordonner et de sélectionner les notes, en reproduisant d'abord celles qui tracent l'idée dominante du roman, puis la psychologie du principal acteur et, enfin, la trame de l'action.

*
* * *

A la feuille 16 du cahier, est précisé le but que poursuit l'auteur et la manière de composition qu'il allait appliquer.

« Que chaque ligne fasse entendre : je sais ce que j'écris, et je n'écris pas sans dessein.

« 1^o Le ton ; 2^o communiquer les pensées par des procédés d'art et de façon serrée.

« Le ton : le récit de *la Vie* sera mené au nom de l'auteur-acteur d'une façon serrée, mais sans ménager les explications, tout en procédant par scènes. Il faut harmoniser cela. La sécheresse du récit atteindra parfois celle de *Gil Blas*. Aux endroits à effet, faire *comme si* on ne cherchait pas à y arrêter l'attention.

« Mais il importe aussi que l'idée maîtresse de « la vie » apparaisse nettement, c'est-à-dire que, tout en n'expliquant pas par des mots l'idée entière et la laissant constamment deviner au lecteur, il convient que celui-ci se rende compte que l'idée est pieuse, que « la vie » est une chose si grave qu'il valait la peine d'en remonter le récit jusqu'à la prime enfance. De même, par le choix des faits

racontés, donner l'impression que certaine chose est constamment mise en évidence et que le futur homme est graduellement haussé sur un piédestal. »

La première définition du caractère du « futur homme » se lit à la feuille 8 du cahier (1) :

« Poésie des années d'enfance.

« L'instruction et les premiers idéaux.

« Il apprend tout en secret.

« Il se prépare seul à tout.

« Germes de fortes passions.

« Accroissement de la volonté et de la force intérieure.

« Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité.

« Prose de la vie quotidienne et foi ardente qui en triomphe.

« Que tous s'inclinent devant lui, et lui pardonnera.

« Ne rien craindre. Aller jusqu'au sacrifice de la vie.

« Action de la débauche ; horreur glacée qui en est ressentie. »

Dans un carnet encore inédit de Dostoïevsky, est inscrite une variante de la même définition :

« Germes de fortes passions charnelles.

« Penchants à la domination illimitée et

(1) Le terme « feuille » (et non page) est celui de l'original.

certitude de posséder une autorité propre : il déplacerait des montagnes. Et il est porté à éprouver sa puissance.

« La lutte et sa seconde nature. Mais une lutte calme, non agitée.

« Méprise le mensonge de toutes ses forces. »

Revenons à la feuille 8 du cahier :

« Il ne cesse de se préparer à quelque chose, sans savoir à *quoi* et, fait étrange, ne s'en soucie guère, comme s'il était fermement convaincu que cela viendra tout seul. »

Plus loin : « Désir frénétique d'étonner tout le monde par des actes soudains d'effronterie, mais non par un sentiment d'amour-propre. »

Feuille 7 :

« TRAIT ESSENTIEL ET CONSTANT.

« Irrespect pour les proches, non par le fait du raisonnement, mais *par un sentiment de répulsion pour eux*. On le bat, on le fustige pour cette répulsion. Il se renferme davantage en soi et hait plus encore. Mépris hautain pour ses persécuteurs et promptitude de jugement. Il commence à sentir que le jugement ne doit pas être irréfléchi et que, pour s'en garder, il faut accroître la force de volonté. »

Feuille 12 :

« Sa nature impérieuse lui inspire, dès sa prime enfance, de la répulsion pour les gens. Il se dit, sous l'influence de ce sentiment :

« J'agirai avec audace, je ne m'abaisserai pas
 « jusqu'à la flatterie et l'habileté d'un
 « Brin (1). »

« Mais il se dit aussi : « Oh ! si je voulais
 « accepter le rôle du flatteur Brin, que de
 « choses j'aurai pu accomplir ! »

« Et il se met parfois à réfléchir : « Si je
 « me faisais flatteur ? C'est aussi une force
 « que *d'être constant dans la flatterie*. Non, je
 « ne veux pas, c'est vil ; il vaut mieux avoir
 « pour arme l'argent ; ainsi, qu'ils le veuillent
 « ou non, ils viendront se prosterner à mes
 « pieds. »

Feuille 13 :

« Il est frappé de voir tous ces gens [les
 adultes] prendre tout à fait au sérieux leurs
 balivernes, de les voir plus bêtes et plus
 insignifiants qu'ils ne le paraissent. (L'un
 des visiteurs, *un savant*, s'enivre, puis va
 passer la soirée avec des tziganes.)

« Période d'athéisme. Il faut absolument
 marquer comment agit sur lui l'Évangile. Il
 est d'accord avec l'Évangile.

« En attendant, le principal pour lui est
 son *moi* et ses intérêts. Quant aux problèmes
 philosophiques, il s'y intéresse dans la mesure
 où cela touche sa personnalité. »

Feuille 9 :

« Il est le premier à s'étonner de son tem-

(1) Allusion occasionnelle à un personnage du roman.

pérament ; il se met à l'épreuve et aime se pencher sur l'abîme. »

Cherchons à la suite, dans le dédale des notations, les fils de la trame qui y pointent.

Le milieu et l'époque où l'action est située, d'abord.

D'une colonne de chiffres, à allure cabalistique et se dressant au centre de la feuille 12, Dostoïevsky tire la déduction que le « grand pécheur » est né en 1835, trente-cinq ans auparavant, d'où il appert que l'action se termine en 1870, année où est dressé le plan du roman. Sachant, d'autre part, que le héros a treize ans au début de l'action, nous constatons que celle-ci commence en 1848 et se poursuit durant vingt-deux ans, jusqu'au moment où le « grand pécheur » devient « le plus grand des hommes » (1).

Ces calculs nous fixent sur la période dont les événements sociaux, politiques et cou-

(1) Voici la colonne des chiffres telle qu'elle figure dans le plan :

13
2
27
12
3
5
<hr style="width: 100%;"/>
35 ans auparavant

né en 1835.

rants moraux, en Russie et dans le reste de l'Europe, influèrent sur le milieu où se meut le héros et sur lui-même.

Milieu d' « intellectuels », spécifie Dostoïevsky dans une de ses lettres. Mais, à en croire les définitions du « plan », la famille où est élevé l'enfant est de culture moyenne, de moralité accommodante, vivant dans la grisaille des intérêts étroits et où les passions spasmodiques ne troublent pas longtemps la mollesse ambiante.

Le chef de famille Alphonsky a épousé en secondes noces une jeune fille du « grand monde », qui devient ainsi la belle-mère du jeune héros. C'est tout ce que nous apprenons de précis autant sur le degré de parenté entre les membres de la famille Alphonsky que sur les rapports de la presque totalité des personnages du roman.

Voici l'unique passage assez explicite qui, sous le titre de « canevas du roman » (feuille 18), nous renseigne sur cette famille :

« La femme d'Alphonsky, dame du grand monde (belle-mère du héros), avait, quand elle languissait vieille fille, un fiancé (un officier, ou un autre, quelque professeur).

« Mais elle épousa Alphonsky. Outragée par Alphonsky (il avait une maîtresse qu'il frappait au visage), elle renoua ses relations avec son ancien amant. Le gamin la voit embrasser celui-ci. « Vous pouvez le rappor-

« ter à votre père », dit-elle, mais demande ensuite au gamin de n'en rien dire. Le gamin ne dit rien. Mais Alphonsky sait que son fils sait qu'il a des cornes et que la belle-mère a un amant. »

« Il fit du bruit dans le village à cause de « la petite boîteuse ». Il maltraita Katia. La mère s'emporta à cause de Katia. En ville avec Lambert, etc. »

Nous avons à dessein reproduit tel quel l'obscur alinéa avec le passage précédent concernant la famille Alphonsky. C'est le seul endroit où Katia semble apparaître comme la fille de la deuxième Mme Alphonsky. Pourtant, une plus grande précision serait à souhaiter, car la fillette joue un certain rôle dans la vie du petit héros. Quant à la « petite boîteuse », qui n'est pas autrement désignée dans le plan et dont la situation dans la maison d'Alphonsky n'est pas davantage définie, elle est mêlée d'une façon plus décisive encore à la vie du gamin. Le lecteur devra se borner à savoir qu'elle est la confidente préférée de celui-ci.

Complétons le passage sur la famille Alphonsky par cette fin du « canevas » :

« Alphonsky a un bienfaiteur, qui est son plus grand ennemi, précisément parce que son bienfaiteur. Tous les bienfaits de celui-ci offensent son orgueil. Tandis que l'autre ne peut vivre sans le rôle de bienfaiteur ; mais

il exige pour un centimètre de bienfaisance dix mètres de reconnaissance. Tous les deux en éprouvent de l'humiliation, s'humilient mutuellement et se haïssent jusqu'à en être malades. »

On lit ensuite à la feuille 17 :

« L'orgueil extraordinaire du gamin fait qu'il ne peut ni s'apitoyer sur ces gens, ni les mépriser.

« Il ne peut non plus leur montrer de l'indignation. Ne peut sympathiser ni avec le père, ni avec la mère.

« Il avait l'intention de jouer l'idiot aux examens (du pensionnat où il étudiait); mais il s'est distingué par inadvertance. Il nourrit un profond mépris pour soi-même de n'avoir su se maîtriser pour ne pas se distinguer.

« L'idée dangereuse et extraordinaire d'être un homme hors pair l'avait conquis dès son enfance. Elle ne cesse de le hanter. L'intelligence, la ruse, l'instruction, il veut les acquérir en tant que moyens de sa future grandeur.

« Mais quand même l'argent n'est pas moins nécessaire comme une force partout utilisable, et il se décide à s'en procurer...

« Il lui semble qu'au cas même où il ne réussirait pas à sortir de l'ordinaire, l'argent lui donnerait tout, à savoir : la puissance et le droit de mépriser.

« Enfin, sa conscience est tourmentée par le choix d'aussi bas moyens de devenir un homme extraordinaire et il éprouve du repentir...

« Le pur idéal d'homme libre se montre à lui parfois ; tout cela pendant son séjour au pensionnat. »

Notons à cette occasion que le gamin fréquente successivement deux pensionnats privés, celui de Souchart, puis celui de Tchermak, deux établissements alors bien connus à Moscou (1). L'action a lieu donc dans cette ville, tout au moins pendant les jeunes années du héros.

Reprenons les notes nous renseignant sur le rôle de la « petite boiteuse » et de Katia, dans la vie du gamin. A un certain endroit, il est dit que la petite boiteuse avait été accueillie chez les Alphonsky. Par quelques lignes antérieures de la même feuille 16, nous apprenons : « Quand le vieux et la vieille sont morts, il avait onze ans et la petite boiteuse dix ans. » Il semble donc, en faisant état de certaines autres allusions, que le gamin et la gamine avaient vécu, jusqu'à l'âge indiqué ici, chez de vieux parents et ne passèrent qu'ensuite dans la maison Alphonsky, le père du gamin. Il n'est pas indifférent, pour la clarté de l'exposé ulté-

(1) Notons que Dostoïevsky, enfant, fréquentait ces mêmes écoles.

rieur du plan, d'avancer cette conjecture.

Feuillet 12, nous lisons :

« Si quelqu'un avait surpris ses rêves, il mourrait, croyait-il; mais il s'ouvre entièrement à la petite boîteuse.

« Tout ce qu'il lit, il le raconte à sa façon à la fillette.

« Son premier rêve précisé est le rôle que doit jouer dans sa vie l'argent.

« La petite boîteuse garde le secret de tout ce qu'il lui dit et, chose étrange, elle le fait de son propre mouvement, sans qu'il ait à le lui recommander...

« Elle ne consent pas à devenir athée.

« Il ne la bat pas pour cela. »

Feuille 13 :

« Quand il est installé avec la petite boîteuse chez les Alphonsky, il lui dit de ne pas parler de ses lectures de Gogol, de leur voyage projeté et de tout le reste. »

Feuille 15 :

« De quoi parle-t-il avec la petite boîteuse? De tous ses rêves : « Quand je serai grand, je me marierai, mais pas avec toi. » Il lui parle de ce qu'il fera, et de l'argent. *Il la bat, parce que l'argent ne s'accumulait pas* (souligné dans le texte).

« Il lui parle de ses lectures de Karamzine (1), des contes arabes, etc.

(1) Auteur de *l'Histoire de la Russie*, première en date.

« La petite boiteuse ne se montrant pas enthousiaste pour Karamzine, il la bat.

« Il connaît toute la Bible ; et il en parle à la fillette.

« Il connaît bien l'histoire universelle, mal la géographie.

« Il fait connaissance de Oumnov et lui démontre qu'il est plus savant que lui. Rentré, il dit à la petite boiteuse que Oumnov est un imbécile et ne sait rien ; il bat la fillette, puis fait la cour à Oumnov.

« Il avait pris l'habitude de battre la petite boiteuse [parce que] il ne voulait pas l'embrasser.

« Quand les petits vieux (1) se soûlaient trop et traînaient par terre, la petite boiteuse pleurait sur eux ; il la frappait, puis cessa de la battre pour cela.

« Il n'est jamais tendre avec la petite boiteuse, jusqu'au moment où il la porte sur ses bras... »

Enfin : « La petite boiteuse n'est pas morte gelée. On la retrouve. Mais elle disparaît de la maison Alphonsky. »

Puis, unique mention précise concernant Katia, feuille 12 :

« Je suis moi-même Dieu. » Et il force Katia à l'adorer (c'est fou ce qu'il fait d'elle).

(1) Il s'agit sans doute des vieux parents qui avaient gardé chez eux les deux enfants.

« Je t'aimerai alors seulement que tu feras tout ce que je veux. »

Il y a maints autres personnages qui sont simplement nommés : frère Micha, Broutilov, Brin ; des noms français : Lambert, Chibot ; une Thérèse-Philosophe, dont les interventions demeurent obscures ; Albert, que nous aurons l'occasion de mentionner en passant ; seul, en dehors de la petite boiteuse et de Katia, le valet de chambre d'Alphonsky, dont le nom est d'abord Ossip, puis Koulikov, quand il s'est fait brigand, et une autre fois Koulichov, est décrit avec quelque détail.

Citons la feuille 18 :

« Le valet de chambre Ossip entre au service d'Alphonsky, et il amuse les enfants de ses récits, de son humeur joyeuse. Alphonsky fustige cruellement le frère d'Ossip, puis conduit Ossip lui-même au bureau de recrutement. Ossip s'enfuit aussitôt (il devient par la suite Koulichov). Ils tuent Orlov. Ils se séparent. Koulichov (Ossip) le laisse partir. »

Cette note obscure demande le rappel de la lettre de Dostoïevsky, où il parle de son héros de treize ans ayant participé à un crime de droit commun. On comprendra dès lors que le meurtre est commis avec la participation du gamin et que Koulichov le laisse partir. Une note de la feuille 12 le confirme :

« Il montre de la force d'esprit devant

Koulikov. L'autre ne l'égorge pas, mais le laisse partir alors qu'ils avaient égorgé ensemble un déserteur devenu brigand. »

Autre note, feuille 7, mentionnant le même fait :

« La fuite avec la fillette et le brigand Koulikov a lieu aussitôt après que le gamin a quitté le pensionnat Souchard pour entrer dans celui de Tchermak. (Cet événement produit sur lui un effet violent qui, pendant un certain temps, le désoriente, de sorte qu'il sent un besoin naturel de s'enfermer en lui-même et de réfléchir pour s'arrêter à quelque idée. C'est la question de l'argent qui finit par solliciter son attention.)

« Il ne pense pas à Dieu pour l'instant.

« Après Koulikov, il semble se calmer, aussi bien dans la famille qu'à la pension, dans le but de reprendre son équilibre.

« Il est renfermé, insociable, et ne saurait être dans un autre état d'esprit, sachant l'horreur qu'il avait commise. Il regarde tous les autres enfants comme complètement étrangers à lui, desquels il a été rejeté très au loin, que ce soit dans un sens mauvais ou bon. Le sang versé le torture parfois.

« Mais ce n'est pas cela seulement qui l'isole de tout le monde : ce sont des rêves de domination et d'élévation au-dessus de tous qui l'attirent aussi... »

Et plus loin, sur la même feuille 7 :

« Il s'isolait aussi parce que tout le monde le regardait comme un excentrique, le rail-
lait, ou en avait peur. »

Intervention d'Albert :

« Albert et lui arrachent l'auréole en arg-
gent d'une image sainte et s'enfuient sans
être pris. C'est lui qui en avait pris l'initia-
tive ; mais lorsque Albert se met à prononcer
des paroles sacrilèges, il le bat. Puis il se dé-
clare lui-même athée devant les juges.

« Parfois, certaines choses le touchent au
cœur ; alors, dans un terrible accès de colère
et d'orgueil, il se plonge dans l'orgie (c'est le
principal).

« Bien que l'argent le fixât sur un terrain
solide, l'argent résolvant *toutes* les questions,
parfois cette base chancelait et il ne savait
pas trouver l'issue. *Ce sont ces constantes*
oscillations qui constituent le roman.

« Il décide de gagner l'argent honnête-
ment.

« Il s'arrête à cette décision après avoir
longuement réfléchi et arrivé à la conclusion
que : il ne faut pas agir malhonnêtement,
parce qu'en agissant honnêtement, il gagnera
bien mieux de l'argent ; les riches ont toute
latitude de faire le mal sans qu'ils se donnent
la peine d'être malhonnêtes. »

Citons enfin une dernière note, feuille 14,
qui termine cette période de la vie du petit
héros, avant son entrée au couvent :

« Lambert et lui : tableau complet de débauche. Mais Lambert s'y plonge avec délice et y goûte le suprême plaisir, tandis que *lui* s'y adonne avec une soif irrésistible, certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. Il abandonne tout, et après toutes sortes de crimes, il se livre, avec amertume, de lui-même. »

Feuille 7 :

« Après l'histoire honteuse avec Katia, après l'orgie infernale avec Albert, après le crime et le sacrilège, il dénonce le crime qu'il a commis avec Koulikov : il se jette dans l'abîme. Le monastère. »

Au Monastère. — Nous arrivons à la feuille 70 du cahier où est noté le séjour du petit héros au monastère. Remarquons à ce propos que le cahier commence par la feuille 7, que les feuilles ne se suivent pas et que leur nombre total retrouvé est seulement de 10, y compris les feuilles 70 et 71, la dernière ne contenant que deux phrases. Par chance, les lettres de Dostoïevsky nous ont aidé, on l'a vu, à combler les lacunes dans les notes sur les premières années du héros du roman ; et voici que la feuille 70 se trouve être, à elle seule, suffisamment explicite pour nous fixer sur la vie du héros au monastère et son amitié avec l'évêque

Tikhon. Nous aurons cependant à puiser à d'autres sources pour faire connaître aux lecteurs français quelques-uns des personnages du futur roman et que Dostoïevsky nomme seulement dans cette partie de ses notes.

Après l'aveu de sa participation au crime, celui sans doute commis par Ossip Koulichov, le gamin est mis en correction au monastère. Il y rencontre l'évêque Tikhon dont l'extrême douceur ne provoque d'abord chez lui que le désir de tourmenter le saint homme par d'audacieuses incartades. « Le démon le possède », opine Dostoïevsky.

La feuille 70 débute ainsi :

« *Monastère.* — Que Dieu réserve bonne nuit à nous et à tous les animaux. » C'est évidemment la prière que le gamin entend Tikhon adresser avant le coucher ; et, dans une parenthèse, Dostoïevsky note :

« A lire soigneusement la description des animaux. Humboldt, Buffon et les auteurs russes. »

Luttant contre « le démon qui le possède », le gamin se lie peu à peu d'amitié avec Tikhon. « Le fait que celui-ci se lie avec un gamin est en lui-même touchant », remarque l'auteur. Puis :

« Récits clairs de Tikhon sur la vie et les joies de la terre, sur sa famille : son père, sa mère, ses frères. Récits extrêmement can-

dides, par là même touchants, de Tikhon, contant ses fautes à lui envers ses proches, ses sentiments d'orgueil et de vanité (comme je voudrais refaire tout cela ! dit Tikhon).

« Il raconte son premier amour, parle des enfants ; vivre en chasteté est une existence inférieure : il faut avoir des enfants ; elle devient *supérieure* quand on éprouve le besoin de remplir une haute mission. »

« Ayant appris ce qu'était Thérèse-Philosophe, Tikhon bénit [sans doute chez le gamin] la chute et le relèvement. »

« Thérèse-Philosophe trouble Tikhon. « Pourtant, j'avais pensé que j'étais désor-
« mais à l'abri des tentations. » Et il reprend le noviciat au service du gamin. Il se soumet à lui. »

Il n'est fait, précédemment, qu'une seule fois une obscure allusion à Thérèse-Philosophe (feuille 16) où il est question du gamin qu'elle corrige et auquel elle confisque un livre. Sans doute avait-elle joué un rôle dans l'éducation de l'enfant.

« Tikhon dit à une dame qu'elle est traître à la Russie et ennemie des enfants à la fois. Il montre comment ils perdent leur figure d'enfant dès l'origine. Quoique exactes, leurs peintures (Léon Tolstoï, Tourguéneff) semblent révéler une vie d'étrangers. Seul Pouschkine est un vrai Russe. »

A noter que ces lignes sont écrites en 1870,

une huitaine d'années avant la crise morale de Tolstoï qui le rattachera à l'idée chrétienne de Dostoïevsky. Quant aux paroles de Tikhon sur la trahison des Russes à leur patrie, le lecteur est prié de se reporter aux pages du *Journal d'un Écrivain*, où il est parlé des Russes « citoyens du monde » et de leur imitation servile de l'Europe.

Suit une autre note demandant un double rappel :

« Anikita va trouver Tchaadaïev pour le convertir. Il [Anikita] prie Tikhon de l'accompagner. Celui-ci vient, discute, puis demande de lui pardonner. »

Cette note confirme d'abord le fait de l'identité entre le Tikhon de *la Vie d'un grand Pécheur* et celui qui accomplit le même geste devant Stavroguine, geste imitant celui de Tikhon Zadonsky. Quant aux personnages d'Anikita et de Tchaadaïev, la lettre de Dostoïevsky à Maïkov, du 26 mars 1870, que nous avons déjà citée, contient un passage expliquant la présence de Tchaadaïev au monastère et éclairant d'autant mieux la note qu'on vient de lire que Tchaadaïev n'est pas un personnage imaginaire, mais un écrivain philosophe connu par ses *Lettres philosophiques*, écrites en français et éditées à Paris, par le Père jésuite prince Gagarine, vers les années 40 du dix-neuvième siècle. Seule la première lettre fut traduite en russe

et publiée en 1836, avant l'édition française. Elle produisit une telle émotion dans toute la Russie, qu'aucun écrit n'en avait jamais produit de semblable, conte un témoin. Pour juger du mobile auquel obéit Dostoïevsky en introduisant dans son roman la personnalité de Tchaadaïev, il convient de citer quelques passages caractéristiques de la fameuse *Lettre philosophique* :

« L'une des plus pitoyables particularités de notre culture est dans le fait que les vérités depuis longtemps connues chez les autres nations, même chez celles qui, sous bien des rapports, sont moins instruites que nous, commencent à peine à être découvertes chez nous. Et cela résulte de ce fait que nous n'avons jamais marché avec les autres peuples ; nous n'appartenons à aucune des grandes familles humaines, ni à l'Occident, ni à l'Orient, ne possédons pas les traditions ni de l'un, ni de l'autre... »

« Nous sommes apparus dans le monde comme des enfants illégitimes, sans patrimoine, sans liens avec les hommes qui nous ont précédés, nous n'avons bénéficié d'aucune leçon du passé... Nous appartenons à des nations qui semblent ne pas faire partie intégrante de l'humanité et n'exister que pour donner quelque grande leçon au monde dans l'avenir... »

« Par notre situation entre l'Orient et

l'Occident, s'appuyant d'un coude sur la Chine et de l'autre sur l'Allemagne, nous devrions unir en nous deux grands principes de la compréhension : l'imagination et la raison. Mais telle n'est pas la destinée qui nous est échue. Isolés dans le monde, nous ne lui avons rien donné, nous ne lui avons rien pris... »

La racine du mal, selon Tchaadaïev, est que les Russes ont puisé leur culture d'une source différente à celle de l'Occident : « Notre mauvais sort a voulu que nous empruntions les premières semences de la morale et de la culture intellectuelle à Byzance, alors qu'elle se trouvait dans sa période de décadence et de corruption » et qu'elle venait de se détacher de la confraternité universelle, autrement dit, s'était séparée de l'Église d'Occident.

« Malgré notre qualité de chrétiens, nous n'avons pas avancé d'un pas, tandis que la chrétienté occidentale marchait majestueusement dans la voie tracée par son divin fondateur... » Cependant, c'est par le christianisme « que tout est créé : et la vie sociale, et la famille, et la patrie, et la science, et la poésie, et la raison, et les joies, et les peines ». Mais c'est là l'œuvre du christianisme occidental, et non celle du christianisme issu de Byzance.

On conçoit l'indignation que durent sou-

lever ces propos hérétiques parmi tous les orthodoxes russes. Cependant, c'est moins les tendances catholiques de l'auteur, — encore peu prononcées dans sa *Lettre philosophique* publiée en Russie, — qui émurent l'opinion publique que sa condamnation rigoureuse, et à la vérité fort exagérée, du passé et du présent de la Russie.

Tchaadaïev s'élève, en effet, contre les slavophiles dans une autre lettre, disant : « Pierre le Grand n'a trouvé qu'une page blanche sur laquelle il a inscrit de sa main rude : *Europe et Occident.* » Et le grand homme fit une grande œuvre. « Mais voici qu'une nouvelle école apparaît (les slavophiles). L'Occident est rejeté, l'œuvre de Pierre le Grand est reniée; on aspire au retour au désert... Dans son zèle, le nouveau patriotisme nous déclare être les enfants préférés de l'Orient. Pourquoi aller chercher la lumière chez les peuples occidentaux? demandent-ils. N'avons-nous pas chez nous tous les éléments d'un ordre social infiniment supérieur à celui de l'Europe?... Est-ce l'Occident qui est le berceau de la science et de la sagesse profonde? Chacun sait que c'est en Orient qu'elles sont nées. Retournons à cet Orient auquel nous touchons de partout, d'où nous sont venues jadis nos croyances, nos lois, nos vertus, bref, tout ce qui a fait de nous le plus puissant peuple de la terre... »

Et l'auteur conclut : « Vous saisissez maintenant l'origine de la tempête soulevée récemment contre moi et vous pouvez constater qu'une réaction véritable se produit en ce moment parmi nous, une réaction ardente contre l'instruction, contre les idées occidentales, celles qui ont fait de nous ce que nous sommes et dont tire l'origine jusqu'au mouvement actuel de réaction. »

Ces citations ne paraîtront pas faire longueur quand on sera avisé qu'elles caractérisent un personnage du roman projeté, en tant que représentant autorisé des idées occidentales en Russie, et dont Dostoïevsky a fait choix précisément en raison de son antagonisme extrême envers les slavophiles, alors que Dostoïevsky même se rangeait parmi ces derniers. L'occasion était donc propice de définir la slavophilie en citant un écrivain compétent.

Ajoutons, avant de reproduire l'extrait de la lettre de Dostoïevsky se rapportant à Tchaadaïev, que la publication de la première « lettre philosophique » dans la revue russe *le Télescope*, valut au directeur de la revue le bannissement, tandis que l'auteur, grand seigneur et pourvu de hautes relations, fut déclaré fou et, durant de nombreux mois, était visité quotidiennement par le médecin et la police.

Dostoïevsky écrivait donc à Maïkov :

« Je mettrai également au monastère Tchaadaïev (sous un autre nom, naturellement). Pourquoi Tchaadaïev ne serait-il pas relégué au monastère? Supposez qu'après son premier article, pour lequel les médecins l'examinaient toutes les semaines (tous les jours selon le témoignage de Tchaadaïev lui-même), il n'a pu se retenir de publier à l'étranger une brochure en langue française, par exemple; et il se pourrait fort bien qu'il fût enfermé pour cela au monastère pendant un an. D'autres pourraient venir le visiter: Belinsky, notamment, Granovsky, Pouschkine (puisque'il ne s'agit pas de Tchaadaïev en personne, mais d'un type de mon roman). Séjournerait également au monastère Pavel Proussky, et Goloubov, et le moine Parpheny. Je connais bien ce monde, de même que je connais la vie du monastère russe depuis mon enfance. »

Rappelons, pour finir avec Tchaadaïev, que les noms cités comme ses visiteurs sont ceux d'autres « occidentalistes » fameux, particulièrement Belinsky, le grand critique que l'on connaît déjà, et Granovsky, non moins célèbre publiciste libéral. Quant à Pouschkine que Dostoïevsky jugeait être « très russe », il était grand ami de Tchaadaïev et en avait même subi l'influence dans sa jeunesse. Les autres noms sont ceux de deux moines et d'un laïque, anciens « vieux croyants »,

devenus des prédicateurs fougueux contre les mêmes « vieux croyants » (*raskolniky*). C'est évidemment l'un d'eux qui, sous le nom d'Anikita du « plan », controverse avec Tchaadaïev.

Reprenons les notes de Dostoïevsky et reproduisons celle de la fin de la feuille 70 :

« Le gamin a parfois des basses pensées sur Tikhon : « Il est si ridicule, il sait tellement peu, il est si faible et sans défense... « il ne fait que me demander conseil. » Mais vers la fin, l'adolescent devine que Tikhon est robuste par une force intérieure, qu'il est pur comme un petit enfant, qu'aucune mauvaise pensée ne saurait traverser son esprit, que rien ne le trouble et que, par suite, toutes ses actions sont belles et nettes. »

Feuille 71 :

« Tikhon parle de l'humilité comme d'une grande force.

« De la difficulté de pardonner à un criminel impardonnable. Ce martyr est le plus grand de tous. »

Feuille 19 :

« *Pensée dominante.*

« Après avoir quitté le monastère et Tikhon, le grand pécheur revient dans le monde pour être le *plus grand des hommes*. Il est persuadé qu'il sera le plus grand des hommes.

« Il se conduit comme tel : il est le plus orgueilleux parmi les orgueilleux, il traite les hommes avec une hauteur sans borne. Mais il ne se représente pas avec précision les formes de sa future grandeur, ce qui est bien de son jeune âge. Grâce à Tikhon (c'est le principal), il s'est assimilé toutefois la pensée (ou la conviction) que *pour vaincre le monde entier, il faut vaincre seulement soi*. Triomphe de toi et tu triompheras du monde.

« Il ne fait pas choix d'une carrière ; le temps lui manque : il commence à se surveiller à tous les instants. Il est mis en présence aussi de plusieurs contradictions : la nécessité d'amasser l'argent ; il a une famille à nourrir. L'idée d'amasser de l'argent lui est suggérée par un usurier, homme horrible, antithèse absolue de Tikhon. La science le hante et aussi la philosophie ; il s'assimile celle-ci en ce qui importe le plus à son intérêt.

« Soudain, jeunesse et débauche. De hauts exploits et d'horribles méfaits. Dévouement. Orgueil incommensurable. Par orgueil, il se fait ermite, puis pèlerin. Voyage à travers la Russie. Amour. Soif d'humiliations, etc., etc.»

« *Riche Canevas.*

« Chute et relèvement.

« Homme extraordinaire. Mais qu'a-t-il fait et accompli ?

« Par orgueil, par un sentiment d'élévation ultime au-dessus des hommes, il se montre doux et bienveillant pour tous, précisément parce qu'il se sent au-dessus de tous.

« A un moment, il a l'intention de se suicider.

« Il finit par installer chez lui un asile et une maison d'éducation pour enfants. Il s'inspire de l'exemple de Haas. »

Haas était, au début du siècle dernier, médecin des prisons de Moscou. Il mit à profit sa situation pour adoucir les souffrances des prisonniers, rendre moins barbare le port des chaînes pour les forçats. Il racheta aux seigneurs les enfants dont les parents serfs étaient envoyés au bagne, fonda des hôpitaux pour les prisonniers libérés, distribua des livres de piété aux bannis, les reconforta de loin par ses lettres. Il soigna gratuitement sa clientèle indigente, lui fournissant en même temps des médicaments ; pendant l'épidémie de choléra, il demeura en contact constant avec les malades, jusqu'à prendre un bain après un cholérique, afin de rassurer ses confrères sur les dangers de contamination. Vivant lui-même dans une étroite chambre, où les instruments de laboratoire tenaient lieu de mobilier, se privant et distribuant aux nécessiteux les grosses sommes que des bienfaiteurs lui remettaient,

il demeurerait toujours à l'affût d'une bonne action. Il finit par prendre figure de saint aux yeux de la population moscovite.

Le « grand pécheur » allait finir lui aussi dans un rayonnement. Mais, note Dostoïevsky :

« Il meurt, après s'être confessé de ses crimes. »

*
* *

Le plan de *la Vie d'un grand Pécheur*, si informe et si incomplet qu'il paraisse, est marqué cependant en contours assez accentués pour que, étayé de la documentation des écrits privés de l'auteur, il nous permette de juger à sa valeur la conception dernière de Dostoïevsky.

On perçoit l'envergure de la fresque projetée où devait figurer les représentants des courants opposés de la vie russe et où l'auteur allait poser les problèmes qui intéressent les assises mêmes de toute la collectivité humaine.

Mais déjà le plan nous fournit en soi la clef de l'œuvre totale de Dostoïevsky, grâce au caractère autobiographique qu'il attribuait à *la Vie d'un grand Pécheur* et que la réalité des faits moraux, voire matériels, notés dans le plan, confirme entièrement. En mettant en évidence cette valeur propre du plan, nous aurons donné la raison supplémentaire du soin que nous avons mis à son éclaircissement.

La lettre de Dostoïevsky à Maïkov précédemment citée contient, on s'en souvient, une première allusion nette au fait qui nous occupe : « La question dominante — traitée dans toutes les parties — est celle qui m'a tourmenté, consciemment ou non, toute ma vie : l'existence de Dieu. »

Une lettre antérieure au même confident, écrite quinze mois auparavant (le 11 décembre 1868) est plus formelle encore à cet égard. Le titre que portait alors le roman était : *l'Athéisme*, et le héros avait quarante-cinq ans (l'âge de Dostoïevsky à cette époque, notons-le) ; mais il ne s'agit là que d'une première ébauche qui s'élargit à mesure pour devenir *la Vie d'un grand Pécheur*, les lettres qui suivent en témoignent. Au surplus, si le décor se transforme, l'ambiance morale, l'esprit des personnages demeurent les mêmes.

Dostoïevsky écrit donc de Florence :

« Mon esprit est en ce moment occupé ici par un roman immense dont le titre est *l'Athéisme* (pour l'amour de Dieu, c'est entre nous). Mais avant de m'y mettre, il me faut lire presque toute une bibliothèque d'œuvres athées, catholiques et orthodoxes. Même mon existence entièrement assurée, le roman ne pourrait être achevé avant deux ans au plus tôt : le héros existe. C'est un Russe de notre société, *d'un certain âge*, pas très instruit, mais non sans culture, non sans grade,

qui, à son âge, perd *soudainement* foi en Dieu. Durant toute sa vie il n'était occupé que de ses fonctions, ne quittait pas l'ornière suivie et, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, ne se distingua en rien.

« La perte de sa foi agit sur lui profondément... Il fréquente les nouvelles générations, il cherche parmi les athées, les Slaves et les Européens, les hérétiques russes, les ermites et les prêtres ; entre autres, il est pris dans les filets d'un jésuite prédicateur, un Polonais ; après lui, il s'enfonce dans les profondeurs de la *khlystovstchina* (1) et finit par reconnaître le Christ, la terre russe, le Christ russe et le Dieu russe. (Par amour de Dieu n'en parlez à personne, car, pour moi, écrire ce dernier roman, et puis mourir : *je m'y livrerai tout entier.*)

« Ah, mon ami ! j'ai une toute autre notion de la réalité, du réalisme, que nos réalistes déclarés. Mon idéalisme est plus réel que leur réalisme. Seigneur ! Si l'on racontait convenablement tout ce que nous autres Russes avons vécu durant les dernières dix années de notre évolution spirituelle, est-ce que nos réalistes ne crieraient pas à la fantaisie ? Et pourtant, c'est là le vrai réalisme !... Avec leurs procédés réalistes on n'explique-

(1) *Milieu des Khlysty* ; secte mystique congénère des Adamites et des Quakers ; professant, au surplus, le crédo de la transmutation des âmes.

rait pas le centième des faits qui se sont réellement produits. Tandis que nous autres, nous avons même prévu des faits, grâce à notre idéalisme. Oui, cela nous est arrivé. Ami, ne plaisantez pas de mon amour-propre ; mais je suis comme saint Paul : « Puisque on ne me louange pas, je vais me « louer moi-même. »

Nous avons tenu à reproduire entièrement le long extrait de la lettre, bien que les lignes finales ne se rapportent pas directement au cas envisagé ; mais elles nous révèlent la conception de l'auteur du procédé « réaliste » employé par lui et nous signifient ainsi l'authenticité des hommes et des choses vus par lui sous un jour « idéaliste ».

Enfin, dans sa lettre à Strakhov du 24 mars 1870, il dit, parlant cette fois de *la Vie d'un grand Pécheur* : « Il m'est impossible de vous le promettre pour cette année (la publication du roman dans la revue de Strakhov : *Zaria*). Ne me pressez pas, et vous recevrez une chose consciencieuse et bonne. Du moins, le but de toute ma future carrière littéraire est dans la réalisation de cette idée ; car je ne saurais espérer vivre et écrire plus de six ou sept ans encore. »

On sait que Dostoïevsky ne s'est pas trompé de beaucoup, étant mort en février 1881, à l'âge de soixante ans. La mort l'a surpris à l'heure où il avait concrétisé sa

vaste conception, tantôt en touches fortuites, dans les romans *l'Idiot* et *les Possédés*, dans le récit *le Songe d'un homme ridicule*, en d'autres pages du *Journal d'un Écrivain*; tantôt méthodiquement, dans *la Confession de Stavroguine* et dans *les Frères Karamazov*, qui semblent bien former l'un des cinq romans de *la Vie d'un grand Pécheur*, quant au fond tout au moins, sinon par le cadre.

Mais ses pensées, ses sentiments, sa personnalité entière sont « livrés » dans le « plan » de la quintuple œuvre projetée. Un parallèle entre quelques traits essentiels qu'il prête à son futur héros et ceux qu'y marquent l'auteur, de son propre aveu, l'établira.

La définition d'ensemble du caractère du héros, placée à la tête du plan, contient, on l'a vu, ces deux traits fondamentaux : « Accroissement de la volonté et de la force intérieure. » Puis : « Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité. »

Certes, Dostoïevsky ne s'y peint point trait pour trait. Songeons qu'il s'agit d'une interprétation synthétique de la réalité, d'une création de types d'après d'autres modèles apparentés à sa personnalité. Ainsi, M. Brodsky, du « Centro-Archive », voit dans un certain Schidlovsky, ami de jeunesse de Dostoïevsky, le prototype à la fois du « grand pécheur » et de Stavroguine adolescents. Cela n'empêche pas Dostoïevsky d'avouer, à vingt-

cinq ans, dans une lettre à son frère Michel : « J'ai un horrible vice : un amour-propre infini et une ambition illimitée. » Il le dit en constatant le succès foudroyant de son premier roman: *les Pauvres Gens* : « Ma gloire atteint son apogée. En deux mois, il a été parlé de moi dans trente-cinq publications. On me porte aux nues dans certaines, on fait quelques réserves dans d'autres, on me vilipende dans les troisièmes. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus haut? » Cependant, il est « tourmenté et chagriné » du fait que tous, les *nôtres* (dont Belinsky lui-même à l'appréciation autorisée duquel il doit le triomphe des *Pauvres Gens*) et le public, tous, tous, comme se donnant le mot, trouvent Goliadkine (le héros de sa deuxième œuvre: *le Sosie*) ennuyeux et le roman délayé au point qu'il est impossible de le lire! » « L'idée que j'ai trompé les espérances et gâté une chose qui pouvait être une grande œuvre me tue. » Et bien qu'il vive « dans un enfer », qu'il soit tombé malade de chagrin, il ajoute, dans la même lettre : « Une foule de nouveaux écrivains apparaissent. Certains sont merveilleux. Parmi eux, Herzen et Gontcharov sont particulièrement remarquables... On les loue énormément ; la primauté me reste quand même, et j'espère que c'est pour toujours. »

Voici pour « l'orgueil incommensurable et la lutte contre la vanité ».

Quant à « l'accroissement de la force intérieure », ou « l'exercice de la force de volonté » du « grand pécheur », nous les retrouvons chez Dostoïevsky dans les moments décisifs de sa vie, — sur l'échafaud, au bagne, — mais dont l'aveu direct ne se manifeste dans sa correspondance que fortuitement : « J'ai imaginé un nouveau genre de délices — assez étrange — : me faire languir », écrit-il à son frère Michel en 1840. « Je prends ta lettre, je la tourne plusieurs fois dans mes doigts, je la tâte, je la soupèse et, après avoir bien contemplé l'enveloppe cachetée, je la mets dans ma poche... Tu ne saurais croire quelle volupté cela procure à l'âme, au cœur!... »

Le « grand pécheur » est « insociable », « passionnément exclusif », tout renfermé dans ses pensées. Dostoïevsky l'est autant dès ses années de l'École d'Ingénieurs de Saint-Petersbourg, à en croire les souvenirs de ses camarades. Et plus tard, en 1854, il écrit à son frère Michel, de Sibérie, après sa libération du bagne : « Je vis ici en isolé ; je fuis le monde comme à l'ordinaire. »

Il le fuit par un sentiment de dédain pour l'état de médiocrité où vivent les hommes, autant que « le grand pécheur » les mésestime, voire en ressent du dégoût.

Dès l'éveil de la conscience du petit héros, celui-ci « éprouve du dégoût pour les gens », et cela « par un sentiment d'orgueil de sa

nature dominatrice. » « Il est frappé de voir tous ces gens (les adultes) prendre au sérieux leurs balivernes et être plus bêtes et plus insignifiants qu'ils ne le paraissent. »

Dostoïevsky s'exprime de même dans sa lettre de 1847, à son frère Michel : « Dieu, que de sages à barbe blanche, bassement bornés, connaisseurs de la vie, *fiers* de leur expérience, c'est-à-dire sans personnalité propre (car tous sont faits sur le même patron), prêchant constamment la nécessité d'être satisfait de son destin, de savoir se limiter dans la vie, d'être content de sa situation, et cela sans se préoccuper du sens de ces mots, contentement qui fait penser à la restriction et à la mise à l'épreuve monastique ; des misérables qui, avec une mesquine méchanceté inlassable, condamnent toute âme forte et ardente parce qu'elle ne sait se soumettre à leur règlement quotidien, à leur calendrier de l'existence. Ce sont bien des misérables, avec leur comique bonheur terrestre ! Des misérables ! »

Le « grand pécheur » (comme Stavroguine, son double) aimait étonner ses proches de ses grossièretés soudaines, passer pour « un monstre ». Dostoïevsky avoue ses insolences envers ses professeurs et, dans la lettre que nous venons de citer, il dit notamment : « J'ai un caractère si repoussant ! Je t'ai toujours apprécié plus haut que moi. Je suis prêt à

donner ma vie pour toi et les tiens ; mais, parfois, alors que mon cœur est saturé d'amour, il est impossible d'entendre de moi un mot de tendresse. On dit que je suis sans cœur... Que de fois je me suis montré grossier envers Émilie Fedorovna (la femme de son frère Michel), la plus noble des femmes, mille fois meilleure que moi !... »

Trait de caractère assez tolérable chez un névrosé, mais qui, chez le romancier comme chez son héros, s'exacerbe quand survient la crise de la « descente dans l'abîme ». « Partout et en tout, j'atteins la dernière limite ; toute ma vie, je n'ai fait que de la franchir », écrit Dostoïevsky à Maïkov, en 1867. Il le confesse à propos d'une perte au jeu pendant son voyage à l'étranger : « Passant à proximité de Baden-Baden, j'ai eu l'idée de m'y arrêter. J'étais tourmenté par l'idée de risquer dix louis, dans l'espoir de gagner deux mille francs : c'étaient quatre mois d'existence avec tous mes Pétersbourgeois (sa femme, son enfant et sa belle-mère). Le plus vilain de cette affaire est qu'il m'était déjà arrivé de gagner. Mais le pire est que ma nature est vile et excessivement passionnée. »

Enfin, il perd tout son argent et, contraint de mettre en gage ses vêtements, puis ceux de sa femme, il ne s'arrête que lorsqu'il n'a plus rien à engager. Au reste, cette

aventure est contée avec une sincérité édifiante dans son roman *le Joueur*.

La question d'argent préoccupe fort aussi « le grand pêcheur ». « J'aurai à mon service l'argent ; alors, qu'ils le veulent ou non, ils viendront tous se prosterner devant moi », se dit-il. « L'argent résoudra toutes les questions. »

Le même souci ne cesse d'absorber Dostoïevsky durant sa vie, dans l'espoir de pouvoir travailler en paix et suivant son inspiration. « Toute la vie je n'ai travaillé que pour l'argent, et tous les instants de ma vie sont remplis par ce besoin, aujourd'hui plus que jamais », écrit-il à Strakov, en 1870. Et dans une autre lettre : « Comment puis-je écrire quand j'ai faim... Mais que le diable me prenne avec ma faim ! Elle, ma femme, nourrit son enfant, et elle est obligée d'engager son dernier jupon en laine... Et on me demande des œuvres d'art et de poésie pure, sans effort, sans brouillard, on me cite l'exemple de Tourguéneff, de Gontcharov ! Qu'ils viennent voir dans quel état je travaille... » Et chaque fois où il touche à cette question, que ce soit à Strakov, à Maïkov ou à son frère Michel, il a « besoin de l'argent plus que jamais ». Pourtant il en gagnait assez, mais jamais à temps et étant constamment endetté auprès de ses éditeurs, parce que « nature large », — telle qu'il décrit

la nature russe dans les pages consacrées à Vlass, — il ne prenait pas souci de calculer.

*
* *

L'amour, ou plus exactement la passion charnelle, joue un plus grand rôle encore dans *la Vie d'un grand Pécheur* : « Lambert et lui : tableau complet de débauche », lit-on dans le plan. « Mais Lambert s'y plonge avec délice et y goûte le suprême plaisir, tandis que *lui* s'y adonne, avec une soif irrésistible, certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. »

On ne saurait poursuivre avec la même aisance le parallèle entre le héros et l'auteur sur ce terrain délicat. Au surplus, on ne trouve guère d'aveu direct à ce sujet, ni dans la correspondance, ni dans le *Journal* de Dostoïevsky, sauf en un post-scriptum à la lettre à son frère du 16 novembre 1845, alors qu'il avait vingt-quatre ans. Lisons : « Les petites Minna, Clara, Marianne et les autres deviennent diablement jolies, mais coûtent énormément d'argent. Ces jours-ci, Tourguéneff et Belinsky me chapitrèrent d'importance pour ma vie dissolue. »

Mais son ouvrage *le Sous-Sol* (1), écrit la

(1) Traduit partiellement en français sous le titre de *l'Esprit souterrain* (Plon, éditeur). Une autre traduction a paru chez E. Fasquelle.

même année et publié en 1846, nous renseigne amplement à ce sujet, tous les biographes de Dostoïevsky et ses amis intimes étant d'accord pour y voir des scènes vécues ; et elles sont telles qu'il est permis de les affilier non seulement à la caractéristique qu'on vient de lire concernant « le grand pécheur », mais encore à ceux où il est dit de celui-ci : « Il se jouait de Katia », « l'a couverte de honte », la forçait de l'adorer, alors qu'il tyrannise « la petite boiteuse », parce qu'il l'affectionne profondément, la bat, « pour ne pas l'embrasser », lui confie ses rêves les plus secrets, ceux qui entraîneraient sa mort, « si quelque autre les surprenait ».

L'impression de vie qui se dégage de *l'Esprit souterrain* est, en effet, telle, que l'on conçoit que M. Dmitri Merejkowsky, dont le talent s'apparente étroitement à celui de Dostoïevsky, puisse définir la nature créatrice du grand romancier en une formule générique. Nous la trouvons dans son étude bien connue sur *Dostoïevsky et Tolstoï*.

« Envisageant le fond de la nature de Dostoïevsky, on découvre son besoin irrésistible d'artiste de sonder les abîmes les plus dangereux du cœur humain, l'abîme de volupté, de préférence.

« Et devant les investigateurs de la vie de Dostoïevsky se pose avec insistance la question troublante : aurait-il pu décrire ses per-

sonnages en puisant *uniquement dans son expérience extérieure, d'après ses observations sur les autres?* Non, à coup sûr : *il puisait aussi dans son expérience personnelle.* »

C'est dans ses œuvres d'imagination, par suite, que les biographes de Dostoïevsky ont dû chercher les éléments de sa propre histoire passionnelle, tout document direct leur ayant manqué jusqu'à ces derniers temps. Nous avons la chance de pouvoir utiliser, pour la première fois, semble-t-il, et avec le dessein limité que nous visons ici, des témoignages sûrs qui se sont produits depuis une couple d'années et venant des acteurs mêlés aux aventures amoureuses de Dostoïevsky ou de sa fille même.

Le voile qui cachait obstinément les circonstances singulières de son premier mariage avec la veuve Issaïev est déchiré par des révélations de Mlle Lioubov, fille de Dostoïevsky de seconde noce : l'ancienne Mme Issaïev nous y apparaît en modèle dont les aspects variés se reflètent dans l'étrange psychologie de tel ou tel personnage féminin du romancier, et chez Mme Alphonsky, de *la Vie d'un grand pécheur*, en image entière.

On aperçoit la valeur qu'ajoutent les révélations de Mlle Dostoïevsky à l'exhumation du « plan », nous incitant d'autant plus à nous arrêter à cette épisode tragique de la vie du romancier que ses biographes, ses plus intimes

amis, au cours de leurs « souvenirs », cherchèrent vainement à pénétrer le secret de ses relations avec sa première femme et dont il n'aimait pas à les entretenir.

Tout le volumineux recueil de la correspondance de Dostoïevsky, de souvenirs sur lui de Maïkov, de Strakhov et de bien d'autres documents, que nous avons largement mis à contribution, ne contient à cet égard qu'une courte et obscure allusion de Dostoïevsky à cet épisode de sa vie ; elle est faite dans sa lettre du 18 janvier 1856, adressée à son plus vieil ami Maïkov, à qui cependant il ne célébrait rien en toute autre occasion : « Je ne pouvais pas écrire. Une circonstance, un hasard, lent à se produire dans mon existence et qui me visita enfin, m'entraîna, me prit tout entier. Je fus heureux, et ne pus travailler. Puis, le chagrin, le malheur me visitèrent. »

Il est pourtant une source riche en renseignements sur cette période de la vie de Dostoïevsky, qui ne semble pas avoir été mise à profit jusqu'ici par les historiographes, par suite de certaines éventualités qu'il serait superflu d'exposer ici. Il s'agit des « Souvenirs » du baron Alexandre Wrangel (n'ayant de commun que le nom avec le général renommé) publiés, il y a une quinzaine d'années, dans le supplément illustré du journal *Novoïe Vremia* de Saint-Petersbourg. Pas

plus que mes confrères, russes ou français, je n'avais pas discerné en temps voulu le haut intérêt de cette publication, et il a fallu l'occasion présente, l'examen minutieux du « plan » et la lumière qu'y projettent les révélations de Mlle Dostoïevsky, pour que l'idée s'imposât à moi de tirer de mes archives les cahiers poudreux des souvenirs du baron Wrangel.

Je me souvins que le baron avait été le compagnon de tous les instants de Dostoïevsky durant les mois où celui-ci fut « visité », comme il dit, par « le bonheur », puis par « le chagrin et le malheur ». En 1855 et 1856, le baron Wrangel, tout jeune encore, — il avait vingt-deux ans, — exerçait les fonctions de chef de la magistrature de Semiplatinsk (ville de la Sibérie occidentale) où Dostoïevski servait comme simple soldat, à l'expiration de sa peine de quatre ans de travaux forcés. Le haut fonctionnaire était un fervent admirateur du talent du romancier, et comme il avait apporté et remis à celui-ci, le jour même de son arrivée à Semiplatinsk, divers objets et des lettres de ses parents et amis de Pétersbourg, les deux jeunes gens furent aussitôt attirés par une sympathie réciproque et ne se quittèrent plus. Et le nouvel ami, occupant une situation privilégiée, fit beaucoup pour alléger la détresse morale et matérielle du soldat. Ceci est dit pour signifier la confiance

singulière accordée par Dostoïevsky, si en-fermé de coutume, au baron Wrangel, dans les jours de sa fougue amoureuse, non moins singulière, totalement cachée par lui à tous autres.

Peu après l'arrivée du baron Wrangel, Dostoïevsky fit la connaissance de Mme Issaïev, habitant Semiplatinsk avec son mari, professeur au collège de la ville, et leur petit garçon Pacha. M. Issaïev était maladif et, avec cela, buvait fort. Mme Issaïev, jolie blonde dépassant la trentaine, de taille moyenne et élancée, était « une nature passionnée et exaltée », prédisposée, comme son mari, à la tuberculose. Assez instruite et curieuse de tout connaître, elle se montrait pitoyable aux malheureux, vive et fort impressionnable. « Elle s'intéressait beaucoup à Fédor Mikhaïlovitch (Dostoïevsky), continue à nous renseigner l'auteur des *Souvenirs*, bien qu'il ne me semblât pas qu'elle l'appréciât à sa valeur : elle s'apitoyait plutôt sur son malheureux sort. Peut-être avait-elle de l'attachement pour lui, mais à coup sûr, elle n'en était pas amoureuse. Elle savait qu'il était atteint d'épilepsie, vivait dans le besoin et l'estimait « sans aucun avenir », selon son expression. Fédor Mikhaïlovitch voyait dans ce sentiment de compassion l'effet d'un amour partagé et il s'éprit de la jeune femme avec toute l'ardeur de la jeunesse. »

Bercé de ses illusions, Dostoïevsky était au comble du bonheur, lorsqu'il dut soudain se séparer de la femme aimée, M. Issaïev ayant été transféré au collège de Kouznetsk, petite ville perdue dans la steppe, à plus de deux cents kilomètres de Semiplatinsk. Au début, Mme Issaïev écrivit des lettres éplorées sur sa solitude, à côté d'un mari malade et constamment sous l'influence de l'alcool ; puis ses lettres commencèrent à faire allusion à une nouvelle amitié, celle d'un collègue de son mari « fort sympathique », et les missives devinrent de plus en plus enthousiastes, vantant la bonté, l'affection, la belle âme du jeune professeur. « La jalousie rongait Dostoïevsky ; on ne pouvait pas voir sans serrement de cœur son abattement, sa douleur silencieuse. »

Cependant, M. Issaïev meurt, et Dostoïevsky en informe le baron Wrangel, absent alors pour affaires de service, en des termes qui en disent beaucoup sur l'état d'âme de l'amoureux. Qu'on en juge : « Ce matin, j'ai reçu de Kouznetsk une lettre, écrit-il le 14 août 1855. Le pauvre, le malheureux Alexandre Ivanovitch Issaïev est mort. Vous ne croirez pas combien je le plains, combien je suis chagriné. Moi seul de tous ceux d'ici savais, sans doute, l'apprécier. Sa noire destinée y est pour beaucoup dans les défauts qu'il avait... Mais il y avait chez lui tant de

bonté et de réelle noblesse ! Vous l'avez peu connu, et je m'en veux de vous en avoir parlé, dans mes moments d'irritation, en exagérant ses défauts... La pauvre Maria Dmitrievna (Mme Issaïev) me décrit les moindres détails de la fin de son mari. Elle dit que se rappeler ces détails est son unique consolation... Chaque ligne de sa lettre trahit un tel chagrin que je n'ai pu lire sans larmes, et vous auriez pleuré aussi, vous qui leur êtes étranger, mais avez du cœur... »

Dostoïevsky décrit ensuite le dénûment dans lequel cette mort a laissé la femme et l'enfant, et demandé à son ami de lui prêter quelque argent pour leur venir en aide, puis termine : « Au revoir. J'ai un terrible mal de tête. Je suis tout désolé. La plume me tombe de la main. Je vous embrasse de toute mon âme. »

Craignant le moindre retard dans l'envoi de la somme demandée, il y revient dans une nouvelle lettre où il s'exclame : « Mon Dieu ! Quelle femme ! Quel dommage que vous l'ayez si peu connue ! »

La somme reçue et envoyée à Mme Issaïev, Dostoïevsky, vivant lui-même dans la privation, ne cesse plus de se préoccuper de la vie matérielle de la veuve et de son enfant, et cela, fait remarquer le baron Wrangel, sachant que le jeune professeur V..., demeuré à Kouznetsk auprès de Mme Issaïev, plaisait beaucoup à

celle-ci. « On doit d'autant plus admirer la noblesse de cœur de Dostoïevsky, ajoutait-il, qu'il jalousait le jeune homme, assez insignifiant, disait-on. Oubliant sa propre misère, il se donnait tout entier afin d'assurer le bonheur et la tranquillité de Mme Issaïev. » Dans ses lettres au baron de cette époque, il se montre constamment anxieux du sort de la jeune femme. « Ce n'est pas pour moi que je vous sollicite, mon ami, écrit-il le 15 avril 1856 ; c'est pour tout ce qu'il y a de plus cher dans ma vie. » Il est dans « une situation horrible » ; s'il ne reçoit pas de son frère Michel les cent roubles nécessaires à son voyage à Kouznetsk, il sera « acculé au désespoir ; qui sait ce qui arrivera ! » Et il fait allusion à la possibilité d'une issue tragique.

Le 14 juillet il s'écrie : « Je suis comme fou... Maintenant c'est trop tard. » Qu'y a-t-il ? La lettre du 21 juillet répond : « Je tremble qu'elle ne l'épouse pas... Par Dieu, c'est à se jeter à l'eau ! » Or, en ces instants mêmes de désespoir, il fait des démarches *en faveur de son rival*. Le baron Wrangel était retourné à Saint-Pétersbourg, quand Dostoïevsky lui écrivit : « Je suis prêt à solliciter pour lui à genoux (pour le professeur V...). Il m'est plus cher maintenant qu'un frère ; ce ne serait pas une faute que de demander pour lui : il le mérite. Pour l'amour de Dieu, faites quelque chose ; soyez mon frère... »

Ainsi, après avoir sincèrement déploré la mort du mari qui avait empoisonné l'existence de la femme aimée et mettait obstacle à son union avec elle, Dostoïevsky fait des démarches pressantes pour l'heureux rival — combien heureux, il le savait par Mme Issaïev même — et exagère à cette fin les mérites de l'insignifiant jeune homme. « Noblesse de cœur », dit le baron Wrangel, mais bien compliquée, comme l'est la mentalité du mari, de la femme et de l'amant. Étonnons-nous donc moins de celle prêtée par le romancier à maints de ses personnages : elle n'est pas inventée.

Voici qu'enfin Dostoïevsky annonce au baron Wrangel son prochain mariage ; la lettre est du 21 décembre 1856 : « Si une certaine éventualité n'y met point obstacle, je me marierai avant la semaine grasse. Vous savez avec qui. Elle m'aime encore... Elle m'a dit : oui. Ce que je vous écrivais l'été dernier à son sujet a eu peu d'influence sur son affection pour moi. Elle m'aime. Je le sais avec certitude. Je le savais alors que je vous écrivais en été. Elle s'est vite détrompée sur la réalité de sa nouvelle affection. Je l'ai su par ses lettres. Elle m'a tout révélé. Elle n'a eu jamais de secret pour moi. Oh ! si vous saviez quelle femme c'est !... »

En réalité, le mariage n'a pas été heureux ; tous les intimes de Dostoïevsky, et parmi eux

le baron Wrangel, en témoignent. Fantasque et n'aimant pas davantage son second que son premier mari, Maria Dmitrievna s'irritait à mesure qu'avançait son mal de poitrine, la laidissant et la vieillissant de bonne heure. Névrosé lui-même, Dostoïevsky supportait difficilement l'aigreur croissante de sa femme et chercha dans de fréquentes absences le calme dont il avait besoin pour son travail. Mais il a toujours jalousement caché à tous sa malheureuse existence conjugale. Voici comment, en effet, il annonce la mort de sa femme au cours d'une longue lettre du 31 mars 1865, datée de Pétersbourg, au baron Wrangel, n'ignorant rien, pourtant, du caractère et des conditions du mariage de son ami.

Dostoïevsky lui fait part d'abord de la fin prématurée de son frère Michel, son « ange gardien », puis ajoute : « Une autre créature qui m'aimait et que j'aimais sans mesure, ma femme, est morte de tuberculose à Moscou, où elle s'était installée un an avant sa mort. Je suis allé la rejoindre, je n'ai pas quitté son lit durant tout l'hiver, et le 16 avril de l'année dernière, elle a expiré en complète présence d'esprit, se souvenant de tous ceux qu'elle tenait à saluer pour la dernière fois, *de vous aussi*. Je vous transmets donc son salut, mon vieux et bon ami ! Accordez lui votre bon souvenir.

« Oh, ami ! elle m'aimait infiniment, je l'aimais autant ; mais nous ne vivions pas heureux. Je vous raconterai tout à notre première rencontre ; pour l'instant, je dirai seulement que, malgré le malheur de notre vie commune (par suite de son caractère étrange, maladivement fantasque), nous n'avons pas pu cesser de nous aimer, au contraire ; plus nous étions malheureux ensemble, plus nous nous attachions l'un à l'autre. Si étrange que cela soit, c'était ainsi. *Elle était la plus honnête, la plus noble, la plus généreuse des femmes, de toutes celles que j'ai jamais connues.* Bien que je souffrais pendant toute l'année que je la voyais mourir et savais ce que je perdais avec elle, je n'avais pu imaginer le grand vide de ma vie que je ressens depuis qu'elle n'est plus. »

Et Dostoïevsky écrivait ces lignes si douloureuses, venant droit du cœur, alors qu'il connaissait depuis un an la longue trahison de sa femme, comme vient de nous révéler Mlle Lioubov Dostoïevsky. Au cours de ses *Souvenirs*, publiés en langue allemande au début de l'année dernière, elle note que, d'après l'une des dernières confidences de son père, Maria Dmitrievna, croyant sa fin proche, avoua à son mari qu'elle l'avait épousé uniquement par calcul, attirée qu'elle était par sa renommée d'écrivain et ses relations dans le monde. Poursuivant sa confession,

elle affirma avoir passé la nuit la veille du mariage avec son amant, le jeune et beau professeur, et avoir continué sa liaison durant toute sa vie conjugale avec Dostoïevsky. Le discret amant la suivait partout, et ce n'est qu'après les ravages dont la tuberculose marqua la figure de l'amante qu'il disparut sans donner de ses nouvelles. Maria Dmitrievna termina en déclarant à son mari que non seulement elle ne l'avait jamais aimé, mais méprisait en lui l'ancien forçat.

Un pareil outrage, odieux surtout par le fait qu'il est porté à un mari tel que Dostoïevsky s'était montré, serait inconcevable, si le mari outragé ne le confirmait pas indirectement, dans son « plan », tragiquement autobiographique. Rappelons-nous ce qu'il y dit de Mme Alphonsky :

« La femme Alphonsky... avait, quand elle languissait vieille fille, un fiancé (un officier, ou un autre, *quelque professeur*).

« *Mais elle épousa Alphonsky. Outragé par Alphonsky (il avait une maîtresse qu'il frappait au visage), elle renoua ses relations avec son ancien amant...* »

Et à la fin de la note : « *Alphonsky sait que son fils sait qu'il a des cornes et que la belle-mère a un amant.* »

La similitude des deux situations — la réalité étant à peine voilée par la fiction — apparaît frappante quand on se rapporte aux

lettres de Dostoïevsky trahissant son doute sur la fidélité de Mme Issaïev, qui ne lui cache pas d'ailleurs sa vive tendresse pour le jeune professeur, avec qui elle s'isole de longs mois à Kouznetsk. D'autre part, le baron Wrangel nous fait entendre nettement, au cours de ses *Souvenirs*, que, pendant ce même temps, Dostoïevsky avait une maîtresse à Semiplatinsk, une jolie fille Marina, que Mme Issaïev le savait et s'en montrait jalouse même longtemps après son second mariage. (Alphonsky avait de même une maîtresse : identité entière, sauf les coups, naturellement.)

Il convient de ne rien céler : il ne s'agit pas de se montrer discret ou indiscret quant à la vie privée d'un grand romancier ; il mit toute son âme dans son œuvre, et, en cherchant à savoir à quel point elle s'identifie avec l'âme des personnages créés, nous pénétrons les secrets de la psychologie du créateur et de ses créatures ; nous la voyons dès lors moins étrange qu'elle n'apparaît dans la fiction et nullement au désavantage de l'un et des autres. De quelle hauteur d'âme se revêtent, en effet, les louanges posthumes de Dostoïevsky à la mémoire d'Issaïev, le mari trompé, et son exaltation des vertus de la femme dont il avait plus souffert que cueilli des joies, en avait reçu le sadique aveu des trahisons, mais parce qu'elle savait qu'il y

eut de même une Marina dans la vie du trahi ! Ces panégyriques outrés des morts s'affirment en réalité d'excessifs *mea culpa* de fautes bien vénielles au commun jugement ; et la vindicative Maria Dmitrievna n'apparaît, à son tour, qu'une malheureuse, une pitoyable hystérique quand nous la regardons des yeux de Dostoïevsky.

Mlle Dostoïevsky conte une autre aventure de son père avec une jeune femme, aventure demeurée encore moins connue et éclairant la vie passionnelle du romancier.

Après les terribles aveux de sa femme, il revient de Moscou à Pétersbourg, où il reçoit une lettre d'une jeune fille inconnue lui déclarant son amour, bien qu'elle ne le connaisse que par ses ouvrages et ses apparitions aux soirées publiques littéraires. Ils se rencontrent et se lient. Mlle Dostoïevsky ne semble pas connaître les péripéties de cette liaison ni le nom exact de la jeune fille. Mais voici que ces péripéties nous sont narrées par l'héroïne même de l'aventure en son journal intime et nous apprenons son nom : Anna Souslova.

L'écrivain russe A. Bem a découvert, parmi d'autres vieux papiers, le journal de Mlle Souslova et il en a publié une analyse substantielle dans le journal russe de Varsovie : *Svoboda* (*la Liberté*), un an à peine avant l'exhumation du plan de *la Vie d'un grand Pécheur*. C'est un document psychologique d'un intérêt

certain en soi; mais précieux surtout pour les biographes de Dostoïevsky.

Mlle Souslova note ses impressions pour elle-même, à coup sûr, car son journal abonde en descriptions si intimes que l'auteur ne devait guère songer à leur publication. Le fait n'ajoute que plus de prix aux renseignements publiables. Nous y apprenons d'abord que la jeune fille était douée d'un certain talent littéraire et qu'elle a écrit des récits assez remarquables dans *l'Époque*, revue dirigée par Dostoïevsky même. Elle ne dit pas que ce fut là l'occasion de leur rapprochement ou si c'est la version de Mlle Dostoïevsky qui est la vraie. En tout cas, elle s'abandonne avec toute l'ardeur de son jeune et premier amour. Mais elle se sent bientôt opprimée par la fausse situation que lui crée le manque de volonté chez l'homme aimé de se séparer ouvertement de sa femme gravement malade.

Elle décide donc de partir pour Paris où Dostoïevsky doit venir la rejoindre. Le départ de celui-ci est retardé par ses occupations littéraires et plus encore par les nuits et jours qu'il passe au chevet de sa femme malade (après l'aveu qu'on sait de celle-ci, notons-le). Dostoïevsky écrit à Paris lettres sur lettres pour expliquer son retard, attermoiements qui ne font qu'irriter davantage la jeune fille; et c'est dans cet état d'esprit qu'elle fait la rencontre d'un jeune docteur

espagnol qui, beau, entreprenant et peu scrupuleux sur les moyens, parvient à séduire la jeune enthousiaste. Les raisons de cette rapide conquête sur une nature russe sont exactement décrites par Dostoïevsky dans son roman *le Joueur*, sauf la nationalité du séducteur, qui, dans la fiction, est un Français. Le journal de Mlle Souslova ne s'étend que sur les vertus fascinatrices du docteur.

Dostoïevsky fait part, enfin, de sa prochaine arrivée; la jeune fille tente de l'en dissuader, lui écrit même qu'il est « trop tard ». Illusionné sur les motifs du changement d'humeur de l'aimée, il accourt à Paris, plus passionné que jamais, et est atterré en apprenant d'elle la vérité. Dominant sa douleur, il s'évertue à la persuader de l'inconsistance de cet entraînement sans affinités spirituelles et la presse de se soustraire à ce charme indigne et de quitter Paris. Il ne réussit dans son effort qu'au moment où elle-même s'aperçoit de la froideur croissante du docteur, évitant de plus en plus ses rencontres avec elle. Elle souffre dans sa fierté, va demander conseil à Dostoïevsky, et finit par consentir à un voyage en Italie, accompagnée par lui « en qualité d'ami et de frère ».

Les premières étapes du voyage sont pour le romancier une suite de souffrances et de joies, incapable qu'il est à se maintenir dans le rôle de « frère ». Tout le voyage se passe

en afflux et reflux de passion chez l'une et l'autre et, vers la fin, la jeune femme éprouve un sentiment d'insatisfaction du nouveau rapprochement. Le moment vient du retour de Dostoïevsky en Russie et de Mlle Souslova à Paris ; on se sépare, et le nom du romancier n'apparaît dans le journal qu'à des intervalles de plus en plus espacés. Bientôt après son départ, Dostoïevsky se fait entièrement décaver à une roulette allemande ; il en informe Mlle Souslova à Paris, elle s'empresse d'engager ses bijoux et de tirer son ami de sa pénible situation (1).

De retour en Russie, il est de nouveau tout aux soins de sa femme mourante (on se souvient de sa lettre au baron Wrangel à ce propos), et quand elle meurt, il croit devoir proposer à son ancienne amante une union matrimoniale. Mais Mlle Souslova est amèrement désillusionnée de tout amour : elle a fui Paris pour ne plus se rencontrer avec le docteur espagnol, auquel elle se sentait attirée par une sensualité malade ; ses relations avec Dostoïevsky lui avaient laissé une saveur plus âcre encore, au point de lui inspirer de la répulsion pour tout homme, écrit-elle. Et l'on se doute de son accueil à l'offre de mariage. Quand ils se rencontrent une dernière fois à

(1) Cet incident date de 1865, à en croire le baron Wrangel à qui Dostoïevsky en avait également fait part.

Pétersbourg et que Dostoïevsky lui renouvelle sa demande, elle lui rit au nez.

Ainsi se termina cet autre roman intensément vécu par Dostoïevsky, revécu un an après par ses personnages du *Joueur*. L'année même de la publication de ce roman, en 1867, il épouse Mlle Anna Grigorievna Snitkine, sa secrétaire-sténographe, qui lui assure désormais une vie de cœur moins exaltée, mais plus favorable à son équilibre de créateur, déjà suffisamment expérimenté en sensations extrêmes et toujours doté de son « mal sacré ».

On me permettra de terminer ce chapitre sur les relations de Dostoïevsky avec les femmes par sa remarque significative sur cette question rapportée par le baron Wrangel. Rentrant en Russie après sa séparation d'avec Mlle Souslova, Dostoïevsky passa par Copenhague pour rendre visite à son ami Wrangel, alors secrétaire à la légation de Russie. Le jeune diplomate rappelant, parmi d'autres souvenirs, la trahison dont il eut à souffrir d'une dame de Sibérie, Dostoïevsky observa : « Soyons à jamais profondément obligé des jours, des heures de bonheur et de tendresse dont nous gratifie la femme aimée. On ne saurait lui demander de vivre éternellement pour nous : c'est de l'égoïsme ingrat et qu'il faut savoir maîtriser. »

On a vu à quelles faiblesses Dostoïevsky

descendait par gratitude envers les femmes qu'il aimait.

*
* *

Nous arrivons, enfin, au problème qui domine toutes les autres préoccupations du héros et de l'auteur de *la Vie d'un grand Pécheur* : l'existence de Dieu, problème dont la solution déterminera la raison de vivre de l'un et de l'autre. Rappelons ici encore la phrase de la lettre de Dostoïevsky où celui-ci parle de l'idée maîtresse de *la Vie d'un grand Pécheur* : « Le principal problème, traité dans toutes les parties, est celui-là même qui m'a tourmenté toute ma vie, consciemment ou inconsciemment : l'existence de Dieu. » A l'exemple de son héros, il fut « tantôt croyant, tantôt athée, sectaire fanatique ensuite, athée encore », pour finir en croyant éprouvé.

« Il est terrible de voir l'homme posséder le sens de l'impénétrable, l'homme ne sachant ce qu'il doit faire, et jouer avec un jouet qui est Dieu ! » s'écrit-il en 1838, dès l'âge de dix-sept ans. « S'ils savaient quelle effrayante négation de la personne de Dieu j'ai mise dans ma conception du Grand Inquisiteur ! » (des *Frères Karamazov*), écrit-il dans son carnet à l'adresse des « libres penseurs », ses détracteurs.

Pourtant, affirme-t-il dans sa lettre à Maïkov, du 16 août 1867 : « le Déisme nous

a donné le Christ, c'est-à-dire une incarnation de l'esprit humain si haute, qu'on ne saurait la comprendre sans une pieuse vénération et il est impossible de ne pas croire que cet idéal de l'humanité ne soit fixé pour l'éternité. »

On perçoit le sens dans lequel Dostoïevsky affirme avoir reçu et gardé dans son cœur Tikhon Zadonsky, émanation du Christ, et comment son héros athée, qui voulait « détronner Dieu », évolue, sous l'influence du Tikhon du roman, jusqu'à la foi en Dieu aussi absolue. Alors, il deviendra « le plus grand des hommes », parce que la foi lui inspire la volonté de vaincre, non le monde, mais soi-même, comme Tikhon a triomphé de lui-même. « Triomphe de toi et tu triompheras du monde. »

*
* *

Le parallèle moral que nous avons cherché à établir entre l'auteur du plan et le héros est suffisamment révélateur du caractère autobiographique du roman. Le commentateur du « Centro-Archive » pousse cette confrontation jusqu'à vouloir démontrer la similitude du milieu des jeunes années de Dostoïevsky avec celui où il projetait de situer son dernier roman. Il nous semble que cette démonstration est d'une importance bien secondaire. Mais, ne voulant rien négliger pour faire ressortir le haut intérêt du document,

jetant une si vive clarté sur l'œuvre entière de Dostoïevsky, nous allons reproduire le passage le plus probant des explications de M. Brodsky.

« Tout le fond du roman, dans sa première partie, écrit-il, est saturé de vie authentique, de souvenirs de l'auteur de sa vie personnelle. « Le frère Micha », n'est-ce pas Mikhaïl Mikhaïlovitch, l'un des frères de l'écrivain? Souchard est le professeur de langue française qui venait donner des leçons aux jeunes Dostoïevsky (ajoutons, pour notre part, qu'ils avaient fréquenté ensuite l'école de Souchard); Tchermak c'est Léonty Ivanovitch Tchermak, dans le pensionnat duquel Fedor Dostoïevsky a fait ses études de 1834 à 1837. Oumnov, l'un des camarades des frères Dostoïevsky qui les fréquentait souvent et leur portait des livres à lire.

« La liste d'auteurs et les livres que connaissait le héros de *la Vie d'un grand Pécheur* nous transporte vers les années d'enfance et d'adolescence de l'auteur : Évangile, Bible, Gogol, Pouschkine, Walter Scott, Karamzine, ouvrages historiques et géographiques, les contes des *Mille et une Nuits*, etc., tout cela confirme l'authenticité des aveux de Dostoïevsky sur ses jeunes années, ainsi que les souvenirs sur lui de son frère André...

« D'après celui-ci, Pouschkine était lu et relu dans les réunions de famille et fut pour

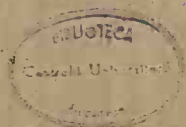
ainsi dire appris par cœur. Gogol était aussi un auteur préféré de Dostoïevsky. Quant à l'Évangile, Dostoïevsky a écrit : « Je suis né « dans une famille russe et pieuse... Nous « connaissions l'Évangile dès notre première « enfance. »

Ces quelques faits des années d'enfance et d'adolescence de Dostoïevsky, le rappel de sa fréquentation des milieux monastiques, où il introduit par la suite son héros, confirmeraient, s'il en était besoin, le caractère autobiographique de son « plan ». Il est donc certain, l'auteur étant lui-même hautement représentatif de sa race, que sa manière « idéaliste » de décrire, selon son mot, celle qui déconcertait par l'apparence d'irréalité, s'avère la plus « réelle » des descriptions de la vie russe, voire l'annonce du cours des destinées russes.

De cette prévision, Dostoïevsky avait d'ailleurs pleinement conscience, il l'a dit, et les événements trop réels auxquels nous assistons la vérifient terriblement.

On se rend compte de la valeur du document retrouvé : il illumine d'une clarté nouvelle toute l'œuvre de Dostoïevsky.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.



заявляю. Я знаю, что я бы могъ устранить и теперь ~~двухъ~~,
когда захочу. Я совершенно влѣваю мою волю по прежнему.
Но въ томъ все и дѣло, что никогда не хотѣлъ того сдѣлать,
самъ не хочу и не буду хотѣть; а ужъ про это знаю. Такъ и
продолжится вплоть до моего сумасшествия.

Handwritten notes in the top left corner, including "я бы могъ устранить" and "когда захочу".

Handwritten notes in the top right corner, including "я бы могъ устранить" and "когда захочу".

Во Швейцаріи ~~я емать~~ два мѣсяца спустя, ~~явобаться~~ ~~в~~
~~оде~~ ~~свѣдѣн~~ или лучше сказать, я ощутилъ припадокъ ~~такой~~
~~же~~ страсти съ однимъ изъ такихъ же неестовыхъ пороковъ,
какъ бывало это лишь когда-то, первоначально. Я почувство-
валъ ужасный соблазнъ на новое преступленіе, то есть совер-
шить двоеженство (потому что я уже женатъ); но я бѣжалъ по
совѣту другой дѣвушки, которой я открылся почти во всемъ.
Къ тому же это новое преступленіе, вислолько не избавило бы
меня отъ Матрени.

Handwritten note: "ниже"

Handwritten notes in the middle right, including "я бы могъ устранить" and "когда захочу".

Такимъ образомъ я рѣшился отпечатать эти листки и везти
ихъ въ Россію въ трехстахъ экземплярахъ. Когда придетъ
время я отошлю въ полицію и къ мѣстной власти; одновременно
пошлю въ редакціи всѣхъ газетъ съ просьбою гласности и
множеству меня знающихъ въ Петербургѣ и въ Россіи лицъ.
Равнообразно появится въ переводѣ за границей. Я знаю что
юридически я можетъ-быть и не буду обезпокоивъ, по край-
ней мѣрѣ значительно: я одинъ на себѣ объявляю и не имѣю
обвинителя; кромѣ того никакихъ, или чрезвычайно мало до-
казательствъ. Наконецъ укоренившаяся идея о разстройствѣ
моего разсудка и навѣрно стараніе моихъ родныхъ, которые
этою идеею воспользуются и затуманятъ всякое опасное для
меня юридическое преслѣдованіе. Это я заявляю, между про-
чимъ, для того чтобы доказать что я въ полномъ умѣ и по-
ложеніе мое понимаю. Но для меня останутся тѣ, которые бу-
дутъ знать все и на меня глядѣть, а я на нихъ. ~~Иногда~~ больше
ихъ тѣмъ лучше. Облегчать ли это меня — не знаю. Прибѣгаю
какъ къ послѣднему средству.

Large handwritten notes in the right margin, including "я бы могъ устранить" and "когда захочу".

Еще разъ: если ~~очень~~ ~~поискать~~ въ петербургской полиціи,
то можетъ-быть что-нибудь и отыщется. Мѣщане можетъ-быть
и теперь въ Петербургѣ. Домъ конечно припомнятъ, онъ былъ
свѣтло-голубой. Я же куда не уйду и нѣкоторое время (съ
годъ или два) всегда буду находиться въ Скворешникахъ,
имѣніи моей матери. Если же потребуютъ, явлюсь всюду.

НИКОЛАЙ СТАВРОГИНЪ.

Завѣла ввзволети отвѣтнику злобу отъ васту

Handwritten notes in the bottom left corner, including "я бы могъ устранить" and "когда захочу".

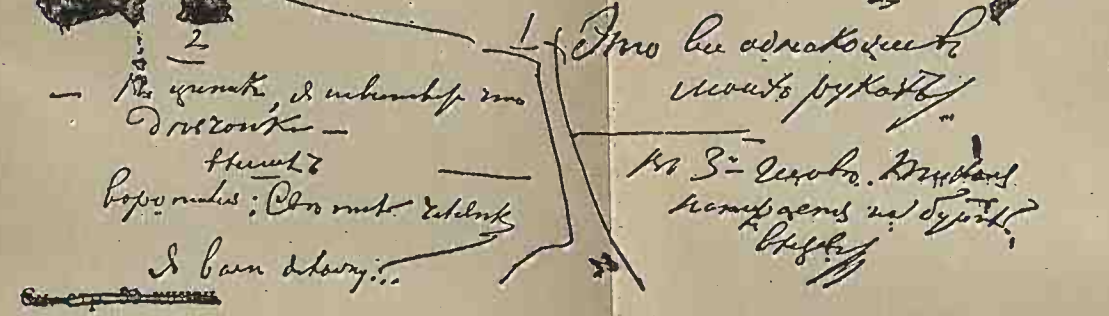


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION DU TRADUCTEUR	1
<i>La confession de Stavroguine</i>	1
<i>Le songe d'un homme ridicule</i>	77
<i>Journal d'un écrivain</i>	113
I. L'une des erreurs modernes.....	115
II. Vlass.....	137
III. Comme quoi nous sommes tous d'excellentes gens.	158
IV. De l'amour pour le peuple.....	166
V. Le moujik Marey.....	174
VI. Pouschkine.....	185
<i>La Vie d'un grand pécheur</i>	207

Institutul Pedagogic de 3 ani B
BIBLIOTECA

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987



C
w

S/30
9

9/34284

ANTICARNAI NI
LII 12



VÉRIFICAT
2007

LA MÊME LIBRAIRIE

Th. DOSTOÏEVSKY

- Le Crime et le Châtiment**, roman. Traduction française de Victor DERÉLY. Un volume..... 7 fr. 50
- Les Frères Karamazov**, roman. Traduction française de E. HALPÉRINE-KAMINSKY et Ch. MORICE. Un volume..... 9 fr.
- L'Idiot**, roman. Traduction française de Victor DERÉLY. Deux vol.. 15 fr.
- Les Possédés**, roman. Traduction française de Victor DERÉLY. Deux vol. Prix..... 15 fr.
- Humiliés et Offensés**, roman. Traduction française de Ed. HUMBERT. Un volume..... 7 fr.
- Souvenirs de la Maison des Morts**, roman. Traduction française de M. NEYROUD. Un volume..... 7 fr. 50
- Les Pauvres gens**, roman. Traduction française de Victor DERÉLY. Un volume..... 7 fr.
- L'Éternel mari**, roman. Traduction française de Mme Nina HALPÉRINE-KAMINSKY. Un volume..... 3 fr.

C^e LÉON TOLSTOÏ

- La Sonate à Kreutzer**. Traduction d'HALPÉRINE-KAMINSKY, d'après le texte des œuvres complètes. Un volume..... 3 fr.

GONTCHAROF

- Marc le nihiliste**, roman. Traduction française de E. GOTHÉ. Un volume. Prix..... 6 fr.

OSTROWSKI

- Chefs d'œuvres dramatiques** Traduit par E. DURAND-GRÉVILLE. 6 fr.
- Ostrowski et son théâtre de mœurs russes**, par J. PATOUILLET. Un volume in-8°...... 15 fr.

WLADIMIR SOLOVIEV

- Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion**. Traduction française de Louis TAVERNIER. Un volume in-16..... 6 fr.

NICOLAS GOGOL

- Le Révizor**, traduit par Marc SEMENOFF. Un volume..... 10 fr.

POUCHKINE

- Boris Godounof**. Traduction française par Marc SEMENOFF. Un volume. Prix..... 12 fr.

V^o E.-M. DE VOGÜÉ

de l'Académie française

- Le Roman russe**. Un volume in-16.... 7 fr. 50